



*Hachimette pendant la 1ère guerre mondiale
Le chemin de terre est bordé par les rails du petit
train, visible à gauche.
Quelques soldats allemands et des enfants.
La chapelle sainte Richarde est à l'arrière plan
(carte postale)*

Extraits du Sommaire :

- Les caractères originaux du canton de Lapoutroie.
- Journal de guerre, d'octobre 1944 à janvier 1945
- La récolte de la tourbe au début du XX^{ème} siècle.
- Lé karant our è Lè Barauwtch
- La filature de Lapoutroie.



*Hachimette en avril 2005
La route s'est élargie et le petit train a disparu.
La maison de droite a été démolie pour permettre
l'élargissement. L'église sainte Richarde a remplacé
la petite chapelle. (Photo de Gérard Dupont)*

Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey



**BULLETIN DE LA
SOCIETE D'HISTOIRE
DU CANTON DE LAPOUTROIE
VAL D'ORBÉY**

N° 24 - 2005

**SIEGE SOCIAL
50, rue Charles de Gaulle
68370 ORBEY**

*La Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey est inscrite au
Registre des Associations du Tribunal d'Instance de Kaysersberg, Volume 5, Folio n° 40.
Elle est affiliée à la Fédération des Sociétés d'Histoire d'Alsace.*

Le présent Bulletin n° 24 – 2005 a été tiré à 370 exemplaires.

*Le Code de la propriété intellectuelle (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992) interdit les
copies ou reproductions destinées à une utilisation collective (art L 122-5) Toute
représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce
soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une
contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.*

**Dépôt légal : 3e trimestre 2005
N° ISSN 0753-8413**

SOMMAIRE

Page	Titre	Auteur
2	Sommaire	SIMON Armand
3	Éditorial	SIMON Armand
4	Assemblée Générale du 10 avril 2005	DEMANGEAT Jacques
6	Membres de la Société d'Histoire et Comité	DUPONT Rose-Blanche
9	Les caractères originaux du canton de lapoutroie	BARADEL Yvette
17	Ce qu'il en coûte en 1754 pour devenir cistercien à Pairis. L'exemple de F.J. Windholtz	MULLER Claude
20	Encore sur terre et déjà au ciel ? Le testament de Joseph Marco (1747)	MULLER Claude
24	L'administration des communautés du Val d'Orbey au XVIII ^e siècle.	BARADEL Yvette
33	La société des notables dans le canton de Lapoutroie de la Révolution à la guerre de 1870	BARADEL Yvette
43	Les mariages au Bonhomme de 1722 à 1900	JÉHIN Philippe
47	La famille Petitedemange en Alsace dans le pays welche	PETITDEMANGE Jacques
54	La filature de Lapoutroie	PETITDEMANGE Jacques
59	1915 à Orbey : souvenirs de l'abbé Eschbach	✠ ESCHBACH Eugène
61	Journal de guerre : octobre 1944 à janvier 1945	LAMAZE-MATHIEU Germaine
69	Isolement et solitude des habitants de la Rancure à Orbey-Tannach, de décembre 1944 à février 1945	KILLY Yvette
70	1945 : un prisonnier de guerre français retrouve la liberté	GUÉRIN Guy
76	La récolte de la tourbe au début du XX ^e siècle.	MICHEL Gilbert
83	La légende de saint Nicolas : Lo kont dé sèñ Nicolas.	MICHEL Gilbert
84	Comment chanter la chanson patriotique : « Sur la Tête de Faux. »	MICHEL Gilbert
86	Lè karant our è lè Barauwtch	MICHEL Gilbert
87	Les quarante heures à Labaroche	MICHEL Gilbert
89	Solidarité : Solidarité	BAUMANN Gaby
90	L'histoire du Rain du King : L'istwèr do Règne do King	BAUMANN Gaby
91	Prako i pauw patwè : Parlons un peu patois	HERMANN Maurice
92	Une veillée de nouvel an : Èn way de novey l'an	HERMANN Maurice
93	Plus d'électricité : Pu d'kyatè	PETITDEMANGE Henri
94	Un panneau sculpté original	SIMON Armand
96	Les nombres : bizarrerie ou illogisme de la langue française	PARMENTIER Jean-Marc
97	Les événements dans le canton de Lapoutroie en 1905	MATHIEU Jean
99	Les activités des patoisants	JÉHIN Philippe
101	Compte rendu de lectures	SIMON Armand
103	Les publications de la société d'histoire	SIMON Armand

EDITORIAL

La Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey est heureuse de vous présenter sa vingt-quatrième livraison. Fidèle à notre ligne directrice, nous nous efforçons d'offrir un contenu varié, balayant le plus vaste espace historique possible.

Grâce à Mme BARADEL, notre connaissance du Val d'Orbey s'affine encore : nous souhaitons que son article sur « *les caractères originaux du canton de Lapoutroie* » devienne une référence incontournable pour toute étude de notre région.

Le souvenir de la Libération de 1944-45 revit au travers du passionnant journal de Mme MATHIEU. Le travail agricole et industriel est décrit par Mme MULLER et M MICHEL.

L'intérêt des généalogistes pour notre canton ne cesse de s'accroître, comme le montre M. PETITDEMANGE dans la présentation des origines de sa famille.

Les articles en patois, notre parler welche, représentent toujours un de nos principaux objectifs. L'intérêt et l'affection pour le patois ne cessent de grandir, comme le public des tables patoises : quatre-vingt personnes au Pré Bracot en avril dernier !

Nous espérons que vous trouverez beaucoup de satisfaction à la lecture de notre Bulletin. Nous souhaitons aussi vivement vous voir rejoindre le nombre des membres de la Société d'Histoire et des rédacteurs de notre revue.

Pour le Comité,
Le Président
Armand SIMON

ILLUSTRATIONS

Page 1 de couverture :

Ambiance d'automne: aquarelle de Jeannine Didierjean, 2005

Jeannine Didierjean, d'Orbey, est membre de longue date de notre Société d'Histoire. Sa fibre artistique s'exprime par le chant choral, la poésie et la peinture. Un de ses enfants, Marianne, s'est acquis une grande notoriété dans l'illustration des publications pour la jeunesse.

Page 4 de couverture :

Carte postale : Hachimette pendant la 1^{ère} guerre mondiale.

Photo de Gérard Dupont : Hachimette en 2005.

Gérard Dupont, membre de notre Comité, poursuit sa quête photographique en offrant une comparaison de paysage de la grand-rue de Hachimette, à quatre-vingt dix ans d'intervalle.

ASSEMBLEE GENERALE DU 10 AVRIL 2005

A LA MAIRIE D'ORBÉY

Jacques DEMANGEAT

Le président Armand SIMON, accueille les membres de la Société et les représentants des municipalités, parmi lesquels Messieurs CLAUDEPIERRE de Lapoutroie, JACKY et STOFIQUE de Fréland, WAWRETSCHKA de Labaroche et BALTHAZARD d'Orbey.

Membres du comité excusés : Irène MULLER, Pierre BEDEZ, Philippe JÉHIN, Jean MATHIEU.

Le président salue la mémoire des membres et sympathisants disparus. L'assemblée observe une minute de silence

PARTIE STATUTAIRE.

Le secrétaire, Jacques DEMANGEAT, donne lecture du COMPTE-RENDU de l'assemblée générale du 25 avril 2004, approuvé à l'unanimité.

Il rend compte ensuite des ACTIVITÉS DE L'EXERCICE PASSÉ :

- les faits marquants de l'année : sortie du bulletin annuel, sortie de l'ouvrage « Lieux-dits du Bailliage du Val d'Orbey au 18^e siècle ». La Société était présente à diverses manifestations publiques comme le salon du Livre à Colmar, la Fête du Hogey, les rencontres d'historiens. Elle a collaboré aux journées du Patrimoine au Hohnack, à l'exposition commémorative de la Libération d'Orbey en décembre 1944. Les Tables de Patois ont connu un succès grandissant.
- Les travaux en cours, notamment l'étude des croix rurales qui se poursuit à bon rythme.

La trésorière, Rose Blanche DUPONT, présente le RAPPORT FINANCIER. L'exercice est marqué par une perte apparente suite aux frais de publications, compensée par la valorisation du stock d'ouvrages.

Mme Annie BALTHAZARD et M Claude JACQUES, réviseurs aux comptes, ont vérifié la comptabilité. Ils donnent quitus à la trésorière qu'ils félicitent pour la tenue des comptes.

Les comptes financiers sont adoptés à l'unanimité.

Les réviseurs aux comptes sont reconduits à l'unanimité moins une abstention.

Le président présente son RAPPORT MORAL. L'association connaît une activité soutenue au niveau des travaux de recherche et des publications. Le bulletin 2005 en préparation s'annonce bien fourni.

L'équipe d'étude des croix rurales s'est enrichie d'un spécialiste des grès, M. Daniel JEANNETTE, qui apporte de précieux

renseignements sur l'origine des matériaux utilisés.

Le président souligne l'intérêt croissant que suscitent les rencontres de patoisants. D'autres ASSOCIATIONS travaillent avec nous comme l'Association du Patrimoine de Fréland, l'Académie de Patois de Labaroche, la Petite Graine et Évo l'Ove. L'action se structure sous l'égide de la Société d'Histoire. La coordination est assurée par MM Bernard BARLIER et Christian MARCHAND ; Mme Chantal BALDINGER s'occupe de la communication. A signaler aussi que Mme Gabrielle BAUMANN se tient disponible pour initier au Patois toute personne intéressée.

Le groupe des généalogistes a saisi près de 6000 actes d'État-civil à ce jour, couvrant la période de 1793 à 1812 sur Orbey. D'autres travaux sont menés sur les autres villages.

L'édition de monographies par village est à nouveau évoquée ; quel est le rôle de notre association dans le cadre de telles parutions ? Faut-il rechercher des synergies entre communes ? Le sujet est à l'étude.

La Cérémonie du Linge sera marquée cette année par une solennité particulière ; l'association du Mémorial qui veut marquer le 90^e anniversaire des grands combats de 1915, prépare un spectacle qui sera donné la veille de la fête annuelle sur le champ de bataille.

La partie statutaire de l'assemblée générale se termine et le président passe la parole au conférencier, M. Paul-André CATTIN, qui vient nous parler de ses travaux sur la familles Herzog et le développement industriel de la vallée d'Orbey..

CONFÉRENCE DE M. PAUL-ANDRÉ CATTIN LES ETABLISSEMENTS HERZOG

Le conférencier retrace les grands moments de cette industrie dans notre vallée, des premières tentatives d'installation dans les années 1830 jusqu'à la fin dans les années 1960. La saga des Herzog et de leurs alliés, les Lefébure reflète l'évolution de l'industrie française de l'époque: la recherche de nouvelles sources d'énergie (l'eau des lacs), la création de groupes industriels, l'exploitation des ressources des colonies (le coton), l'expansion du textile puis les difficultés de gestion après la Grande Guerre, le déclin du rôle de

la famille fondatrice et son éviction de l'affaire.

Cet exposé remarquable donnera lieu à un prochain article de M. CATTIN dans notre revue.

Le président remercie vivement M. CATTIN et clôture cette assemblée en faisant une présentation de la reconversion du site industriel avec l'installation des nouvelles écoles maternelle, élémentaire, salle des fêtes et crèche.

MEMBRES DE LA SOCIETE D'HISTOIRE

Rose Blanche DUPONT

MEMBRES BIENFAITEURS 2004

- | | |
|---|--|
| 1 BARLIER-PIERRE 68230 Soultzbach/Bains | 5 GERY-RIETTE Jacqueline 87100 Limoges |
| 2 CLAUDEPIERRE Roger 68920 Wintzenheim | 6 PETITDEMANGE Cécile Lapoutroie |
| 3 DEL GRANDE Pierre 68240 Fréland | 7 TOSCANI Armand 68650 Le Bonhomme |
| 4 DUPONT Rose-Blanche 68370 Orbey | |

MEMBRES ACTIFS 2004

- | | |
|--|---|
| 8 ALBRECHT Aimé 68110 Illzach | 26 BLAISE Léon 68370 Orbey |
| 9 ANCEL Bernard Ferney-Voltaire (Suisse) | 27 BLAISE Paul 68370 Orbey |
| 10 BALDINGER Jean-Marie 68370 Orbey | 28 BONIFACI André 68650 Lapoutroie |
| 11 BALDINGER Thierry 68650 Lapoutroie | 29 BOPP Jean-Paul 68370 Orbey |
| 12 BALTHAZARD Annie 68370 Orbey | 30 BOULEAU Aurélie 68370 Orbey |
| 13 BANNWARTH Jean-Paul 68650 Le Bonhomme | 31 BRICHLER Benoît 92160 Antony |
| 14 BARADEL Yvette 68240 Fréland | 32 BUDIN Alice 69008 Lyon |
| 15 BATOT Jean-Pierre 67560 Rosheim | 33 BUSSE Christian 67210 Niedernai |
| 16 BATOT Marguerite 68370 Orbey | 34 CABOCHE Roland 68650 Lapoutroie |
| 17 BATOT Pierre 68370 Orbey | 35 CENTRE DEPHIST.FAMILLES 68500 Guebwiller |
| 18 BATOT Roger 68360 Orbey | 36 CHANEL Gilles 95170 Deuil-la-Barre |
| 19 BAUMANN Gaby 68370 Orbey | 37 CHIODETTI Suzy 68370 Orbey |
| 20 BEAULIEU Laurent 68370 Orbey | 38 CLAUDEPIERRE Jean 68370 Orbey |
| 21 BEDEZ Jacques 68650 Lapoutroie | 39 COLIN Pierre 88100 Coinches |
| 22 BEDEZ Pierre 68370 Orbey | 40 COPPE Bernard 68370 Orbey |
| 23 BERBACH-WIRRMANN Fr. 67 Niederaltdorf | 41 COUZINET Françoise 68650 Le Bonhomme |
| 24 BERTHIER Marie-Christine 68370 Orbey | 42 CRENNER Pierre 68370 Orbey |
| 25 BILHAUT Gilles 68920 Wettolsheim | 43 DANIEL François 68370 Orbey |

- | | |
|---|--|
| 44 DEFASNE Gaby 68650 Lapoutroie | 81 JAEGLER Bernard 67220 Triembach au Val |
| 45 DEMANGEAT Jacques 68370 Orbey | 82 JAGER Jeanne 68910 Labaroche |
| 46 DEPARIS Fernand 68370 Orbey | 83 JEANNETTE Daniel 67000 Strasbourg |
| 47 DIDIERJEAN Jeannine 68370 Orbey | 84 JECKER Lucien 68370 Orbey |
| 48 DIENY Jean-Pierre 91400 Orsay | 85 JEHIN Guy 68920 Wintzenheim |
| 49 DODIN Gilbert 68650 Lapoutroie | 86 JEHIN Irène 68000 Colmar |
| 50 DUCARME 68370 Orbey | 87 JEHIN Marie Alix 68000 Colmar |
| 51 DUPONT Alice 68370 Orbey | 88 JEHIN Philippe 68000 Colmar |
| 52 DUPONT Gérard 68370 Orbey | 89 JOANNES Jean 84490 St Saturnin |
| 53 DUPORTAIL Guy 67100 Strasbourg | 90 JULLIARD Maria 68650 Lapoutroie |
| 54 EBERLE Paulette 68370 Orbey | 91 KELLER Geneviève 68040 Ingersheim |
| 55 EICHLER Alfred 67120 Molsheim | 92 KILLY Yvette 68000 Colmar |
| 56 EYCHENNE Christiane 09420 Rimont | 93 LAMOUCHE Thérèse 68370 Orbey |
| 57 FRANCESCHI Virginie 68650 Lapoutroie | 94 LAURENT Thierry 91230 Montgeron |
| 58 FREBOURG Odile 68910 Labaroche | 95 LIDY Jean 68370 Orbey |
| 59 GAUDEL Gérard 54700 Pont à Mousson | 96 MAIRE Claude 68650 Lapoutroie |
| 60 GEISLER Robert 68650 Lapoutroie | 97 MAIRE Marcel 68370 Orbey |
| 61 GIRARDIN Philippe 68650 Lapoutroie | 98 MAIRE Raymond 68370 Orbey |
| 62 GREVILLOT Alexandra 67000 Strasbourg | 99 MARCHAL Jean-Marie 68500 Issenheim |
| 63 GRIMM Vincent 68370 Orbey | 100 MARCHAL Marcel 68650 Lapoutroie |
| 64 GRUNENWALD Dominique 68000 Colmar | 101 MARCHAND Christian 68040 Ingersheim |
| 65 GRUNENWALD J. Michel 67370 Reittwiller | 102 MARCHAND Louis 78230 Le Pecq |
| 66 GSELL Fernand 68370 Orbey | 103 MARTISCHANG Mireille 68370 Orbey |
| 67 GUERIN Guy 68240 Fréland | 104 MASSON Michel 68650 Le Bonhomme |
| 68 GUIDAT François 68370 Orbey | 105 MASSON Roger 68370 Orbey |
| 69 GUIDAT Jean-Paul 68370 Orbey | 106 MATHIEU Jean 68650 Lapoutroie |
| 70 GUIDAT Henriette 68370 Orbey | 107 MATTERN Stéphane 17137 Nieul sur Mer |
| 71 GUILLEMAIN Jean-Luc 13009 Marseille | 108 MEYER Dominique 68770 Ammerschwahr |
| 72 HELDERLE Daniel 68370 Orbey | 109 MICHEL Gilbert 68230 Walbach |
| 73 HELFER Roland 67450 Lampertheim | 110 MICLO Jean-Pol 88520 Ban de Laveline |
| 74 HERMANN Joseph 68370 Orbey | 111 MILLION Gérard 68370 Orbey |
| 75 HERMANN Maurice 68370 Orbey | 112 MILLION Roland 68360 Ste Marie aux Mines |
| 76 HERQUE Raymond 68370 Orbey | 113 MINOUX Jean 68650 Hachimette |
| 77 HUG Joséphine 68370 Orbey | 114 MULLER Irène 68650 Lapoutroie |
| 78 HUSSON Christopher Pittsford USA | 115 MUNIER Bertrand 68370 Orbey |
| 79 JACKY-MARION Claude | 116 MUNIER Jean-Marie 06800 Cagnes sur Mer |
| 80 JACKY Marcel 68240 Fréland | 117 MUNIER Lucie 68240 Fréland |

118	OLRY Simone 68370 Orbey	138	SIMON Gérard 68370 Orbey
119	PARFAIT François 75116 Paris	139	SIMON Paul 68370 Orbey
120	PARMENTIER Clotilde 68910 Labaroche	140	STELLY Michel 91190 Gif sur Yvette
121	PARMENTIER Gilbert 68650 Hachimette	141	STOFLIQUE Roger 68150 Aubure
122	PARMENTIER Michel 68370 Orbey	142	TARIN Geneviève 68100 Mulhouse
123	PATRY Hervé 68970 Guémar	143	THIRIET Jacques 68650 Lapoutroie
124	PECORELLI Joseph 68370 Orbey	144	THOMANN Jean-Bertin 88100 St Dié
125	PERRIN Gérard 84220 Cabrières	145	TISSERAND Jean-Pierre 68370 Orbey
126	PERRIN Gilbert 68659 Lapoutroie	146	TISSERAND Paul 68370 Orbey
127	PETITDEMANGE Henri 68240 Fréland	147	ULMER Marie-Louise 68000 Colmar
128	PETITDEMANGE Jacques 50700 Marcq/Baroeil	148	VOINSON Etienne 68370 Orbey
129	PIROLA Jeanne 68370 Orbey	149	VOINSON Maurice 68370 Orbey
130	POMMOIS Lise 67110 Niederbronn	150	WALTER Odile 68370 Orbey
131	PRUD'HOMME André 68370 Orbey	151	WALTZER Paul 68370 Orbey
132	SAUR Pierre 68000 Colmar	152	WETTERER Marguerite 68370 Orbey
133	SCANDELLA Alex 68370 Orbey	153	WIRRMANN Benoît 68240 Fréland
134	SCHUSTER Cécile 68370 Orbey	154	ZANN Jean-Paul 68370 Orbey
135	SCHUSTER Suzy 68370 Orbey	155	ZANN Philippe 68370 Orbey
136	SIMON Armand 68370 Orbey	156	FOESSEL Georges 67000 Strasbourg
137	SIMON Georges 67330 Dossenheim		(2005)

MEMBRES DU COMITE

BUREAU

Présidente Honoraire	Yvette BARADEL
Président	Armand SIMON
Vice-président	Philippe JÉHIN
Secrétaire	Jacques DEMANGEAT
Secrétaire adjoint	Maurice HERMANN
Trésorière	Rose-Blanche DUPONT
Trésorier adjoint	Pierre BEDEZ

ASSESEURS

Gaby BAUMANN
Gérard DUPONT
Jean MATHIEU
Gérard MILLION
Irène MULLER
Henri PETITDEMANGE

LES CARACTÈRES ORIGINAUX DU CANTON DE LAPOUTROIE

Yvette BARADEL

Le canton de Lapoutroie qui s'étend sur la vallée vosgienne de la haute Weiss est au contact de la Lorraine à l'ouest et de l'Alsace à l'est.

Il est considéré comme un pays lorrain à cause de la langue romane de ses habitants qui y est parlée depuis le haut moyen âge.

Mais ce canton a toujours fait partie de la province d'Alsace.

Comment s'accordent ces deux caractères ? C'est la question que nous nous poserons en parcourant l'histoire du canton.

UNE VOIE DE PASSAGE DANS UNE GORGE

1. Une gorge.

Deux vallées composent le canton de Lapoutroie : celle de la Béhine qui prend sa source au col du Louschbach et celle des effluents des Lacs Blanc et Noir, le Blanc Rû et le Noir Rû. Les deux vallées se rejoignent à Hachimette. Le nom de Weiss qui n'apparaissait au XVIII^e siècle qu'à partir du ban de Kaysersberg, s'étend maintenant sur la vallée des effluents des Lacs.

Ces deux vallées n'ouvrent sur la plaine d'Alsace que par un défilé qui n'a pas plus, actuellement, de 350 m. de large sur 3 kilomètres et qui était plus étroit à l'origine. Pour en sortir vers l'ouest, il faut atteindre des cols : celui du Bonhomme vers Saint-Dié à 949 m., celui des Bagenelles vers

Sainte-Marie à 904 m., celui d'Aubure vers Sainte-Marie et Ribeauvillé à 830 m, celui du Wettstein vers Munster à 882 m.

La pente est forte. Au début du XIX^e siècle, on estimait la pente entre Lapoutroie et le col du Bonhomme à 18%.

A la pente s'ajoutaient les marécages situés au confluent des deux vallées, à Hachimette.

Malgré ces défauts, une importante voie de passage a été tracée dans cette vallée : la route du col du Bonhomme

2. La route du col du Bonhomme.

Cette voie de passage existait au néolithique, elle existe encore actuellement.

Son ancienneté s'explique car elle relie l'Alsace moyenne, la région de Colmar, à la Lorraine, au bassin de Saint-Dié. Un ingénieur des Ponts et Chaussées déclarait en 1837 : "Cette route établit la communication la plus courte vers Épinal. Elle lie le canton de Gérardmer avec le Haut-Rhin, diminue la distance de 13 kilomètres de Saint-Dié à Colmar" (1).

Hommes et marchandises ont donc parcouru cette route allant de la Lorraine vers l'Alsace ou vice-versa. Un péage seigneurial avait été établi au Bonhomme, surveillé par le château du Gutenberg, disparu après la guerre de Trente Ans.

Cette route fut donc régulièrement utilisée. C'était une piste que les communautés du Val rechargeaient de temps en temps. Il faut attendre le XVIII^e siècle et la création de l'administration des

Ponts et Chaussées pour que des travaux sérieux soient entrepris.

En 1748 cette route était considérée comme secondaire par le directeur des Ponts et Chaussées d'Alsace. A une demande de réparation de la route par les habitants il répondait : "Il est de fait que le chemin dont il est question est un des plus mauvais qu'il y ait dans la province et qu'il est impraticable en bien des parties par les gens même du pays. Mais comme il n'intéresse absolument qu'eux et qu'il est indifférent aux autres habitants de la dite Province qui ont leurs ouvrages chacun chez eux, l'on ne peut employer avec justice à le réparer que les villes suppliantes et autre communauté de cette gorge auxquelles il est indispensable" (2).

Mais des travaux importants furent cependant entrepris : la construction de deux ponts en pierre, l'un en 1723 au-dessus des marécages d'Hachimette, l'autre en 1778 au Grand Trait à l'entrée du Bonhomme et la construction d'une chaussée.

Puis ce fut la rectification de la pente entre Lapoutroie et le col du Bonhomme entre 1839 et 1846. La route devint nationale en 1931.

Cette route est le lien vital du canton. Elle a servi de voie de passage à des Lorrains et à des Alsaciens.

UN PAYS LORRAIN

Les habitants du canton de Lapoutroie étaient appelés "Welsches" par les Alsaciens de la plaine de langue germanique. Le terme germanique "welsch" désigne les gens qui parlent une langue dérivée du latin, en particulier les Français et les Italiens. Voltaire fit entrer ce mot dans le français littéraire sous la forme de "velche".

En effet depuis le haut moyen âge les habitants du canton ont parlé une langue romane apparentée aux langues romanes lorraines. On peut considérer le canton

comme une avancée de la Lorraine en Alsace.

1. Le peuplement.

Les premières preuves, par les textes, de l'existence d'un parler roman dans la vallée datent du IX^e siècle. En effet, au IX^e siècle, la communauté de Sigolsheim au débouché de la vallée portait à la fois un nom germanique et un nom roman "Sévamont" ou "Sévomont".

A cette époque la route du col du Bonhomme était parcourue par des voituriers lorrains qui transportaient le vin destiné aux abbayes lorraines possessionnées en Alsace, dans le vignoble.

L'abbaye de Saint-Dié avait des domaines à Hunawihr, Mittelwihr et Ingersheim. Ses terres d'Ingersheim s'étendaient sur la montagne jusqu'à Labaroche. En 1114, au lieu-dit le Faîte qui existe encore actuellement à Labaroche, 11 manses (exploitations agricoles) étaient exploités.

En 1049, Orbey apparaît sous sa forme romane "Orbeiz" dans les textes.

Des velches habitaient donc la région au XI^e siècle.

Ils venaient de Lorraine, appelés soit par l'abbaye de Saint-Dié soit aussi par les seigneurs de l'époque, les Éguisheim, qui entretenaient des relations étroites avec la Lorraine. Bruno d'Éguisheim (1002-1054), le futur pape Léon IX, avait été élevé à l'école épiscopale de Toul et était évêque de Toul.

Cinq communautés se constituèrent peu à peu. Orbey et Lapoutroie existaient au milieu du XI^e siècle. Labaroche a comme origine les exploitations rurales situées au Faîte connues en 1114. La première mention de Fréland date de 1311. Quant au Bonhomme, c'était tout d'abord un hospice établi au pied du château du Gutenberg qui existait au XII^e siècle.

L'immigration romane s'amplifia. En 1421, un relevé de cens nous montre que tous les habitants de Fréland portaient un nom roman.

Ces velches construisirent des fermes dont la structure rappelle les fermes lorraines et ils adoptèrent l'habitat dispersé comme sur le versant lorrain des Vosges.

En 1855, une commission chargée de constater les usages locaux reconnaissait "qu'il n'existe dans le canton de Lapoutroie que très peu d'usage locaux, ce qui tient sans doute à ce que les habitations sont en majeure partie disséminées dans le fond des vallées et sur les montagnes et que le propriétaire du domaine l'habite et l'exploite par lui-même en se créant toutes les aisances que lui permet son éloignement des habitations voisines" (3).

2. La langue.

La frontière des langues entre le parler roman du canton et le dialecte germanique de la plaine fut fixée vers l'an 1000 au niveau d'Alspach et s'est maintenue jusqu'à présent.

Une étude sur la structure des parlers romans des Vosges, montre que celui du canton de Lapoutroie fait partie d'une zone de transition entre le nord et le sud des Vosges, située entre Saint-Dié et Gérardmer. "Les populations romanes sont bien les mêmes sur les deux versants et y parlent le même langage" (4). L'immigration

confirme cette parenté. Si nous relevons dans les registres paroissiaux du XVIII^e siècle l'origine des époux, nous voyons que ceux, arrivant de Lorraine, étaient originaires, en majorité, de Gérardmer, Fraize et Le Valtin.

Le caractère velche du canton va être renforcé par l'introduction du français. Le français apparaît dans l'administration seigneuriale dès le XVI^e siècle. Il existe trois rédactions des Coutumes du Val d'Orbey. Les deux premières, celles de 1513 et 1536 sont rédigées en allemand, la troisième de 1564 en français.

Le français devint la langue officielle après 1648, date à laquelle l'Alsace entra dans le royaume de France. Une véritable offensive fut menée par la France. On fit appel à des Lorrains auxquels on accordait "des lettres de naturalité" avant l'entrée de la Lorraine dans le royaume. Curés et maîtres d'école lorrains encadrèrent la population.

Pays velche mais aussi pays français, telle apparaissait la région au début de la Révolution. Ses administrateurs surent défendre leur langue quand on voulut rattacher, en 1790, les cinq communautés welches au canton de Kaysersberg. "La langue de Kaysersberg est l'allemande que les gens du Val d'Orbey ne comprennent pas" (5). Le canton de Lapoutroie réunissant les cinq communes de langue française de la vallée fut créé en 1796.

ORIGINE DES ÉPOUX LORRAINS 1722-1791 (5 et plus)							
	Le Bonhomme		Lapoutroie		Orbey		Total
	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	Hommes	Femmes	
Fraize	21	10	12		6	5	54
Gérardmer		10			17	12	39
Le Valtin	10		5		5		20
La Croix aux Mines	7						7
Laveline	5						5
Total	43	20	17		28	17	125

3. L'économie.

Des relations économiques étaient entretenues avec la Lorraine avant la Révolution. On achetait du blé en Lorraine. "Avant la guerre de Trente Ans, les villages du Val avaient, sur la demande du Bonhomme, obtenu du duc de Lorraine l'autorisation d'acheter, au marché de Saint-Dié, chacun douze quarts de blé d'abord, puis quinze quarts et d'importer ces marchandises dans la vallée" (6).

Des voituriers transportaient du vin d'Alsace en Lorraine. On en retrouve au péage de Bruyères. Ils sont originaires d'Orbey, Hachimette, Lapoutroie ou Le Bonhomme. (7).

On faisait appel à des artisans lorrains pour des travaux dans le Val. En 1698 le prévôt du Val faisait venir une table de Lorraine pour le seigneur. En 1748 la communauté de Labaroche allait chercher un fondeur de cloche à Saint-Dié (8).

Mais ces Lorrains s'étaient installés en Alsace. Comment se sont-ils adaptés ?

UN PAYS ALSACIEN

1. L'administration.

Elle appartient, jusqu'à la Révolution, à des seigneurs germaniques. La seigneurie du **Hohnack** est à l'origine du canton.

Cette seigneurie appartenait au XI^e siècle aux comtes d'Éguisheim qui avaient construit le château du Hohnack sur le territoire actuel de Labaroche. Pour entretenir le château les seigneurs organisèrent autour un domaine et y installèrent des colons. Ceux-ci se formèrent peu à peu en communautés, les cinq communes actuelles.

Au XII^e siècle, les comtes de Ferrette succédèrent au Éguisheim. Au XIV^e siècle s'installèrent les Ribeaupierre qui gardèrent la seigneurie, eux et leurs

descendants, jusqu'à la Révolution.

Les Ribeaupierre organisèrent leurs différents domaines en bailliages, correspondant aux seigneuries. Celle du Hohnack devint le bailliage du Val d'Orbey.

Ces seigneurs, donc leur administration, étaient de langue germanique. Les comptes du bailliage du Val d'Orbey que nous possédons sont en allemand jusqu'en 1630. Les premiers comptes que nous trouvons en français datent de 1680.

La chancellerie des Ribeaupierre, installée à Ribeauvillé, continuait à communiquer en allemand mais les réponses venues du Val étaient rédigées en français. Donc les habitants, du moins les notables, étaient bilingues, comprenant ce qu'on leur demandait mais y répondant dans leur langue.

En 1790 le bailliage du Val d'Orbey devint le canton de Lapoutroie qui dépendait de la sous-préfecture de Colmar. Cela dura jusqu'en 1870. Une nouvelle sous-préfecture, celle de Ribeauvillé, fut alors créée à laquelle fut rattaché le canton. Celui-ci se trouvait donc dans la même situation que celle antérieure à la Révolution.

Ainsi du haut moyen âge à nos jours les cinq communes du canton actuel de Lapoutroie sont restées unies à l'intérieur d'une administration alsacienne. Elles étaient liées par leur langue ce que reconnut l'administration allemande en 1870 qui leur accorda un traitement de faveur en y maintenant partiellement le français.

2. La population.

Elle a toujours été composée de Lorrains et d'Alsaciens. Il suffit de relever l'origine des immigrants en parcourant les mariages dans les registres paroissiaux ou les registres d'état civil. Reprenons les mêmes registres paroissiaux que ceux

que nous avons étudiés pour connaître l'immigration velche.

Les deux départements qui fournissent l'essentiel des immigrants sont les Vosges et le Haut-Rhin. La communauté du Bonhomme serait la plus velche du Val d'Orbey : 59% des époux viennent du département des Vosges. La plus alsacienne serait Fréland avec 63% des hommes venant du département du Haut-Rhin. A Lapoutroie on se trouve dans une situation intermédiaire. On compte à peu près autant de Vosgiens que d'Alsaciens : 37% de Vosgiens et 41% d'Alsaciens.

A Orbey et à Labaroche la situation est différente. Il faut tenir compte d'une forte proportion d'immigrants venus

Immigrants	Vosgiens	Haut-rhinois	Autres
A Labaroche	27%	33%	40%
A Orbey	36%	32%	32%

de Turckheim. A Orbey l'immigration est plus diversifiée : Sainte-Marie, Kaysersberg mais aussi Neuf-Brisach, Guebwiller, Rouffach.

En dehors des départements des Vosges et du Bas-Rhin, les immigrants viennent du Bas-Rhin, de la région de Nancy ou de Metz et plus loin de Suisse, d'Italie ou d'Allemagne, rien de la France intérieure à part deux Parisiens et un Normand. L'immigration velche a eu tendance à diminuer surtout après la guerre de 1870. Nous nous en apercevons en regardant le relevé des mariages au Bonhomme entre 1792 et 1900.

IMMIGRATION VOSGIENNE AU BONHOMME		
Époux	58%	38%
Épouses	65%	43%

d'autres horizons que les Vosges ou le Haut-Rhin.

L'immigration féminine venue des Vosges domine au Bonhomme : 81% des épouses et à Orbey, 53%. Pour les autres communautés, c'est l'immigration venue du Haut-Rhin qui l'emporte : 80% à Labaroche, 52% à Fréland et 48% à Lapoutroie.

De quelles localités viennent ces immigrants ? Nous avons signalé plus haut, l'origine de ceux venus des Vosges. C'est une immigration de proximité. Il en est de même pour le Haut-Rhin. Au Bonhomme, on vient surtout de Sainte-Marie-aux-Mines, à Fréland d'Aubure, à Lapoutroie, de Sainte-Marie et de Kaysersberg, à Labaroche d'Amerschwihir, de Niedermorschwihir et

3. L'économie.

Montagne et plaine ont toujours vécu en symbiose.

L'économie traditionnelle reposait sur l'élevage en vue de la production de beurre et de fromage et l'exploitation de la forêt.

Les cultivateurs vendaient le surplus de leur production sur le marché de Kaysersberg où venaient s'approvisionner des gens de Munster, de Turckheim ou de Colmar. Un accord fut signé en 1503 entre la ville de Kaysersberg et Guillaume de Ribeaupierre qui exemptait les habitants du Val d'Orbey de péage pour leur production.

L'énumération des produits nous donne une idée de l'économie du Val : échalas, douves, cercles, fagots, charbon de bois, légumes, veaux, fromage; beurre, oies, poules, foin et paille. En 1803 le maire de Kaysersberg écrivait que « le canton de Lapoutroie était riche en denrées comestibles et alimentant tout le vignoble en les amenant au marché ou en les revendant à ceux de Colmar fréquentant le marché de Kaysersberg » (9).

Les habitants du canton se tournèrent de plus en plus vers le marché de Colmar. En 1796, répondant à un questionnaire sur les récoltes de grains la municipalité de canton déclarait : "Les approvisionnements proviennent du marché de Colmar. Les habitants de notre canton cherchaient chacun pour son usage avant la

Circulation	Du Bonhomme à Lapoutroie	De Lapoutroie à Kaysersberg
Cavaliers	8	17
Piétons	769	842
Bêtes de somme	2	3
Têtes de gros bétail	27	51
Têtes de menu bétail	219	286

foyer important de fabrication" (12).

C'est d'Alsace que vinrent les capitaux. Antoine Herzog, propriétaire d'une filature au Logelbach près de Colmar, créa un tissage à Orbey. Benjamin Kress et Édouard Birkel, créateurs d'une filature à Orbey étaient des négociants de Colmar. Ce sont ces industriels qui demandèrent la rectification de la route du col du Bonhomme pour recevoir les cotons du Havre.

A l'élevage et à l'industrie, ajoutons les ressources offertes par l'exploitation des **carrières** : carrière du Hohnack à Labaroche, du Faudé à Lapoutroie, du Kalblin à Fréland.

Au XVIII^e siècle des voituriers, en majorité originaires de Labaroche, transportaient, pour le service du Roi, les pierres du Hohnack ou celles du Faudé,

Révolution au marché de Colmar ce qui lui manquait de grain comme ils l'y ont encore cherché pendant la Révolution" (10).

Le flot du commerce continua à se diriger vers la plaine. Il suffit de regarder un relevé de circulation de juin 1844 (11)

En regardant ce tableau nous voyons que la circulation était plus importante en aval de Lapoutroie qu'en amont.

A partir de 1830 le **canton s'industrialisa** car il offrait des conditions favorables. Un ingénieur des Ponts et Chaussées disait d'Orbey en 1836 : "Orbey semble depuis peu être regardé par les fabricants comme une terre promise. La grande population de cette commune et par suite le peu de cherté de la main d'oeuvre et l'absence de toute industrie et la forte pente du torrent, tout cela peut faire d'Orbey un

à Neuf-Brisach, Colmar ou Kientzheim. Ces pierres étaient aussi achetées par des particuliers. Le prieur de l'abbaye de Munster demandait en 1768 à la chancellerie de Ribeauvillé des pierres pour la construction d'un bâtiment à Ohnenheim (13).

Est ce qu'il y avait une influence alsacienne dans les mentalités ?

4. Les mentalités.

La **religion** modelait les mentalités. La Réforme venue de l'Est n'avait fait qu'une très courte apparition dans le Val d'Orbey. Des fonderies travaillant le minerai d'argent de Sainte-Marie existaient au

Bonhomme au XVI^e siècle. Ces fonderies faisaient travailler des ouvriers étrangers. Cela explique, peut-être, que des habitants réformés aient demandé, vers 1570, de pratiquer leur religion et qu'un pasteur ait été autorisé à prêcher l'Évangile dans la communauté. Mais ce ne fut que durant une courte période et le catholicisme s'étendit à nouveau dans le Val (14).

Ce **catholicisme** se renforça avec l'arrivée de la France. Mais cela n'entraîna pas une coupure avec l'Alsace bien qu'une partie de cette province fût passée à la Réforme.

En effet, au XVIII^e siècle, les communautés organisaient chaque année des **processions** qui se dirigeaient vers des lieux de pèlerinage alsaciens.

C'était la chapelle de **Schweinsbach** non loin de l'abbaye bénédictine de Munster, placée sous l'invocation de la Vierge Marie. Elle fut restaurée en 1712 par un maître maçon d'Orbey, Jean Anselme (15).

On allait aussi à la chapelle de **Kientzheim** où se trouvaient deux statues miraculeuses de la Vierge et de Saint Jean Baptiste et lieu de guérisons miraculeuses.

Un important lieu de pèlerinage existait depuis le XV^e siècle à la limite du canton : la chapelle Notre Dame des **Trois Épis** tenue, au XVIII^e siècle, par les Antonites d'Issenheim. Elle était très fréquentée par la communauté de Labaroche qui organisait deux processions par an.

De son côté la communauté de Fréland se dirigeait vers l'ermitage **Saint Jean**, chapelle érigée en l'honneur de Saint Jean Baptiste, annexe du couvent des Clarisses d'Alspach. On disait qu'en 1682 une femme velche y était venue avec son fils aveugle. Celui-ci avait recouvert la vue en se lavant avec l'eau de la fontaine (16).

Il y avait donc une communion étroite entre le Val d'Orbey et les lieux de pèlerinage alsaciens.

Tous ces contacts ont contribué à introduire des **mots du dialecte alsacien ou de l'allemand** dans le parler velche. Il faut y ajouter l'influence de l'abbaye de Pairis créée, à Orbey, en 1138 par des moines venus de l'abbaye cistercienne de Lucelle et de langue germanique. On remarque que des lieux-dits actuels autour de l'abbaye portent encore des noms germaniques: Schoulzbach, Weihermatt.

Ajoutons les mots dus aux contacts économiques qui appartiennent au vocabulaire du travail : évier : **vasechtèyn** de l'allemand Wasserstein ; grappe : **trib** de l'allemand Traub; carotte : **galeroub** de l'alsacien Galerueba ; herbe, fourrage : **graus**, de l'allemand Gras; fer à repasser : **péylis** de l'alsacien Beilisa ; luge : **zlét** de l'allemand Schlitten.

Mais d'après un connaisseur de la langue velche, Monsieur Pierre Colin "très peu de mots venus de l'alsacien ou de l'allemand semblent avoir été importés depuis le moyen âge. Tout se passe comme si la frontière linguistique agissait comme un bouclier empêchant les éléments d'origine germanique de filtrer vers cette poche romane".

QUE CONCLURE ?

Les habitants du canton de Lapoutroie ont gardé pendant des siècles une langue et des habitudes venues de Lorraine tout en vivant dans un cadre administratif et une économie alsacienne. Les immigrants qui n'étaient pas lorrains se sont adaptés à la langue.

Actuellement le caractère lorrain s'efface peu à peu. L'immigration lorraine s'est tarie surtout après 1870. Le pays s'est dépeuplé. Le canton a perdu en cent ans la moitié de sa population : 1866: 13 314 habitants et en 1962 : 7 900 habitants.

L'économie traditionnelle a décliné entraînant avec elle le parler welche qui

était lié à la vie paysanne. C'est maintenant une population nouvelle qui vit dans l'orbite de Colmar.

Il reste un paysage qui garde des traces des activités anciennes et la forte

empreinte des deux langues romanes qui s'y sont succédées : le parler welche et le français, reflets des mentalités.

NOTES :

ADHR : Archives Départementales du Haut-Rhin

- 1 - ADHR 2 S 784. Conférence tenue à Colmar, 21/02/1837
- 2 - Archives municipales de Kaysersberg CC 46, Lettre du 16/08/1748.
- 3 - ADHR 7 M1.
- 4 - René GSELL, *Les parlers romans des Vosges*, dans Lorraine- Alsace- Franche-Comté, publications de la Société savante d'Alsace et des régions de l'Est, Strasbourg 1957.
- 5 - ADHR L 74. Requête des communautés du Val d'Orbey, 1790.
- 6 - Auguste SCHERLEN, *Perles d'Alsace*, Mulhouse 1926, T II, *Les marchés de la vallée de la Weiss*
- 7 - Claude MARCHAL, *Le grand chemin d'Allemagne* dans Revue d'Alsace 2002, p. 434
- 8 - ADHR 1E 1594 et 1E 83/75
- 9 - Francis LICHTLÉ, *Les relations commerciales entre le Val d'Orbey et Kaysersberg, 1503-1810* dans Bulletin de la Société d'histoire du canton de Lapoutroie Val d'Orbey, n°14 (1995)
- 10 - ADHR L 1000. Réponse à un questionnaire par la municipalité du canton de Lapoutroie 22 frimaire an V (12/12/1796).
- 11 - ADHR 2S 816. Relevé de circulation RD 5.
- 12 - ADHR 3S 731. Rectification de la côte du Bonhomme, 1835-1839.
- 13 - ADHR E 1493. Demande du 26/02/1768.
- 14 - ADHR E 2652.
- 15 - Pierre SCHMITT, *Schweinsbach*, dans Annuaire de la Société d'histoire du Val et de la ville de Munster, 1934.
- 16 - Annette BRAUN, *L'ermitage du Val Saint Jean* dans Annuaire des 4 Sociétés d'histoire de la vallée de la Weiss, 2003.

CE QU'IL EN COÛTE EN 1754 POUR DEVENIR CISTERCIEN A PAIRIS L'EXEMPLE DE FRANÇOIS JOSEPH WINDHOLTZ

Claude MULLER

François Joseph WINDHOLTZ naît à Colmar le 19 mars 1733. Son père, le boulanger Jean Georges WINDHOLTZ décède à Colmar le 21 mars 1741, sa mère Anne Marie RECH le 2 août 1740. Orphelin de père et de mère, il est pris en charge par Jean Théodore RECH, procureur au Conseil souverain d'Alsace, époux d'Anne Marie WINDHOLTZ, lequel devient son tuteur à sa minorité.

François Joseph WINDHOLTZ entre à l'abbaye de Pairis le 19 avril 1753 (1) et prend l'habit de novice le 9 juin 1753. Un an après, jour pour jour, le 9 juin 1754, le notaire royal de Colmar se déplace à Pairis pour rédiger son testament (2)

Le tabellion note d'abord que WINDHOLTZ est « sain d'esprit, de mémoire et d'entendement » et qu'il veut exprimer sa volonté, « étant intentionné de faire dans peu de temps ses vœux de profession ».

Il charge le tuteur de son frère cadet, Jean Georges WINDHOLTZ de payer à l'abbaye la somme de quatre mille livres « pour sa dot convenue et promise à l'abbaye », une somme conséquente, équivalente à une maison bourgeoise à Colmar. Il déclare aussi qu'il possède d'autres biens dont il peut disposer, « desquels il veut qu'il soit remis entre les mains de l'abbé la somme de cinquante livres pour lui acheter des livres de dévotion ».

Puis il lègue à sa sœur Anne Marie WINDHOLTZ, veuve de François Xavier REISET, de son vivant bailli de Dannemarie, la somme de deux cent cinquante livres. Enfin il termine en donnant à Jean Théodore RECH, le procureur au Conseil souverain d'Alsace, la somme de mille cinq cent livres « en reconnaissance des peines qu'il s'est données pour son éducation », à la charge expresse que RECH paie une pension viagère

de cinquante livres annuelles « pour fournir à ses menus besoins » (3)

Le testament est signé en présence de plusieurs témoins: Dominique MAIRE, résidant au moulin de l'abbaye; Jean et Claude DELACÔTE, demeurant à Orbey; François Antoine DIDIERJEAN, fermier. Il est accepté par Matthieu TRIBOUT, par un acte où l'abbé de Pairis appose son cachet, puis par Jean Théodore RECH.

Il n'est pas inintéressant d'essayer d'évaluer à quoi correspond cette **dot de quatre mille livres**. L'occasion d'une comparaison est donnée, parce que le frère cadet du cistercien, Jean Georges WINDHOLTZ entre lui aussi en religion, non à Pairis, mais chez les chanoines réguliers de Saint Augustin à Marbach, près d'Éguisheim. Le même notaire s'y trouve le 11 octobre 1758. La rencontre entre le notaire et le novice se fait dans un appartement « hors de la clôture » à Marbach situé « à deux petites lieues de distance de Colmar » (4)

Jean Georges WINDHOLTZ, « actuellement au noviciat », désire disposer de ses biens. Il fait « de son propre mouvement et sans aucune persuasion ni suggestion » son testament. « Avant toute chose, il recommande son âme à Dieu le créateur, le suppléant très humblement pour les mérites de notre sauveur et rédempteur Jésus Christ, l'intercession de la glorieuse Vierge Marie sa mère et de tous les saints, qu'il lui plaise recevoir son âme lorsqu'elle sera séparée de son corps et la placer au royaume des Cieux avec les bienheureux ».

Il lègue aux enfants de feu François RECH, chaudronnier à Colmar, deux cents livres et aux enfants et à la veuve de Jean RECH, laboureur, trois cent sept livres.

Les dispositions testamentaires les plus importantes suivent. Le procureur Jean Théodore RECH reçoit cinq schatz et demi de vignes à Wintzenheim et trois quart de schatz à Colmar, ainsi que tout l'argent de WINDHOLTZ.

En échange, le procureur RECH s'engage à payer trois mille livres pour la dot du testateur, le jour où il fait profession religieuse à Marbach, ainsi que six cents livres employées à l'achat de chandeliers pour le grand autel de l'église abbatiale et encore mille deux cents livres pour les habits de profession et «les meubles de son appartement suivant l'état que WINDHOLTZ donnera». Ce n'est pas tout. RECH doit distribuer cent livres en tout aux pauvres, cinquante à ceux de Colmar et cinquante à ceux des environs de l'abbaye et assurer au futur chanoine cent vingt livres de pension viagère annuelle (5). Ce qui au total semble être une somme supérieure à celle donnée pour l'entrée chez les Cisterciens de son frère aîné (6)

NOTES

1. A.D.H.R., 22 H1

2. A.D.H.R., 4E Colmar III 160

3. On retrouve la trace de dom WINDHOLTZ dans quelques pièces d'archives de l'abbaye. Le 6 novembre 1756, il signe la dette contractée par Pairis (22H28), puis le 15 juin 1759 l'emprunt pour reconstruire l'église (22H28). Pendant sa reconstruction, il écrit à dom RICHART à une date indéterminée que le «chasseur de Widensolen a apporté hier un jeune sanglier qui peut peser autour de 80 livres. Je l'ai envoyé à l'abbaye. Mes plus fréquentes sorties sont pour aller à notre bâtiment et presser les ouvriers; il se trouve toujours des empêchements et des retards. Les fourneaux seront dressés à la fin de la semaine. L'écurie sera achevée en toutes ses parties demain. Le menuisier a dressé quelques boiseries et portes. La porte du poêle des domestiques est attachée. Dans le haut il y a aussi quelques portes ajoutées. J'ai fait hier une jolie partie de plaisir avec Georges RICHERT. Il a servi sur les prés des rôtis froids et de très bons vins. Nous avons trouvé les prés fort beaux en plusieurs endroits. Nous n'aurons notre foin que la semaine prochaine» (22H28, 1). Le 3 août 1774, l'abbé BOURSTE note que «vendredi, le jour de la Sainte Claire, je ramènerai dom WINDHOLTZ à l'abbaye» (22H28, 1). Il est encore mentionné dans deux états des 2 et 6 avril 1778 (22 H 27).

4. A.D.H.R., 4E Colmar III 172

5. Le même jour, le notaire rédige le testament d'un autre novice de Marbach, Jean Ignace KUEHN, natif d'Ammerschwih. Ce dernier donne 2700 livres pour dot, reçoit encore 800 livres pour ses habits de profession et 50 livres de pension viagère. Ce qui explique que Jean Georges ADAM et Jean Thiébaud KUHN, bourgeois d'Ammerschwih, soient témoins du testament de WINDHOLTZ.

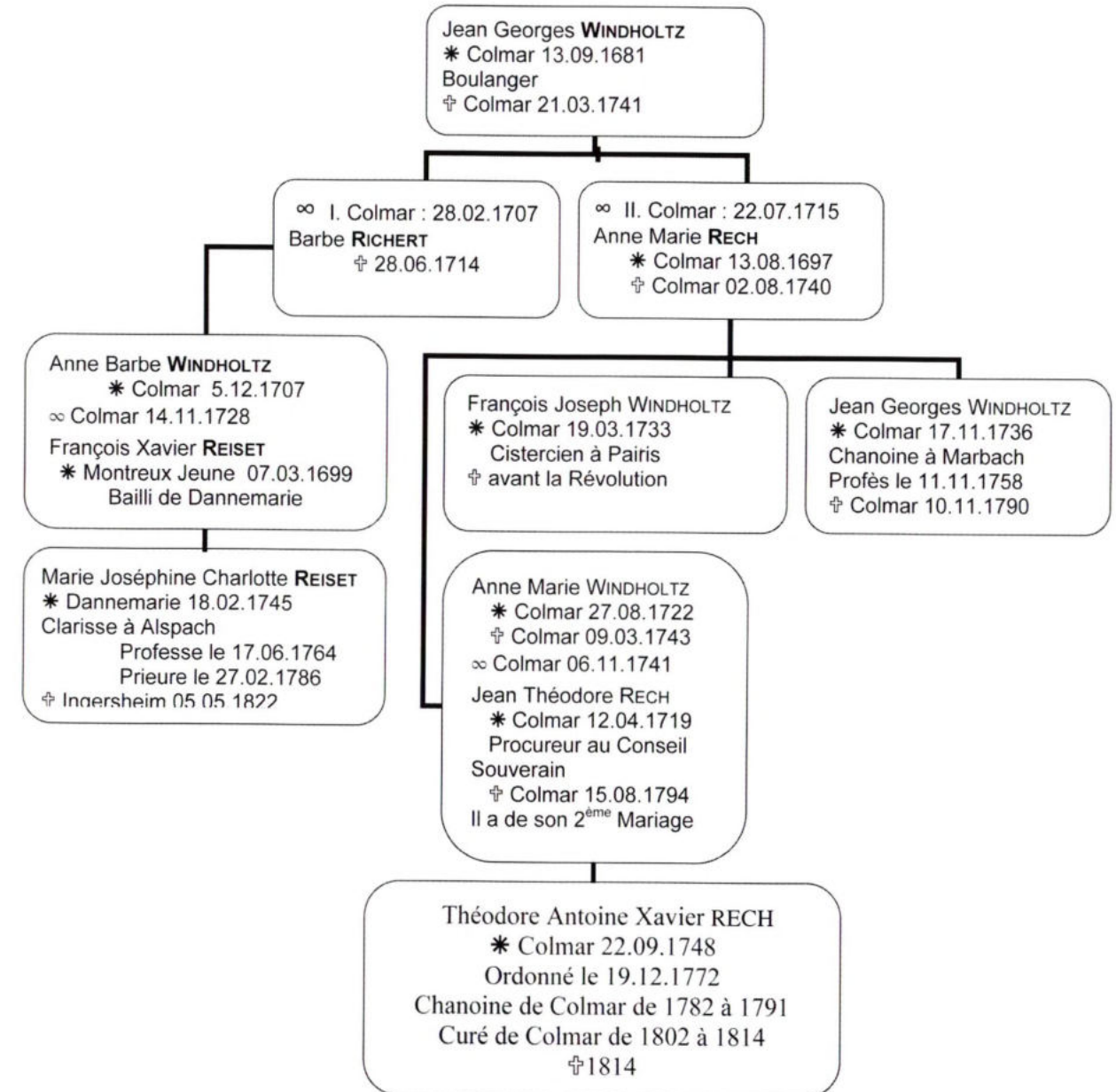
6. La biographie du chanoine Jean Georges WINDHOLTZ dans *Archives de l'Église d'Alsace* 1989, p 267.

Que **conclure** à la lecture de ces deux testaments ? Se retirer du monde suppose régler au préalable les affaires temporelles. Entrer dans l'abbaye signifie la payer, puisqu'elle va entretenir le religieux sa vie durant.

La dot d'entrée au couvent paraît importante. Explique-t-elle la présence à Pairis de fils de familles fortunées et en corollaire l'absence de jeunes gens issus de milieux modestes, du moins chez les pères ? Avec la possibilité pour les plus pauvres de devenir frère ?

Quoiqu'il en soit, il est intéressant de relever les efforts de certaines familles, ou plutôt certains réseaux familiaux, pour placer des leurs dans les différentes maisons religieuses. Piété individuelle ou représentative de celle du clan ? Tradition ou stratégie familiale ? Est-il possible d'évoquer «des quartiers de cléricature» à l'image des «quartiers de noblesse» ?

Vocation religieuse et tradition familiale en Alsace au XVIII^e siècle Les WINDHOLTZ de Colmar



ENCORE SUR TERRE ET DEJA AU CIEL ?

LE TESTAMENT DE JOSEPH MARCO (1747)

Claude MULLER

Automne 1746. Dans sa berline, «doublée de blache, couleur de cendre», tirée par deux chevaux bruns, Joseph MARCO, Conseiller du roi, receveur et payeur des gages des officiers du Conseil souverain d'Alsace, notaire royal, greffier du Val d'Orbey, receveur du prince des Deux Ponts dans le même Val, se frotte les mains. Il vient de prêter une nouvelle somme à un habitant des lieux, faisant un nouvel obligé, et accroissant par là les intérêts qu'il touche chaque année. En pointant le nom de ses créanciers dans son carnet aide-mémoire, il relève ainsi 157 créanciers, ainsi Joseph PARMONTIER, Joseph BOULEAU, Jean ANTOINE, Jean SIMON, etc. (1)

Le «banquier du Val d'Orbey» a prêté près de cinquante mille livres, à droite et à gauche, dans toute la vallée... et seulement dans la vallée. Un sourire illumine son visage, quand il rentre chez lui, c'est à dire dans sa maison, à l'entrée du village de Lapoutroie, située entre celle de Joseph MAIRE et l'école, d'une valeur de quatorze mille livres. L'attendent son épouse Françoise Barbe GUGGENBERGER, la sœur des abbés François Romain (2) et Georges Florian (3) GUGGENBERGER, le premier curé de Maennolsheim, le second curé de Bergheim, et deux de ses enfants.

Chemin faisant, il se remémore son ascension sociale (4). Né à Sainte-Marguerite, près de Saint-Dié, le 12 janvier 1681, fils de Nicolas MARCO et de Catherine THIRION, il a toujours su que son avenir serait en Alsace, là où l'on a besoin de «Français

de l'intérieur», connaissant la langue du monarque, à quoi on peut ajouter un peu de droit et l'habitude de manipuler des chiffres pour faire une carrière honorable. Il se souvient aussi de sa nomination de notaire royal, le 31 octobre 1714 (5) et son installation définitive à Lapoutroie, puis la naissance des enfants : un premier vite décédé (6), enfin Louis Félix (7), Catherine Elisabeth Françoise (8), François Léopold (9) et Philippe Ignace (10).

Tout réussit, à ce moment-là, à Joseph MARCO. Sa fortune est évaluée à 127 336 livres, mais il est vrai que 13 597 livres doivent être reversées au duc de Deux-Ponts. Il possède huit prés à Hachimette, quatre autres à Orbey et encore cinq à Lapoutroie. Dans sa cave de Lapoutroie s'alignent dix-huit tonneaux de vins, mais le notaire entrepose encore des vins à Kientzheim dans la cave de FRONHOFFER et à Colmar dans la cave du Conseiller ROGUIER (le tout pour 2 657 livres).

Mais tout est remis en question par le décès de Françoise GUGGENBERGER, sa chère épouse, le 18 décembre 1746, à neuf heures du matin. La sœur des deux curés, une pieuse femme, est enterrée dans l'église de Lapoutroie même, près de l'autel de Saint-Sébastien. De ce jour, le notaire MARCO (11) perd goût à la vie et de nouvelles pensées, bien sombres, hantent désormais ses nuits.

Le 7 février 1747, ne tenant plus, il rédige son testament en ces termes :

«Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit, Amen.

Moi, Joseph Marco, notaire royal et greffier du Val d'Orbey, considérant, depuis mon attaque d'apoplexie et notamment depuis la perte que j'ai fait de ma chère épouse, la vanité des choses de ce monde et la brièveté de mes jours qui seront terminés peut-être dans peu de temps par la mort qui m'est toujours présente, de même que le souvenir de ma chère femme, ces deux choses occupant entièrement mon esprit,

Considérant plus que jamais la vanité des choses pour lesquelles j'ai un dégoût entier et même une aversion, j'ai fait mon testament.

Premièrement je veux vivre et mourir dans la sainte religion catholique, apostolique et romaine, détestant tout sentiment contraire que j'aurai pu avoir.

En second lieu, avant d'entrer dans le détail de mes volontés, je commence par demander, avec un cœur contrit et humilié, pardon à Dieu de toutes les offenses que j'ai commises, suppliant sa divine bonté par les mérites infinis de notre sauveur Jésus Christ, par l'intercession de la très Sainte Vierge Marie mon avocate, de Saint Joseph mon patron et de tous les saints, de m'accorder le pardon et la rémission de mes péchés par son infinie miséricorde...

Je désire qu'après ma mort, mon corps tout indigne qu'il en soit, soit enterré dans l'église de Lapoutroie auprès de celui de ma chère épouse et si je meurs ailleurs qu'à Lapoutroie je veux que mon corps y soit apporté pour être enterré au lieu susdit que je choisis pour ma sépulture.

Je veux aussi que soit mis

une somme de deux cents livres en constitution entre les mains d'une personne sûre la rente de laquelle somme sera remise entre les mains du receveur de la fabrique de l'église de Lapoutroie pour une fondation de six messes hautes qu'il fera dire tous les ans pour le repos de mon âme et de celle de ma chère épouse dont il y aura pour rétribution de chacune au curé vingt sols, trois sols au maître d'école et sept sols à l'église pour le luminaire...

Je veux aussi qu'après mon décès mes enfants remettent au curé une somme de cent livres qu'il distribuera aux pauvres les plus nécessiteux de la paroisse de Lapoutroie, selon sa prudence.

Je lègue à l'église de Lapoutroie une somme de cent livres qui sera employée par le curé pour un ornement ou tel autre usage qu'il jugera à propos.

Pour l'ordre de mes funérailles, je laisse le soin à mes chers enfants qui les feront faire, sans pompe, avec décence et faire dire les messes ordinaires et ils paieront à chaque prêtres qui y assisteront et diront la messe à chacun quarante sols et leur donneront un repas honnête.

Ensuite de quoi je veux que tous mes meubles meublants et argenterie soient partagés également entre mes quatre enfants et que si je meurs avant la majorité de Léopold et Ignace, les deux plus jeunes de mes enfants, il leur soit établi un tuteur, pour veiller à leurs intérêts et soigner que le partage soit fait également.

Et comme mon fils aîné Louis a eu trente mille livres en argent ou en charge, que les autres en aient autant...

Je donne et lègue à Françoise ma fille suivant l'intention de ma chère femme qui me la recommandé expressément au lit de la mort, et suivant que j'en suis convenu avec elle, les deux pièces de vigne que nous avons sur le ban de Sigolsheim et l'autre petite pièce que nous avons sur le ban d'Ammerschwihr...

Je veux aussi que mon fils Léopold ait ma charge de notaire royal et le greffe au cas qu'il puisse l'obtenir de la seigneurie avec ma maison et le jardin à l'entour et la petite maison à côté où il est né, la charge de notaire et la maison pour la somme de quatorze mille livres. Je lui remets aussi la dépense qu'il m'a occasionnée pour les frais de son équipage à l'occasion de sa lieutenance...

Après toutes ces dispositions, il ne me reste plus qu'à vous exhorter, mes chers enfants, de les accomplir

et de vivre ensemble dans une grande paix, union et concorde... Souvenez-vous toujours que ce que nous vous délaissions est le fruit des soins de votre chère mère et des miens. Et que nous les avons acquis et conservé avec des peines infinies. Vous serez toujours assez riches si vous joignez à cela une grande piété et la sagesse qui est l'unique bien et la seule richesse..... »

La démarche du testateur est prémonitoire. Six semaines plus tard, le 21 mars 1747, à onze heures du soir, le notaire Joseph MARCO décède. Le 31 mars 1747, seulement, il est enterré dans l'église de Lapoutroie aux côtés de son épouse.

Son inventaire des biens commence le 6 mai. Ses biens sont partagés entre ses quatre enfants Louis Félix, Catherine Élisabeth Françoise, François Léopold et Philippe. Le scribe, qui détaille la fortune, ne juge bon de noter que deux livres appartenant au défunt : le *Dictionnaire économique* et la *Sainte Bible*.

NOTES

(1) Tous ces petits détails d'après l'inventaire des biens de Joseph MARCO conservé aux A.D.H.R., 4 E Hohlandsberg 21, 1747.

(2) François Romain GUGGENBERGER, né à Colmar le 13 juillet 1682, ordonné prêtre le 19 septembre 1705, curé de Maennolsheim de 1711 à 1761, décédé à Maennolsheim le 29 mai 1761, voir Louis KAMMERER, *Répertoire du Clergé séculier sous l'Ancien Régime (1648-1792)*, Strasbourg 1983, n° 1969 et Louis CHÂTELLIER, *Tradition chrétienne et renouveau dans le cadre de l'ancien diocèse de Strasbourg*, Strasbourg 1981, p 385.

(3) Georges Florian GUGGENBERGER, né à Ribeauvillé le 12 décembre 1688, fils de Florian greffier de la ville, et de Marie Ursule GUNTZER, ordonné prêtre le 23 décembre 1713, curé de Bergheim de 1726 à 1754, décédé à Bergheim le 13 août 1754, voir L. KAMMERER, *op.cité*, n° 1970. Les deux prêtres sont aussi les frères du procureur fiscal François Joseph GUGGENBERGER, voir Bulletin du Val d'Orbey n°23, 2004, p 44.

(4) Anne Marie HICKEL, *Joseph MARCO*, N.D.B.A., n°25, 1995, p 2524 et Yvette BARADEL, *Les administrations seigneuriales et royales dans le Val d'Orbey*, dans Bulletin du Val d'Orbey n° 22, 2003, p 29. Les renseignements biographiques d'après A.D.H.R., 1B 952, folios 101 à 103.

(5) A.D.H.R., 1B 952, f 99-101

(6) François Jean MARCO, né à Lapoutroie le 19 novembre 1715, filleul de François Romain GUGGENBERGER, le curé de Maennolsheim, et de Catherine PERDRIX.

(7) Louis Félix MARCO, né à Lapoutroie le 5 novembre 1718, épouse à Colmar le 22 avril 1742, en premières noces, Marie Anne Sidonie de LA SABLIERE (qui meurt deux mois plus tard), puis à Strasbourg Saint-Pierre-le-Jeune le 15 janvier 1743, Catherine Richarde CUNÉGONDE ; il décède le 19 juillet 1772. Voir Marie Anne HICKEL, *Louis Félix MARCO*, N.D.B.A., n° 25, 1995, p 2524. Il fait construire *la Folie Marco* à Barr, actuel musée.

(8) Françoise Catherine Elisabeth MARCO, née à Lapoutroie le 5 mai 1721, filleule de l'abbé Georges Florian GUGGENBERGER, épouse à Lapoutroie le 5 février 1743, Joseph Antoine MULLER, avocat au Conseil souverain d'Alsace, greffier criminel de la Chambre des tutelles de la ville de Colmar, fils de Jean Georges MULLER, avocat au Conseil souverain d'Alsace et Stettmeister.

(9) François Joseph Léopold MARCO, né à Lapoutroie le 27 mai 1723, filleul de François TANNE, greffier de la chancellerie du Conseil souverain d'Alsace et de Marie Madeleine WIMPF, la fille de l'apothicaire colmarien membre du magistrat, épouse à Lapoutroie, le 27 mai 1749, Catherine Brigitte ADAM, fille d'Antoine ADAM, conseiller au magistrat d'Ammerschwihr et d'Ursule NISSLER.

(10) Philippe Ignace MARCO, né à Lapoutroie le 10 septembre 1725, filleul de Jean Louis SIMON, fiscal du Val d'Orbey.

(11) Francis LICHTLE, *Les MARCO, notaires et receveurs seigneuriaux dans le Val d'Orbey*, dans Bulletin du Val d'Orbey, n°17, 1998, p 19-23.

Et Yvette BARADEL, *Rendre la justice dans le Val d'Orbey au XVIIIe siècle*, dans Bulletin du Val d'Orbey, n°23, 2004, p 38-46, notamment p 41,45.

Le notaire Joseph MARCO est évidemment le fabricant Joseph MARCO qui charge le curé BALTHAZAR en 1724. Voir Claude MULLER, *Anges et angélisme dans le Val d'Orbey au XVIIIe siècle. Les tracasseries du curé BALTHAZAR en 172*, dans Bulletin du Val d'Orbey, n°23, 2004, p27.

L'ADMINISTRATION DES COMMUNAUTÉS DU VAL D'ORBÈY AU XVIII^e SIÈCLE

Yvette BARADEL

Au XVIII^e siècle la gestion des communautés du bailliage du Val d'Orbey était assurée par deux types d'administrateurs: ceux qui étaient élus par les habitants et ceux qui étaient nommés par le seigneur, le comte de Ribeaupierre.

Qui étaient ces administrateurs ? Quelles étaient leurs fonctions ?

LES ADMINISTRATEURS

Les Coutumes du Val d'Orbey, rédigées au début du XVI^e siècle, reconnaissent aux communautés du bailliage du Val d'Orbey qui étaient alors Fréland, Labaroche, Lapoutroie et Orbey, le droit d'élire des représentants. Le Bonhomme ne fut considéré comme communauté que plus tard.

Au XVIII^e siècle, ces élections se déroulaient chaque année durant la période de Noël. Le bailli du Val envoyait un mandement ordonnant "que les habitants des communautés du Val d'Orbey eussent à s'assembler pour procéder à l'élection et présentation des nouveaux officiers" (1). Une fois élus, ces administrateurs prêtaient serment devant le bailli.

Toutes les communautés élisaient un maître-bourgeois, un doyen, un consordier, un maître d'école qui était aussi marguillier, un bangard, un maître des chemins, un taxeur de pain et de vin. Mais le nombre de certains d'entre eux variait suivant le nombre des habitants et l'étendue du ban

des communautés.

Les équipes administratives les plus fournies étaient celles d'Orbey et de Lapoutroie.

A Orbey, qui était la communauté la plus peuplée, environ 3 000 habitants et la plus étendue, 8 747 arpents (4 460 ha), on élisait deux maîtres-bourgeois et deux doyens: l'un pour le village et l'autre pour les Huttes et quatre bangards.

A Lapoutroie, environ 1 500 habitants et 3 876 arpents (2 000 ha), on élisait quatre doyens et quatre bangards : pour le village, Hachimette, La Goutte et Ribeaugoutte (2).

A ces administrateurs élus, s'en sont ajoutés de nouveau auxquels on a donné le nom d'"élus". Le premier texte dont nous disposons est une ordonnance de l'intendant d'Alsace du 15 août 1733 concernant la communauté d'Orbey : "Lorsque le mandement des impositions sera arrivé, l'officier d'Orbey, deux jours après, fera assembler les habitants de la communauté pour entre eux élire trois desdits habitants, un des riches, un des médiocres, un des moins aisés, lesquels en présence du bailli procéderont avec les jurés à la répartition de la somme totale portée par le mandement". Un procès-verbal d'élection d'élus pour cette même communauté du 4 mai 1735 confirme cette ordonnance. "Nous, J. Thiébaud HAMBERGER, bailli du Val d'Orbey et Val Saint Grégoire, nous sommes transportés à Orbey où étant nous avons fait assembler la communauté à la manière accoutumée pour être procédé à l'élection

de 4 élus ou députés pour être présents à l'avenir à toutes les répartitions tant des impositions royales, corvées, confection des rôles des impositions, répartition des fourrages et à la reddition des comptes des communautés conjointement avec l'officier du lieu et le maître-bourgeois...Ordonnons que le lesdits élus soient renouvelables lors du changement des offices." (3).

Pour cette élection, l'assemblée électorale était divisée par classe. Les électeurs de chaque classe nommaient "en leur âme et conscience ceux qu'ils trouvent le plus capables pour vaquer aux affaires de la dite communauté" (4).

A côté de ces administrateurs élus existaient des administrateurs nommés par le seigneur. **C'ÉTAIT LE PRÉVÔT ET SES ADJOINTS : LES JURÉS.**

Avant la guerre de Trente Ans, il n'y avait **qu'un prévôt** pour l'ensemble du Val. Après l'entrée de l'Alsace dans le royaume de France en 1648, les seigneurs se sont efforcés d'imiter l'administration française en créant des offices que l'on achetait. C'est ce qui arriva à la prévôté du Val qui devint un office purement honorifique.

Ce fut à la demande de l'administration française que le seigneur institua **un prévôt par village**. C'est ce qui apparaît dans une commission donnée à un prévôt d'Orbey en 1674 : "Christian par la grâce de Dieu... comte de Ribeaupierre, désirant de bien établir la paix et la concorde de mes sujets dans le Val d'Orbe et sur la remontrance qui nous en a été faite qu'il estait nécessaire pour ce faire, de commettre des prevosts particuliers dans les villages dudit Val, tant pour le service de Sa Majesté et le nostre particulier..." (5).

Pour nommer un prévôt le seigneur demandait l'avis de son receveur qui était

aussi greffier-tabellion de la seigneurie et notaire royal donc la personnalité la plus influente du bailliage. Ainsi pour prévôt à Fréland, le receveur conseillait le forestier Joseph THIÉBAUD "qui a du bien, une maison qui lui est propre à Fréland". On lui demandait aussi de s'informer lorsque des plaintes étaient déposées contre un prévôt.

Le résultat était la nomination de prévôt dans certaines familles habituées à administrer comme les GORIUS à Fréland: Jean GORIUS, prévôt de 1693 à 1708, son gendre Sébastien THIRIET de 1708 à 1749 et Jean François GORIUS, son petit-fils de 1750 à 1771. Au Bonhomme, Jean DIDIER et son fils Nicolas gardèrent la prévôté de 1717 à 1755. Il en fut de même à Labaroche, où la prévôté fut tenue par Dominique BIAISE de 1762 à 1777 puis par son fils Joseph Philippe de 1777 à 1790.

On nommait aussi des personnalités ayant quelques compétences de gestionnaire. En 1790 Quirin HUSSON au Bonhomme était "conducteur pour les chemins", Joseph DIÉLAINE à Fréland, ancien maître d'école était garde-marteau, Nicolas Georges MANIÈRE à Lapoutroie était sergent seigneurial, enfin à Orbey Joseph Antoine SIMON était fils de procureur fiscal.

Sur une trentaine de prévôts que nous avons relevé, un tiers est mort en charge et un autre tiers a démissionné. Parmi les autres, on trouve les cinq prévôts de 1790 qui ont été remplacés par les maires, quatre qui ont été révoqués et un suspendu à cause d'un procès. Sur les quatre révocations, trois ont frappé des prévôts de Fréland et on en connaît les raisons. En 1693, Nicolas HERQUÉ était "tellement en dettes envers les habitants de la communauté". En 1771 Jean François GORIUS tenait "une conduite fort déréglée en ce qu'il est presque journellement dans les cabarets". Enfin en 1784 Joseph THIÉBAUD avait fait

“des sorties indiscrettes contre le Régiment d’Alsace” dont le seigneur était colonel.

Sur quatorze prévôts dont nous connaissons la durée de la charge, la moitié l’ont gardé plus de vingt ans, trois seulement moins de dix ans. Ils pouvaient donc s’imposer aux administrateurs élus qui étaient changés chaque année.

A partir de 1754, le seigneur nomma **trois jurés par communauté** pour assister le prévôt (6). C’était probablement les prévôts qui les choisissaient et les présentaient. On peut donner en exemple le prévôt de Fréland, Joseph DIÉLAINE, qui réglait toutes les affaires avec le juré, François THOMAS, qui était son beau-frère.

Quelles étaient les fonctions de ces différents administrateurs ?

LES FONCTIONS

Parmi les administrateurs élus par la communauté, les uns avaient des fonctions limitées, d’autres des fonctions de gestion générale.

Les premiers étaient les **bangards**, chargés de la surveillance du finage, les **consordiers** administrant la fabrique de l’église, le **maître d’école** qui était aussi le marguillier chargé de l’entretien de l’église, le **maître des chemins** c’est à dire un cantonnier enfin les **taxeurs** de pain et de vin.

On voit apparaître les administrateurs ayant des fonctions générales quand on parcourt les comptes communaux.

Leur reddition donnait lieu à la réunion d’une importante assemblée : officiers du seigneur : bailli, procureur fiscal, greffier et représentants des communautés : maître-bourgeois, doyen, prévôt et cinq à six préposés qui sont, à partir de 1755, trois jurés et trois élus.

On distingue déjà, parmi eux, deux élus des communautés : le maître-bourgeois et son adjoint, le doyen.

Un mémoire sur les municipalités datant de 1788 définit les fonctions du maître bourgeois qui “est chargé de faire la recette et la dépense de la communauté et d’en rendre compte en présence des prévôts et préposés par devant les officiers de justice de la seigneurie...Il est en général pris dans la communauté parmi les gens les plus solvables.» (7).

LE MAÎTRE-BOURGEOIS joue donc un rôle essentiellement financier. Il établit les rôles des impositions royales, emprunte quand cela est nécessaire, porte l’argent récolté au bailli à Ribeauvillé, s’occupe des réquisitions en temps de guerre : grains, foin, fourrage.

Mais il représente aussi la communauté. Sur le ban, il visite les forêts, participe au dénombrement de la population. Il quitte le ban pour aller à Colmar réclamer la nomination d’un curé ou s’occuper d’un procès.

Ce sont les maîtres-bourgeois qui ont mené, contre le seigneur, la rébellion de 1680 (8)

Ils ne travaillaient pas seuls. Ils étaient aidés par le doyen, le prévôt et des habitants. Nous pouvons donner en exemple une réunion de travail qui se tenait à Labaroche en 1709 telle qu’elle apparaît dans les comptes communaux : “Pour dépense faite par Nicolas OLRÉY, Joseph PIERREVELCIN, Marc GIRARDIN et le comptable assemblés à heure de minuit chez l’officier (le prévôt) pour voir et conclure comment on pouvait faire pour fournir l’argent que la communauté était en arrière pour les deniers

royaux, attendu que par les ordres de Mr le Grand Bailly il n’y avait aucun délai et voir a même temps ou on pouvait avoir d’emprunt” (9).

La gestion financière du maître-bourgeois n’était pas sans risque. Il était menacé d’emprisonnement en cas de non paiement des impôts royaux. C’est ce qui arriva au maître-bourgeois d’Orbey qui passa cinq jours “dans les prisons de Colmar au sujet des deniers royaux que la communauté restait à payer” (10).

LE PRÉVÔT qui lui était nommé par le seigneur était avec le maître-bourgeois le principal administrateur de la communauté. Il était à la fois le représentant du Roi et du Seigneur.

Toujours d’après le mémoire sur les municipalités de 1788, “Il est chargé de la police, de l’exécution des ordres et ordonnances du gouvernement, des ordres de la seigneurie, de convoquer la communauté pour leur en faire part si besoin est, attendu qu’il ne doit se faire aucune assemblée de la communauté sans sa participation”.

Le prévôt recevait les **ordonnances** qu’il devait faire appliquer. Nous disposons de l’inventaire des archives du prévôt d’Orbey établi en 1772. Les sujets étaient très variés : entrée des étrangers, sortie des grains, levée du dixième, règlement pour la reddition des comptes des communautés ... (11).

Il était chargé du **maintien de l’ordre**. Le procureur fiscal VAILLANT écrivait en 1779 : “Suivant l’usage général les clefs des prisons doivent être déposées chez le prévôt de la communauté où elles sont situées. Sa qualité de chef de police lui donne le pouvoir et l’autorité de faire arrêter et

emprisonner à toute heure du jour et de la nuit les perturbateurs du repos public, les vagabonds et autres personnes qui lui paraissent suspectes” (12).

Mais ce pouvoir de police était en grande partie théorique. En effet le prévôt ne disposait d’aucune force de police ce qui obligeait les habitants à se défendre eux-mêmes et parfois à coup de fusil. Les criminels étaient souvent en fuite et on ne pouvait attacher que leur effigie à la potence que l’on dressait. D’ailleurs on retrouvait souvent cette potence abattue peu après et on ne savait jamais par qui.

Enfin le prévôt avait un **rôle financier** important. Nous l’avons vu assister à la reddition des comptes de la communauté qui était chargée de lever les impôts royaux. Il s’occupait aussi des impôts seigneuriaux établissant les rôles des corvées et des tailles et collaborait avec le receveur seigneurial.

Ainsi, chargé de nombreuses fonctions, le prévôt prit peu à peu la direction de la communauté repoussant au second plan les élus.

En 1784 les maître-bourgeois et habitants de Lapoutroie déposèrent “**des griefs et plaintes**” contre le prévôt. “Les jurés se sont avisés de se mettre avec le prévôt à la tête de la communauté de la régir et de la gouverner”. Le prévôt qui émarge aux comptes communaux ne touchait que 120 livres en 1760 mais 446 livres en 1783. Enfin on reprochait au prévôt d’être “d’un caractère trop vif et emporté. Il maltraita à coup de bâton, de pied et de poing les bourgeois...” (13).

Il est certain que tous les prévôts du bailliage étaient **mal vus** à la veille de la Révolution et aucun d’entre eux ne fut élu maire en 1790.

La totalité des administrateurs en fonction sous l'Ancien Régime disparut au début de la Révolution en dehors de Jean Georges DEMANGEAT, juré au Bonhomme, qui fut élu maire en 1790.

En 1800 parmi les cinq maires nommés, un seul était un ancien administrateur, Joseph Philippe BLAISE, ancien prévôt de Labaroche.

La Révolution avait façonné un nouveau corps d'administrateurs.

NOTES

ADHR : Archives Départementales du Haut-Rhin

BSH = Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey

- 1 - ADHR 3B Val d'Orbey 476, élection des nouveaux officiers, 30/10/1693
- 2 - id
- 3 - ADHR 3B Val d'Orbey 481
- 4 - ADHR 3B Val d'Orbey 479, procès-verbal d'élection de nouveaux élus pour la communauté de Labaroche, 4/01/1760
- 5 - ADHR E 1486, 1487, 1488, 1489, nomination des prévôts
- 6 - ADHR E 934, établissement des jurés de justice
- 7 - ADHR C 1592, mémoire sur les municipalités, district de Colmar (1788?)
- 8 - Y. BARADEL, *Les administrations seigneuriale et royale dans le Val d'Orbey à la fin du XVII^e siècle*, BSH n°22 (2003), p. 24-29
- 9 - ADHR 3B Val d'Orbey 479, comptes communaux de Labaroche, 1709
- 10 - ADHR 1E 83/86, comptes de la communauté d'Orbey, 1696
- 11 - ADHR 3B Val d'Orbey 480, inventaire des archives détenues par le prévôt
- 12 - ADHR E 1581, Avis du procureur fiscal Vaillant, 22/05/1779
- 13 - ADHR E 1581, Grieffs et plaintes des maîtres-bourgeois, bourgeois et habitants de Lapoutroie, 1784

ANNEXE : LES PRÉVÔTS DES XVII^e - XVIII^e SIÈCLES

• LES PRÉVÔTS DU VAL XVII^e - XVIII^e SIÈCLES

Urbain ROMENEY

Attesté en 1595

Jean GORIUS

Attesté en 1619 et 1639

M. Fréland avril 1595 avec Laurence PETITDIDIER de Lorraine
D. 1639

Nicolas GORIUS

Attesté en 1639

Fils de Jean GORIUS

Demenge PAULUS

Prévôt de ? à 1669

M. Lapoutroie 31/10/1664 avec Marguerite

D. Lapoutroie 20/09/1669

Claude FINANCE

Attesté en 1670-1671-1674

Bourgeois de Lapoutroie

Nicolas HUSSON

Prévôt de 1679 à 1681. Suspendu

M. Orbey 28/02/1677 avec Barbara GÉRARD de Corcieux (Vosges)

D. Orbey 11/04/1688

Adam Didier ADAM

Prévôt de 1683 à 1685

N. Orbey 5/08/1655. Fils de Jean Didier ADAM

M. Orbey 26/11/1684 avec Marie

CLAUDE PIERRE

D. Orbey 16/03/1703

Joseph SIMON

Prévôt nommé en 1687 - Attesté en 1739

Bourgeois du Bonhomme

N.?

Marié à Marie Ester BECKIN

D.?

• PRÉVÔTS DES COMMUNAUTÉ 1650 - 1790

I - LE BONHOMME

Jean SIMON

Prévôt avant 1685

David MICLO

Prévôt de 1685 à 1717

Jean DIDIER

Prévôt de 1717 à 1731 (?)

Meunier et commis des domaines

Nicolas DIDIER

Prévôt de 1731 (?) à 1755.

Démissionnaire

Officier ruraliste

Fils de Jean DIDIER

M. Le Bonhomme 4/11/1736 avec

Louise SIMON, fille de Joseph SIMON prévôt du Val

M. Le Bonhomme 4/08/1749 avec Odile

FLORENCE de Lapoutroie

D. Le Bonhomme 21 pluviôse an V (9/02/1797)

Claude MICLO

Prévôt de 1755 à 1757. Démissionnaire
Fils de Joseph MICLO et Nicole
PARISOT
M. Le Bonhomme 29/05/1730 avec
Marie Anne HUSSON fille de Nicolas
HUSSON et Marie SAINT DISIER
M. Le Bonhomme 18/05/1760 avec
Marie BLAISE veuve de Jean COLLIN
D. Le Bonhomme 7/04/1793

Quirin HUSSON

Prévôt de 1757 à 1790
N. Le Bonhomme 20/12/1726. Fils
de Joseph HUSSON et Marguerite
HUSSON
M. Lapoutroie 23/01/1753 avec
Elisabeth SIMON, fille de Pierre
SIMON et Elisabeth PERROTEY
D. Le Bonhomme 19/03/1813

II - FRÉLAND**Claude HUSSON**

Prévôt avant 1672

Claude FINANCE

Prévôt de Lapoutroie et Fréland avant
1678. Démissionnaire
Bourgeois de Lapoutroie

Nicolas HUSSON

Prévôt de Lapoutroie et Fréland de 1679
à 1681. Suspendu
M. Orbey 28/02/1677 avec Barbara
GÉRARD de Corcieux (Vosges)
D. Orbey 11/04/1688

Nicolas HERQUÉ

Prévôt de ? à 1693. Révoqué
Marié à Catherine HUSSON
D. Fréland 8/10/1707

Jean GORIUS

Prévôt de 1693 à 1708
Marié avec Agnès DRAON soeur du

curé de Fréland, Jean DRAON

D. Fréland 21/02/1709

Sébastien THIRIET

Prévôt de 1708 à 1749
Fils de Demenge THIRIET ou THIRIAT
M. Fréland 19/04/1701 avec Marie
Claire GORIUS fille de Jean GORIUS
D. Fréland 20/05/1750

Jean François GORIUS

Prévôt de 1750 à 1771. Révoqué
N. Fréland 1/02/1724. Fils de Joseph
GORIUS, procureur fiscal et de Jeanne
Girard
M. Orbey 27/08/1748 avec Marie
GUIDAT fille de Nicolas GUIDAT et de
Marguerite DE PARIS
M. Lapoutroie 8/07/1754 avec Marie
Ève HAMBERGER fille d'Ignace
HAMBERGER, conseiller au Magistrat
d'Ammerschwih
D. Fréland 23/03/1785

Joseph THIÉBAULT

Prévôt de 1771 à 1784. Révoqué
Forestier
N. Fréland 23/01/1737. Fils de Jean
THIÉBAULT et de Barbe RIETTE
M. Le Bonhomme 22/07/1766 avec
Marie Barbe SIMON
M. Fréland 22/01/1781 avec Catherine
STEIGER, fille de Sébastien STEIGER
et de Marie BARLIER
D. Fréland 18 germinal an XIII (8/04/
1804)

Joseph DIÉLAINE

Prévôt de 1785 à 1790
Régent d'école puis garde-marteau
N. Aubure 3/01/1736. Fils de Jean
Baptiste DIÉLAINE régent d'école et de
Marie Anne VALENTIN
M. Fréland 31/08/1756 avec Marie
Anne PETITDEMANGE fille de Pierre
PETITDEMANGE et Anne ROBERT
D. Fréland 24/11/1815

III - LABAROCHE**Nicolas HUSSON**

Prévôt d'Orbey et de Labaroche de 1674
à 1681. Suspendu
M. Orbey 28/02/1677 avec Barbara
GÉRARD de Corcieux (Vosges)
D. Orbey 11/04/1688

Nicolas PARMENTIER

Prévôt de 1693 (?) à 1719
Fils de Claude PARMENTIER
M. Labaroche 1/09/1686 avec
Marguerite JOANNÈS fille de Thomas
JOANNÈS
D. 1719 (?)

Claude DE CHRISTÉ

Prévôt de 1719 à 1729. Démissionnaire
Originaire d'Orbey
M. Orbey 24/11/1710 avec Anne
GUILMIN
D. Orbey 21/08/1775

Georges BALTHAZAR

Prévôt de 1729 à 1761. Démissionnaire
N. Orbey Basses Huttes 21/10/1685.
Fils de Georges BALTZER et de Nicole
Jean CLAUDE PIERRE
M. Labaroche 5/09/1707 avec Marie
Françoise VOINSON
D. Labaroche 26/01/1771

Dominique BLAISE

Prévôt de 1762 (?) à 1777
Régent d'école
N. Orbey 27/05/1714. Fils de Nicolas
BLAISE, régent d'école et de
Marguerite SIMON
M. Orbey 13/05/1732 avec Anne
PARMENTIER fille de Urbain
PARMENTIER
D. Labaroche 15/02/1777

Joseph Philippe BLAISE

Prévôt de 1777 à 1790

N. Labaroche 11/03/1744. Fils de
Dominique BLAISE, régent d'école et
de Anne PARMENTIER
M. Labaroche 22/11/1768 avec Anne
Marguerite MILLION fille de Urbain
MILLION et Marguerite GÉRARD
D. Labaroche 10/03/1817

IV - LAPOUTROIE**Claude FINANCE**

Prévôt de Lapoutroie et de Fréland
avant 1678. Démissionnaire
Bourgeois de Lapoutroie

Nicolas HUSSON

Prévôt de Lapoutroie et de Fréland de
1679 à 1681. Suspendu
M. Orbey 28/02/1677 avec Barbara
GÉRARD de Corcieux (Vosges)
D. Orbey 11/04/1688

Nicolas ANCEL

Prévôt de ? à 1717
M. Lapoutroie 27/09/1661 avec Anne
PAULUS fille de Demenge PAULUS,
prévôt du Val
D. Lapoutroie 10/01/1717

Joseph VALENTIN

Maître chirurgien
Adjoint au prévôt de 1711 à 1717
Prévôt de 1717 à 1728. Démissionnaire
Né dans la prévôté de Saint-Dié !)
M. Lapoutroie 29/08/1707 avec Anne
GROSDIDIER ou GRANDIDIER
D. Lapoutroie 2/01/1743

Jean CLAUDE

Marchand, cabaretier
Prévôt de 1728 à 1749
Originaire de Saint-Dié
M. Lapoutroie 21/01/1710 avec Marie
MARCOT de Corcieux (Vosges)
D. Lapoutroie 26/03/1749

Joseph MAIRE
Sergent seigneurial
Prévôt de 1750 à 1761. Révoqué
N. Lapoutroie (Hachimette) 23/03/1712.
Fils de Joseph MAIRE et de Barbe
PETITDEMENGE
M. avec Marie Jeanne LE LORRAIN
D. Lapoutroie 9/01/1792

François Joseph ADAM
Prévôt de 1761 à 1767. Démissionnaire
Originaire d'Ammerschwih

Clément PÉRIOLAT
Sergent seigneurial puis procureur fiscal
Prévôt de 1768 à 1773. Démissionnaire
N. Rambervillers (Vosges) 19/01/1727
M. Lapoutroie 31/05/1727 avec
Elisabeth SCHIELEN d'Ammerschwih

Nicolas George MANIÈRE
Sergent seigneurial
Prévôt de 1773 à 1790

V - ORBEY

Nicolas HUSSON
Prévôt d'Orbey et de Labaroche de 1674
à 1681. Suspendu
M. Orbey 28/02/1677 avec Barbara
GÉRARD de Corcieux (Vosges)
D. Orbey 11/04/1688

Urbain ANCEL
Prévôt de ? à 1708. Démissionnaire
N. Orbey 30/04/1651. Fils d'Urbain
ANCEL

M. Orbey 23/04/1679 avec Elisabeth
DE PARIS
D. Orbey 27/01/1728

Sébastien GUIDAT
Prévôt de ? à 1728
N. Orbey 9/04/1661. Fils de Sébastien
GUIDAT
D. Orbey 31/03/1733

Jean Marin DUCRAY
Prévôt de 1729 à 1735 (?)
Originaire de La Chapelle l'Hermitage
Saint-Jean les Alspach (Kaysersberg)
M. Orbey 17/04/1709 avec Catherine
ANCEL, veuve d'Antoine ANTHOINE
Claude DE CHRISTÉ
Prévôt de 1735 (?) à 1755.
Démissionnaire
Originaire d'Orbey
M. Orbey 24/11/1710 avec Anne
GUILMIN
D. Orbey 21/08/1775

Joseph Antoine SIMON
Prévôt de 1756 à 1790
Fils de Jean Louis SIMON, procureur
fiscal et de Catherine Salomé PERDRIX
M. Orbey 15/08/1735 avec Marguerite
DUCRAY, fille de Dominique
DUCRAY et de Marguerite MAURICE
de Munster
M. Orbey 30/10/1759 avec Catherine
ULMER de Kientzheim
D. Orbey 11/04/1792

LA SOCIÉTÉ DES NOTABLES DANS LE CANTON DE LAPOUTROIE

DE LA RÉVOLUTION A LA GUERRE DE 1870

Yvette BARADEL

La période qui va de la Révolution à la guerre de 1870 est riche en événements qui ont entraîné le bouleversement d'une société qui existait depuis plusieurs siècles.

Comment s'est déroulé ce bouleversement dans le canton et quelles en furent les conséquences au XIX^e siècle ?

LA SITUATION EN 1789

9 000 habitants, sujets du roi de France depuis 1648, vivent dans le bailliage du Val d'Orbey, un des neuf bailliages de la comté de Ribeaupierre.

Cinq communautés : Le Bonhomme, Fréland, Labaroche, Lapoutroie et Orbey. Cette dernière contient près de la moitié de la population du bailliage (1) :

Localité	Habitants
Bonhomme (le)	888
Fréland	1 349
Labaroche	1 426
Lapoutroie	1 695
Orbey	3 635
Total	8 993

1. Un régime seigneurial contesté

La population est soumise depuis des siècles à un régime seigneurial.

Maximilien-Joseph, comte de Ribeaupierre qui fait partie de la famille des princes de Birkenfeld ne vient pas dans ses bailliages. C'est une chancellerie installée

à Ribeaupierre qui administre et un bailli, officier seigneurial, qui vient rendre la justice dans le bailliage.

Les coutumes rédigées au XVI^e siècle accordent le droit aux communautés d'élire chaque année des représentants qui s'occupent de l'administration courante mais la partagent avec un prévôt nommé par le seigneur et chargé de la police et de la justice.

Depuis plus d'un siècle, les rapports entre les habitants et leur seigneur sont difficiles. La démolition du château du Hohnack sur ordre du cardinal Mazarin en 1655 a enlevé toute justification à la seigneurie qui ne peut plus protéger ses habitants. Pendant une dizaine d'années entre 1680 et 1690, ceux-ci ont fait la grève des impôts et ils ont contesté leur seigneur en s'appuyant sur un principe reconnu en Allemagne "Nul seigneur sans titre". Ils ont échoué se heurtant à l'opposition du roi qui soutenait le comte de Ribeaupierre.

A la veille de 1789, les rapports sont toujours tendus. La cohabitation des élus et du prévôt pose problème. En 1784 la communauté de Lapoutroie fait rédiger par le greffier seigneurial ses griefs à l'encontre du prévôt : "La communauté se plaint de ce que les officiers de justice sont à la nomination du Seigneur. De ce qu'il n'y a personne qui veille à l'intérêt des bourgeois et habitants. Il est donc de la plus haute importance pour la communauté d'avoir un syndic comme on en voit dans plusieurs communautés de cette province qui ont été établis par Mrs de Brou et de Blair qui sont indépendants du seigneur et qui puissent

veiller avec sécurité aux intérêts de la communauté" (2).

Les habitants renâclent à payer les corvées. Un procès-verbal rédigés par les prévôts des communautés, en 1786, rappelle "qu'il leur est impossible de procéder avec exactitude aux rolles de corvées qui sont comptées par charûte puisque les habitants de leur paroisse ne leur déclarent pas les acquisitions successives qu'ils font des bestiaux corvéables" (3).

Les forêts seigneuriales sont l'objet de pillage. Les délits forestaux et les amendes qui s'ensuivent se multiplient. En 1780 le bailli écrit : "Il n'y a point d'endroits de la province où la fureur de la dégradation ait fait naître autant de mal qu'au Val d'Orbey". (4) Pour régler la question, un arrêt de cantonnement du 11 février 1778 a partagé les forêts entre le seigneur et les communautés. Mais l'arrêt ne contente personne.

2. Le manque de terres

A ces rapports difficiles entre la seigneurie et ses habitants s'ajoute le manque de terres. Les habitants sont nombreux et la plupart ne possède que peu de terres. Une matrice de la contribution foncière de l'an III (1794-1795) de la commune de Lapoutroie montre que les deux tiers des propriétaires disposent de moins de 4 arpents (un arpent = 51 ares) (5)

Or il existe dans le bailliage, en dehors du seigneur, un grand propriétaire terrien, l'abbaye de Pairis, installée à Orbey, au pied des lacs. Elle loue six fermes dont l'étendue varie entre 11 ha et 92 ha et que les petits propriétaires regardent avec envie (6).

Ajoutons que depuis 1780 se développe une crise économique : mévente des vins, sécheresse en 1785 et mauvaise récolte de grains en 1788. Les prix montent

en flèche et la misère s'installe chez les paysans qui n'ont pas de réserve.

3. L'unité autour de la religion et de la langue.

Le pays est entièrement catholique. On y trouve donc l'abbaye cistercienne de Pairis qui abrite à l'époque douze religieux ce qui est peu. Mais l'influence de l'abbaye s'exerce par l'intermédiaire des curés des paroisses. En effet l'abbé nomme aux cures du Bonhomme, de Lapoutroie et d'Orbey. En 1789 l'abbé Paul Jules Antoine DELORT est le frère du curé d'Orbey Jean Baptiste Xavier DELORT. Pour la cure de Labaroche, ce sont les Antonites d'Issenheim installés dans le prieuré des Trois Épis, centre d'un important pèlerinage, qui sont collateurs. Seul le curé de Fréland dépend des comtes de Ribeaupierre.

La langue couramment parlée depuis le haut moyen âge est une langue romane arrivée avec une population originaire de Lorraine. Dès le XVI^e siècle il s'y est ajouté le français, renforcé par le gouvernement de Louis XIV qui a favorisé l'arrivée de curés et de maîtres d'école lorrains.

Le degré d'alphabétisation de la population est assez élevé. A la veille de la Révolution, 67% des hommes et 31 % des femmes peuvent signer leur acte de mariage alors qu'on relève des taux de 47% pour les hommes et de 27% pour les femmes dans d'autres régions de France (7).

Ainsi une petite élite est apparue dans le bailliage composé, en dehors des ecclésiastiques, de gens de justice, d'administrateurs de communautés, de quelques cultivateurs aisés.

Grâce à la route du col du Bonhomme qui véhicule les hommes et les idées, les nouvelles arrivant de Versailles et de Paris ne prendront pas de court les habitants du Val d'Orbey.

LA RÉVOLUTION

1. 1789, le bouleversement

La situation financière de l'État étant catastrophique, il faut envisager des réformes et le gouvernement décide de réunir les États Généraux. Un édit royal du 8 août 1788 fixe la réunion au 1^{er} mai 1789. Les derniers avaient été réunis en 1614. C'est une grande espérance.

Les communautés rédigent leurs cahiers de doléances au mois de mars 1789 et les portent au chef-lieu où sont élus les députés, Colmar pour le Val d'Orbey. Nous n'avons plus les cahiers du Val d'Orbey. Mais un cahier rédigé par la communauté de Lapoutroie au mois d'août, réclamant la suppression des droits seigneuriaux, nous donne une idée des revendications des habitants du Val. Les États Généraux se réunissent le 5 mai et se heurtent à l'opposition d'une partie de la noblesse soutenue par le roi. La peur d'un complot aristocratique apparaît et se développe.

Les États Généraux, entraînés par les députés du tiers état et une partie du clergé se proclament Assemblée Nationale Constituante début juillet. A Paris, un soulèvement populaire dû à la fois à la misère et à la peur du complot aboutit le 14 juillet à la prise de la Bastille. Le roi s'incline et adopte la cocarde tricolore : le blanc de la royauté encadré par le rouge et le bleu de Paris.

Les événements parisiens s'étendent en province et c'est la «Grande Peur» qui dure du 20 juillet au 6 août. Dans le Sundgau les châteaux sont pillés, les terriers sont détruits.

Dans le Val d'Orbey, les habitants s'attaquent aux forêts seigneuriales, envoyant les troupeaux en pâture et coupant les arbres. Le receveur de la seigneurie se

plaint que "les jeunes coupes... mises en défense (sont) abandonnées aux troupeaux et ce que les bestiaux n'en ont pu enlever en a été sacrifié à la faux des particuliers" (8).

On s'attaque aussi aux insignes de la seigneurie. A Lapoutroie on enlève à l'église "les portières et la séparation du banc de ses préposés dans lequel on fait aujourd'hui placer les bourgeois de la moindre classe" (9).

Pour calmer la fureur paysanne, l'Assemblée décide le 4 août, l'égalité devant l'impôt et le rachat des droits seigneuriaux. Le 26 août est adoptée la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen : "Les hommes sont nés libres et égaux en droit" et "Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation".

L'Assemblée nationale constituante a été sauvée par la révolution parisienne. Elle peut se mettre au travail pour rédiger une nouvelle constitution.

2. 1790 : L'année heureuse

La réforme administrative

C'est la création d'une nouvelle France. "On taille des voies claires dans le maquis des institutions". On crée de nouvelles circonscriptions administratives, département, district, canton, commune, avec à la tête des assemblées élues mais au suffrage censitaire sauf dans le canton qui n'est qu'une circonscription électorale.

Les cinq communautés du bailliage du Val d'Orbey sont rattachées au canton de Kaysersberg avec les communes de Kientzheim, Sigolsheim et Bennwihr, au grand dam de ses habitants qui proclament immédiatement qu'ils sont de langue française et que "la langue de Kaysersberg est l'allemande que les gens du Val d'Orbey ne comprennent pas". Ils demandent que

“le Val d’Orbey formera seul canton” (10). La question va rester en suspens jusqu’en 1796.

Les élections des maires des communes qui ont lieu en février 1790 connaissent un certain succès bien que le suffrage soit censitaire. Sur 1 517 citoyens actifs pour 8 993 habitants, 841 vont aux urnes soit 55%.

L’un des maires élus se détache du lot. **Jean Georges DEMANGEAT**, aubergiste au Bonhomme à l’enseigne du «Cheval blanc”. Il est élu par 63 voix sur 71 votants. C’est lui qui avait porté les cahiers de doléances à Colmar. En juin 1790 il est aussi élu membre de l’administration départementale et en 1793 il est membre du Directoire du département. Il semble que ce soit le seul maire qui s’engage à fond dans le nouveau régime.

La vente des biens nationaux

Cherchant une solution à la crise financière, l’Assemblée constituante décide le 3 novembre 1789 de **mettre les biens du clergé à la disposition de la Nation**. Le paiement des biens se ferait avec une monnaie nouvelle, les assignats. La vente aurait lieu aux enchères au chef-lieu de district ce qui écarte les paysans pauvres.

Les inventaires se passent entre mars et décembre 1790 et les ventes entre mars et octobre 1791. **C’est une ruée des cultivateurs du canton sur les terres**. Les plus beaux lots sont enlevés par les fermiers de l’abbaye de Pairis. Nicolas GUIDAT donne 35 500 livres pour la ferme du Geishof qu’il exploitait. Jean GANDER, charpentier de l’abbaye achète la scierie.

Mais la plupart des acheteurs sont organisés en syndicats et **achètent par lots**. C’est le cas des fermiers Dominique et Jean Baptiste DIDIERJEAN dont les familles vont entrer en politique au début du XIX^e siècle.

Seul l’enclos de l’abbaye est

vendu à un étranger, Georges MULLER de Bollwiller, qui veut en faire une usine textile.

3. Les années tragiques, 1791-1799

La montée des périls :

La réforme de l’Église.

La réforme de l’Église considérée comme nécessaire depuis plusieurs années, devient urgente puisque ses biens ont été saisis par l’État.

En février 1790, les **ordres religieux** sont supprimés. Les moines de Pairis quittent leur couvent au printemps 1791. Cela ne provoque pas d’agitation dans le canton.

Par contre la Constitution civile du Clergé du 12 juillet 1790 réorganise l’Église catholique. Les prêtres, devenus fonctionnaires, doivent prêter serment.

Les curés des cinq communes hésitent puis refusent et deviennent ainsi des **prêtres réfractaires**. Ils quittent leur paroisse en 1791. Seul le curé de Labaroche, Louis PETITDEMANGE, reste à son poste, soutenu par la population.

Le bouleversement politique

Le 20 juin 1791 c’est la fuite de Varennes, le 20 avril 1792, la déclaration de guerre de la France “*au roi de Bohême et de Hongrie*”, le 10 août 1792, la chute de la royauté et le 22 septembre 1792, premier jour de l’an 1 de la **République**.

La nouvelle assemblée nationale, la Convention, instaure le régime de guerre : la **Terreur** (septembre 1793-juillet 1794).

Quelle est l’attitude adoptée par les habitants du canton ?

L’ensemble de la population n’accepte pas les prêtres constitutionnels et mène une véritable **guérilla** contre eux.

Cependant une minorité les soutient. A nouveau, Jean Georges DEMANGEAT du Bonhomme, s’investit dans les réformes. Il s’occupe d’en rechercher et d’en installer. Son fils Jean Georges, ancien professeur d’humanités à Colmar, devient curé de Lapoutroie, son neveu et filleul, Jean Georges DIDIERJEAN, fils d’un fermier de l’abbaye de Pairis et ancien bénédictin, est curé d’Orbey et le vicaire de Lapoutroie, Félix ÉCABERT, un ami, est installé au Bonhomme.

Mais les prêtres constitutionnels doivent quitter leur paroisse en 1794.

Nous avons peu de documents sur la vie politique. Le suffrage universel a été établi en 1792. Des maires sont élus en 1792. Au Bonhomme 161 électeurs vont voter. Ils n’étaient que 71 à pouvoir voter en 1790. Ils donnent 160 voix à Joseph THIRIET qui va se maintenir à la tête de la commune jusqu’à sa mort en 1802. Mais les administrateurs sont considérés comme peu sûrs et “*fanatisés*”, c’est à dire partisans des prêtres réfractaires.

Les levées d’hommes se font sous la surveillance de la gendarmerie. L’habitat dispersé permet aux déserteurs auxquels se joignent des prêtres réfractaires de se cacher dans les fermes isolées. En 1799 la gendarmerie de Lapoutroie est réquisitionnée pour arrêter “*des prêtres réfractaires et conscrits fuyards tant du département des Vosges que de ceux du Rhin qui forment un rassemblement de 200 hommes dans la forêt avoisinante le hameau dit la Wantzel, canton de Villé*” (11)

La vie économique est arrêtée. Le canton est soumis aux réquisitions pour livrer et pour conduire des denrées mais aussi pour conduire des blessés et des malades.

Pourtant à partir de 1795, au début du régime du Directoire, **une petite équipe**

d’administrateurs est mise en place qui est composée de “*citoyens également ennemis du royalisme et de l’anarchie*”. A sa tête le notaire Urbain MAIRE, originaire d’Orbey, ancien greffier-tabellion qui est soutenu par son gendre, Jean Louis GRENEZ, lui aussi juriste et nommé commissaire du Directoire.

Ils réussissent à obtenir, en 1796 **la création du canton de Lapoutroie** qui regroupe les cinq communes de langue française de l’ancien bailliage du Val d’Orbey.

Mais la guerre, le désordre intérieur et la misère persistent. Dans la nuit du 26 au 27 nivôse an 8 (16/01/1800), le postillon et le courrier de Lyon à Strasbourg sont assassinés à un quart de lieue d’Aspach.

Le coup d’État des 18 et 19 brumaire (9 et 10 novembre 1799) et l’arrivée au pouvoir du Premier Consul vont permettre une remise en ordre du pays.

LE XIX^e SIECLE UNE NOUVELLE SOCIÉTÉ

1. Les notabilités politiques

Leur installation : 1800-1848

Les divisions administratives faites en 1790 sont maintenues. Le district prend le nom d’arrondissement. Mais l’administration n’appartient plus à des élus. Les administrateurs sont désormais nommés par le gouvernement. **Ce sont les notabilités communales**.

Les municipalités sont composées d’un maire, d’adjoints dont le nombre varie avec l’importance de la population et d’un conseil municipal, tous nommés.

A partir de 1830, les conseillers municipaux sont élus au suffrage censitaire. Mais les maires continuent à être nommés. Toutefois ils sont choisis parmi les conseillers municipaux.

Trois critères président à la nomination d'un maire : sa fidélité au gouvernement, des qualités d'administrateur et de la fortune car les fonctions de maire ne sont pas rémunérées.

Certaines familles ou certaines personnalités se maintiennent longtemps à la mairie.

A Orbey, les membres de la famille DIDIERJEAN tiennent la mairie de 1813 à 1846 avec quelques interruptions: Jean Baptiste, l'ancien fermier de l'abbaye de Pairis, de 1813 à 1821, son frère Jean Claude de 1831 à 1837 et le fils de ce dernier, Jean Baptiste, de 1841 à 1846.

A Labaroche c'est la famille BLAISE, Joseph Philippe de 1800 à 1815 puis son fils Joseph Dominique à deux reprises : entre 1820 et 1826 et entre 1835 et 1840.

A Fréland, le cultivateur François THOMAS exerce les fonctions de maire de 1819 à 1835 avec une interruption en 1830.

A Lapoutroie c'est le fabricant Aloyse MAIRE entre 1830 et 1848.

A Orbey c'est le meunier Jean Antoine GUILLEMAIN qui se maintient de 1821 à 1830

A ces notabilités municipales s'ajoutent des notabilités nées du système électoral. Le suffrage universel pour les hommes, instauré en 1792 par la Constitution de l'an III, est maintenu mais limité.

On organise des **collèges électoraux** composés d'élus à vie ce qui aboutit à limiter le nombre des électeurs. En 1804, 14 habitants du canton siègent au collège électoral de l'arrondissement et 3 au collège de département. On y trouve en 1804 le notaire Urbain Maire, maire de Lapoutroie et deux cultivateurs, acheteurs de biens nationaux : Nicolas GUIDAT et Joseph MICLO. En 1811, Urbain MAIRE étant mort, ils ne sont plus que deux.

Comme la Restauration y ajoute **un cens**, il n'y en a plus qu'un en 1829,

François Joseph MARCILLAT qui est un marchand. En 1830 on abaisse le cens électoral et on accorde à chaque canton un représentant élu.

Mais l'élargissement du corps électoral est faible. En 1840, 12 personnes seulement figurent sur la liste électorale. Le premier conseiller général du canton est Jean Joseph DIDIERJEAN, fils de Dominique DIDIERJEAN, ancien fermier de l'abbaye de Pairis.

Ces notables appartiennent à deux courants politiques. Les **libéraux** qui défendent les acquits révolutionnaires dont le chef de file est le juge de paix Jean Louis GRENEZ et les partisans de la réaction à partir du retour des Bourbons. Ces derniers sont menés par le maire d'Orbey, un meunier, Jean Baptiste Antoine GUILLEMAIN et celui de Fréland, un cultivateur, François THOMAS. Le gouvernement ne tarit pas d'éloge sur eux : "*Le sieur Thomas est un homme plein de zèle et d'activité; c'est un des fonctionnaires municipaux les plus intelligents de l'arrondissement...*" (12).

Sous la Monarchie de Juillet, en 1846, le maire d'Orbey distingue trois courants dans son conseil municipal : 16 conseillers qui adhèrent au gouvernement, 6 appartenant à l'opposition légitimiste et un seul de l'opposition démocratique.

Déclin et retour des notables

La Révolution de 1848.

Le 24 février 1848 la République est proclamée. **L'instauration du suffrage universel pour les hommes** permet la naissance d'une vie politique hors du monde des notables. Les élections ont lieu dans l'enthousiasme. Dans le canton 77% des électeurs participent aux élections législatives d'avril 1848.

Mais l'enthousiasme ne dure pas. Les élections trop nombreuses fatiguent les électeurs et surtout le Prince Président

est décidé à abattre la République. Au plébiscite de novembre 1852 établissant l'Empire, le canton vote à 55% : 1867 oui pour 1875 votants.

Le retour des notables sous le Second Empire.

Le suffrage universel est maintenu mais limité par la candidature officielle et les maires continuent à être nommés par le pouvoir.

Certains maires sont maintenus pendant toute la période. A Labaroche, Jean Baptiste Alexandre MILLION, nommé en 1840 et maire jusqu'en 1870. Au Bonhomme, Nicolas Aloyse PETITDEMANGE de 1848 à 1870, A Orbey, Eugène LEFÉBURE de 1857 à 1870. Eugène LEFÉBURE, gendre d'Antoine HERZOG, candidat officiel, est le député du canton de 1852 à 1867.

La vie politique entre en sommeil mais les deux courants politiques que nous avons déjà vus existent toujours : le courant libéral teinté de socialisme depuis la Révolution de 1848 et les conservateurs.

Les deux communes d'Orbey et de Labaroche sont considérées comme très fidèles au gouvernement. D'après l'administration impériale en 1858, "*La commune de Labaroche a toujours montré un dévouement absolu à l'Empereur et s'est depuis plus de six ans associée à la commune d'Orbey en particulier pour lutter dans les élections contre des adversaires hostiles au gouvernement*" (13).

Lapoutroie par contre apparaît hostile au gouvernement. En 1855 l'auberge "du nommé ANCEL, brasseur, cafetier, entrepreneur des travaux de la route départementale" est considérée "*comme le rendez-vous des rouges de la localité*". Le notaire Jean Baptiste Nicolas PETITDEMANGE "*est d'un caractère très remuant. Ses antécédents politiques*

ne permettent pas à l'administration de compter sur lui". (14) Le propriétaire de la filature de la commune, Pierre DOLLFUS, est un libéral qui s'oppose à Eugène LEFÉBURE.

2. Les notables de la fortune

Des fortunes nouvelles apparaissent dans le canton à la faveur des transformations de l'économie.

La vente des biens nationaux a profité à une minorité de cultivateurs. Nicolas GUIDAT et Joseph MICLO font partie en 1800 des 550 contribuables les plus imposés du département. Les DIDIERJEAN d'Orbey apparaissent dans les listes électorales sous la Restauration et la Monarchie de Juillet.

L'économie traditionnelle libérée de l'emprise seigneuriale, est devenue **la source d'un commerce lucratif.**

C'est le cas du commerce du bois qui se développe surtout au Bonhomme. Trois maires sont marchands de bois : Joseph ANCEL, Jean Léonard HAXAIRE et Nicolas Aloyse PETITDEMANGE.

L'exploitation des carrières enrichit Alexandre MILLION à Labaroche.

La grande nouveauté, c'est l'installation de l'industrie textile du coton dans le canton.

Les premières tentatives d'industrialisation datent de la Révolution.

La première est la transformation de l'abbaye de Pairis en tissage et filature. Puis des usines s'installent au Bonhomme, à Orbey et à Lapoutroie. Mais toutes font long feu. Il faut attendre 1830 pour que l'industrie prenne racine.

Un ingénieur des Ponts et Chaussées en 1835 énumère **ce qui attire les industriels** : "*La grande population de la*

commune d'Orbey et par suite le peu de cherté de la main d'œuvre et l'absence de toute industrie et la forte pente du torrent, tout cela peut faire d'Orbey un foyer important de fabrication » (15).

En 1844, on trouve à Orbey une filature, celle de KRESS et BIRKEL, deux tissages, celui d'Antoine HERZOG dirigé par ses deux gendres, Eugène LEFÉBURE et Jean Jacques MARITZ et celui de Joachim FAUSTER. A Lapoutroie se trouvent le tissage de Jean Louis MAIRE et la filature de Pierre DOLLFUS.

Deux types de notables s'opposent : les propriétaires terriens et les industriels.

Les fortunes les plus importantes sont celles de certains industriels comme on le voit en regardant **les contributions payées en 1842** (16).

Activité	Noms	Contributions payées en 1842
Industriels	Eugène LEFÉBURE	1 121 francs
	Pierre DOLLFUS	918 francs
	Joachim FAUSTER	218 francs
Propriétaires	Jean Baptiste DIDIERJEAN maire	439 francs
	Jean Joseph DIDIERJEAN	320 francs
Marchand	Jean Baptiste MARCILLAT	320 francs

On estime qu'il faut pour vivre un salaire annuel de 550 à 600 F. pour un ménage avec deux enfants. Comparons avec le revenu annuel moyen d'un maire de l'époque qui se situe entre 1 500 et 2 000 Francs.

L'opinion générale est que *“les meilleures conditions dans lesquelles pouvait se trouver une famille pour vivre avec une certaine aisance sont le père occupé aux travaux des champs, la mère occupée aux soins du ménage, les enfants*

Entre 1839 et 1861 ces notables s'affrontent sur la question de **l'endiguement des lacs**. Le projet est défendu par les directeurs du tissage d'Orbey, Eugène LEFÉBURE et Jean Jacques MARITZ. Les opposants sont menés par le conseiller général Jean Joseph DIDIERJEAN. Les industriels ont gain de cause en 1861.

3. Les classes populaires

En dehors des notables qui ne sont qu'une minorité, il existe une classe populaire dont la situation n'a guère changé depuis la Révolution.

La majorité de la population est composée de cultivateurs. **Un relevé des conscrits entre 1831 et 1870** donne les résultats suivants (17) :

Activité	Nombre de conscrits	Pourcentage des conscrits
Cultivateurs	2319	60 %
Tisserands	315	
Ouvriers de fabrique	175	13 %
Domestiques	243	6 %
Journaliers	141	4 %
Sans profession	119	3 %
Total 3891 conscrits	3312	

Par malheur, à la veille de 1870, l'industrie textile est en crise. Antoine Herzog fils déclare en 1868 : *“J'ai réuni à mes établissements beaucoup d'autres qui ont été ruinés par les dernières crises et je fabrique pour eux en compte à demi”* (19).

Au bas de l'échelle sociale on trouve toujours les indigents, 10% environ de la population durant le Second Empire.

Un effort est fait pour les aider : création de médecins cantonaux à partir de 1827 qui les soignent gratuitement, création d'un hospice pour orphelins et vieillards installé en 1849 dans les bâtiments restant de l'abbaye de Pairis, création enfin de bureau de bienfaisance dans les communes sous le Second Empire.

L'Église catholique a repris sa place et s'est renforcée en particulier en s'occupant de **l'enseignement des filles**. Dès 1813 on compte trois écoles dans le canton à Orbey, Lapoutroie et Fréland tenues par les sœurs de la Providence de Strasbourg qui s'installent ensuite à Ribeauvillé. A cette congrégation s'ajoute plus tard celle de la Providence de Portieux.

Une congrégation masculine, les frères de la Doctrine chrétienne appelés aussi frères de Matzenheim, créée en 1821 pour enseigner les garçons, s'installent en 1849 à Fréland.

Certains notables, surtout Eugène LEFÉBURE, défendent cet enseignement confessionnel.

En 1870 comment apparaît le canton après le bouleversement révolutionnaire ?

Un régime de notables bourgeois, maîtres de la politique et de l'économie, a remplacé le régime seigneurial.

Le reste de la population, encore majoritairement paysanne, écartée de la vente des biens nationaux, continue à manquer de ressource. L'économie traditionnelle reste stagnante. L'industrie apporte cependant quelques ressources d'appoint.

Pour remédier à cette situation, la solution envisagée par les classes populaires est **l'émigration** qui commence sous le Second Empire.

Une puissance a réussi à franchir le bouleversement révolutionnaire, l'Église catholique. Elle est à nouveau fortement enracinée dans le canton. C'est vers elle que la population va se tourner, après 1870, pour la représenter et la défendre.

NOTES

ADHR : Archives Départementales du Haut-Rhin

BSH : Bulletin de la Société d'Histoire du canton de Lapoutroie- Val d'Orbey

- 1 - Archives municipales de Kaysersberg, 2D1, 23/11/1790
- 2 - ADHR E 1581
- 3 - ADHR 3B Val d'Orbey 476. 21/04/1786
- 4 - Lucien JECKER, *Le Val d'Orbey en 1789*, BSH n°8 (1989), p. 45
- 5 - Archives municipales de Lapoutroie, G 12
- 6 - Francis LICHTLÉ, *Les propriétés foncières de l'abbaye de Pairis à la fin de l'Ancien Régime*, BSH n°9 (1990), p. 69-73
- 7 - Catherine et Armand SIMON, *les maîtres et maisons d'école au XVII^e et XVIII^e siècles*, BSH n°7 (1988), p. 54
- 8 - Voir 4, p. 48.
- 9 - Idem.
- 10 - ADHR L 74, Requête du Val d'Orbey, s.d. (1790)
- 11 - ADHR L 1000, Lettre du commissaire du Directoire exécutif pour le canton de Lapoutroie, 26 fructidor an 7 (12/09/1799)
- 12 - ADHR 2M 38
- 13 - ADHR 1M 69, Enquête par commune, 1858
- 14 - Idem
- 15 - ADHR 2S 731, Rapport de 1836
- 16 - ADHR 3M 5, Liste du jury pour 1842
- 17 - J. Michel SÉLIG, *Malnutrition et développement économique de l'Alsace du XIX^e siècle*, Strasbourg 1996. p. 836
- 18 - M. Madeleine KAHAN-RABECQ, *L'Alsace économique et sociale sous le régime de Louis-Philippe*, Paris 1939, T II, canton de Lapoutroie
- 19 - Claude FOHLEN, *L'industrie textile au temps du Second Empire*, Plon, 1956, P. 444-445

OUVRAGE CONSULTÉ :

Yvette BARADEL, *Du Val d'Orbey au canton de Lapoutroie, Histoire d'un pays welche*, édité par la Société d'histoire du canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, 2003.

LES MARIAGES AU BONHOMME DE 1722 A 1900

Philippe JÉHIN

On doit à la dynamique Association généalogique et héraldique du Val de Lièpvre la publication des relevés des mariages du Bonhomme de 1722 à 1900 (1). L'ouvrage contient la retranscription des actes de mariages des registres paroissiaux, puis à partir de 1790, de l'état civil. Il constitue une mine de renseignements pour tous les généalogistes et les historiens de la vallée en leur évitant le déplacement aux archives départementales de Colmar ou au Centre départemental d'histoire des familles de Guebwiller et surtout la lente et complexe lecture d'actes microfilmés. Cette publication permet aussi une étude assez fine de la démographie aux XVIII^e et XIX^e siècles. En effet, elle offre tous les renseignements nécessaires pour analyser la nuptialité durant deux siècles.

Une recherche similaire avait été entreprise pour Labaroche (2). La présente étude pour le village du Bonhomme permettra de corroborer ou d'opposer certaines caractéristiques de la nuptialité dans deux villages du Val d'Orbey. De plus, le corpus documentaire permet d'étendre la recherche sur une période plus longue, ce qui autorise plusieurs comparaisons, pour une même commune, à plus d'un siècle d'intervalle, par-delà la charnière que constitue la Révolution française.

On peut s'attarder dans un premier temps sur la fréquence des mariages. Quelle est l'évolution du nombre de mariages ? Leur

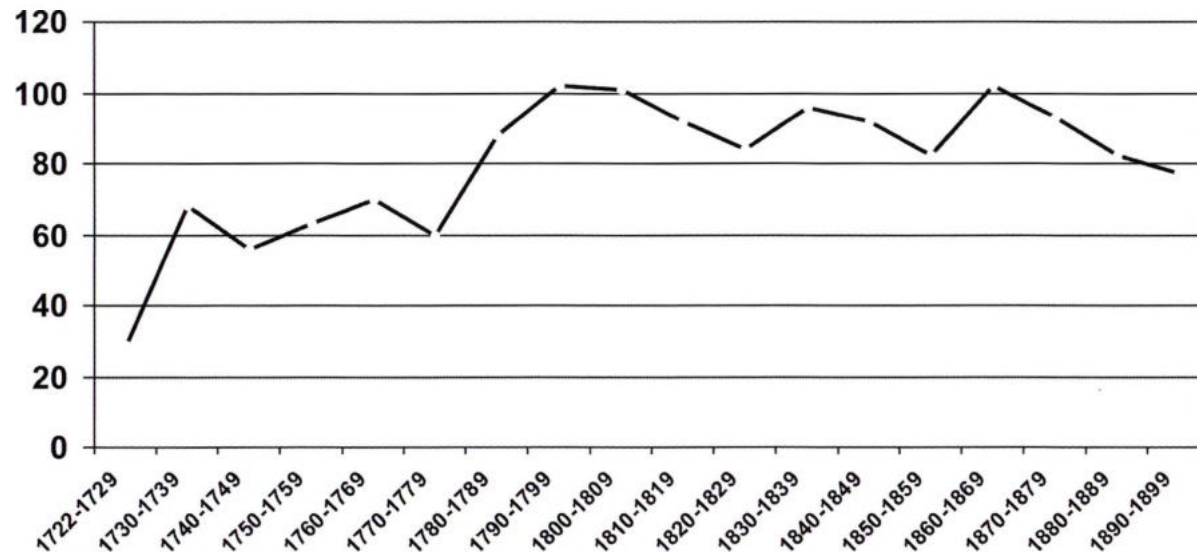
célébration dépend-elle de mouvements saisonniers voire hebdomadaires ? Dans un deuxième temps, on tâchera de répondre aux interrogations liées aux mariés eux-mêmes.

L'ÉVOLUTION DU NOMBRE DE MARIAGES

De 1722 à 1900, 1437 mariages ont été célébrés au Bonhomme (3). Le nombre de mariages croît au XVIII^e siècle pour culminer au tournant du siècle (1790 à 1809), phénomène que l'on peut mettre en corrélation avec l'expansion démographique du XVIII^e siècle (4). Cette augmentation progressive est comparable à celle observée pour Labaroche. Les troubles révolutionnaires ne semblent pas avoir eu d'incidences sur la nuptialité au Bonhomme. Dans les trois dernières décennies du XIX^e siècle, on assiste à un ralentissement de la fréquence des mariages, symptôme du déclin de la population du Bonhomme qui perd des habitants après 1831.

La moyenne s'élève à sept mariages par an au XVIII^e siècle et neuf mariages par an au XIX^e siècle, avec de fortes disparités selon les années. Le record est établi en 1864 avec vingt cérémonies tandis que plusieurs années ne recensent qu'un seul mariage (1725, 1729, 1770 et 1895). Cette irrégularité peut s'expliquer par diverses

Évolution du nombre de mariage par décennie



causes (disettes, crise agricole, troubles politiques etc.). Ainsi, on note cinq mariages seulement en 1870, le dernier est célébré le 15 juin, les six mariages de 1871 ont lieu à partir du mois d'avril. En revanche, une fois la guerre achevée, le nombre de mariages augmente avec un phénomène de rattrapage : dix-neuf mariages sont célébrés en 1872.

LES PREMIERS DIVORCES

Au cours de la décennie révolutionnaire (1790-1799), deux actes font figure d'exception dans la longue liste des mariages de l'état civil. Il s'agit de deux divorces prononcés en 1794 et en 1796.

Le premier divorce est mentionné à la date du 23 septembre 1794 (n° 467). Il concerne Jean Dominique B. et Elisabeth S. originaires du Bonhomme, âgés tous les deux de 59 ans. Il met fin à une situation matrimoniale vraisemblablement

conflictuelle. Le mariage s'est déroulé au Bonhomme, vingt-trois ans plus tôt, le 4 juin 1771 (n° 280). L'époux s'était retiré de la cérémonie sans vouloir signer le registre paroissial. Pourtant le mariage fut considéré comme valide et il fallut attendre l'instauration du divorce pour mettre un terme à cette situation très particulière.

Le second divorce est enregistré le 21 septembre 1796 (n° 496). Jacques G., 50 ans, cultivateur au Bonhomme, met fin à son récent mariage, contracté un an plus tôt, le 22 janvier 1795 (n° 475). Le divorce est prononcé « à la demande de l'époux pour incompatibilité d'humeur et de caractère ». Veuf, puis divorcé, Jacques G. ne demeure pas seul longtemps puisque moins de deux mois plus tard, le 9 novembre 1796, il épouse Elisabeth M., sa servante, âgée de 25 ans, native d'Orbey, comme son époux. Ce dernier semblait particulièrement attiré par les charmes des jeunes femmes à son service.

La publication des actes de naissances apportera certainement quelques éclaircissements supplémentaires à ces situations matrimoniales exceptionnelles.

LES DATES DES MARIAGES

Les mariages connaissent aussi un mouvement saisonnier, conditionné par les prescriptions religieuses et le calendrier des activités agricoles. L'Église ne célèbre normalement pas de mariage pendant le temps clos de l'Avent et du Carême. Dans la première moitié du XVIII^e siècle, aucun mariage n'est mentionné en mars et en décembre.

Les travaux agricoles de l'été et du

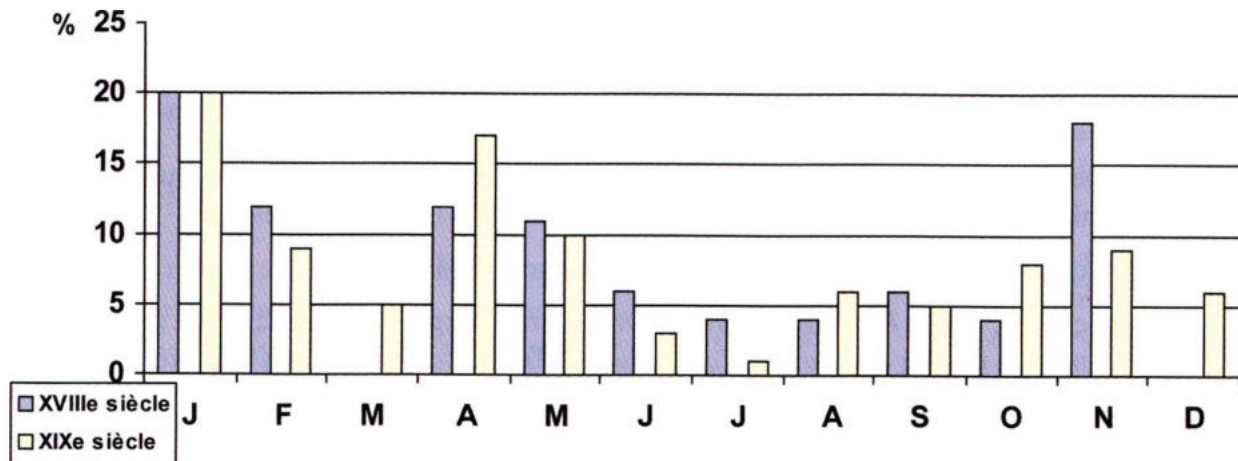
début de l'automne sont peu favorables à l'organisation des mariages, effectivement peu nombreux de juin à octobre.

Ils sont célébrés principalement en hiver (un tiers en janvier et février), au printemps (un quart en avril et mai) et en novembre (18 %). Ces résultats corroborent ceux obtenus à Labaroche pour la même période.

A la fin du XIX^e siècle, la répartition des saisons des mariages diffère légèrement. Le début de l'année reste l'époque la plus prisée : 29 % des mariages en janvier-février, 27 % en avril-mai. En revanche, le mois de novembre a perdu de son importance : les mariages s'étalent davantage d'octobre à décembre. La grande différence avec

Mois	1722 - 1750		1880 - 1894	
	nombre	%	nombre	%
Janvier	31	20,5	25	20
Février	19	12,5	11	9
Mars	0	0	6	5
Avril	19	12,5	21	17
Mai	17	11,5	12	10
Juin	9	6	4	3
Juillet	7	4,5	2	1,5
Août	7	4,5	8	6
Septembre	9	6	6	5
Octobre	6	4	10	8
Novembre	27	18	12	9,5
Décembre	0	0	8	6
Totaux	151	100	125	100

Fréquence des mois de mariage au Bonhomme



le XVIII^e siècle réside surtout dans la célébration de mariages au cours des mois de mars et de décembre. Certes, il s'agit pour le XIX^e siècle du mariage civil, à la mairie, qui ne se déroule pas forcément dans les heures ou les jours qui suivent à l'église. Comme au siècle précédent, l'été (de juin à septembre) demeure une saison peu propice aux mariages (15,5 % des cas), tradition qui changera au XX^e siècle.

De même, il existe un rythme hebdomadaire des mariages. Si de nos jours, les cérémonies se déroulent très majoritairement en fin de semaine, aux XVIII^e et XIX^e siècles, il en allait très différemment.

Pour la période 1773-1781, les mariages sont très largement célébrés en début de semaine (90%) : le mardi dans la moitié des cas, puis le lundi. Quelques rares mariages sont signalés le mercredi, le jeudi

et le samedi. Cette répartition hebdomadaire se retrouve à Labaroche, comme dans toutes les paroisses rurales sous l'Ancien Régime.

Un siècle plus tard, le jour pour la cérémonie du mariage a évolué. L'état civil d'où sont extraites ces informations, recense les mariages en mairie. Le mariage religieux (celui qui est mentionné dans les registres paroissiaux au XVIII^e siècle) se déroule-t-il le même jour, le lendemain, voire plus tard ? A la fin du XIX^e siècle, le mardi est dédaigné au profit du lundi et du vendredi. Ces deux jours représentent plus de 65 % des dates de mariage.

Le choix du vendredi surprend : il reste un jour maigre pour l'Église et fut pendant longtemps considéré comme un jour néfaste dans la culture populaire.

Ces modifications des dates de mariage (mois et surtout jours) représentent un réel bouleversement des traditions que l'on perçoit, à tort, comme immuables.

Période		lundi	mardi	mercredi	jeudi	vendredi	samedi	dimanche	total
1773-1781	nombre	25	36	2	2	0	3	0	68
	%	37 %	53%	3%	3%	0%	4%	0%	100%
1880-1889	nombre	28	5	5	9	25	8	1	81
	%	34,5%	6%	6%	11%	31%	10%	1,5%	100%

NOTES :

(1) Association Généalogique Et Héraldique Du Val De Lièpvre, « *Le Bonhomme, relevé des mariages et des promesses de mariage de 1722 à 1900* », 2003, 91 pages

(2) Philippe JÉHIN. « *Se marier à Labaroche aux XVII^e et XVIII^e siècles* », in Bulletin de la Société d'histoire du canton de Lapoutroie -Val d'Orbey, N° 16, 1997, p. 39-47.

(3) ... Auxquels s'ajoutent deux divorces mentionnés en 1794 et 1796.

(4) Philippe JÉHIN, « *Les Hommes contre la Forêt*, Strasbourg, Nuée Bleue, 1993, p. 53.
Armand SIMON. « *Quelle était la population du Val d'Orbey aux XVII^e et XVIII^e siècles ?* », in Bulletin de la Société d'histoire du canton de Lapoutroie -Val d'Orbey, N° 1, 1982, p. 17-23.

LA FAMILLE PETITDEMANGE EN ALSACE DANS LE PAYS WELCHE

Jacques PETITDEMANGE

Les traces les plus anciennes, connues à ce jour, de la famille PETITDEMANGE (1) alliée à la famille FINANCE, se trouvent à Lapoutroie et plus particulièrement, dans le hameau de Ribeaugoutte.

LES PETITDEMANGE DE RIBEAUGOUTTE

La consultation des archives notariales au centre départemental des archives à Colmar, est révélatrice. Jean PETITDEMANGE et Jacob FINANCE sont cités comme étant présents à la signature d'un acte de vente d'une terre à "La Poultröye" le 17 mars 1636. Puis le 2 juin 1639, Pierron fils de Jean PETITDEMANGE acquiert un champ à Ribeaugoutte. Pendant plusieurs années, Pierron achète et vend ou revend des terres. Pour sa part Jacob FINANCE intervient dans de nombreuses transactions financières.

Les PETITDEMANGE et les FINANCE se sont alliés par le mariage, vers 1644, de Pierron avec Marguerite FINANCE, fille de Jacob FINANCE, "officier" et de Barbe MARCHAL. Les PETITDEMANGE se sont alliés également à la même époque, avec les ANCEL par le mariage de Nicolas, frère de Pierron, avec Anne ANCEL.

En remontant dans le passé, l'acte de partage de la succession de Jacob FINANCE, du 16 février 1662, mentionne une obligation de 300 florins, reconnue

par "Martin FERCHARD, de Fraland" le 28 janvier 1585 envers Jacob FINANCE. Les archives de cette époque sont sans ambiguïté. Au stade de nos recherches, qui ne sont pas terminées, leur examen minutieux met en évidence une présence des PETITDEMANGE dans le Val d'Orbey à la fin du XVI^e, début XVII^e siècle.

Ces documents révèlent également que Jean PETITDEMANGE, cultivateur, avait déjà une position sociale bien établie dans les années 1630. D'ailleurs l'acte de partage de ses biens, après son décès, rédigé le 26 novembre 1642 débute ainsi : "Partage d'entre les trois enfants de feu maître Jean Petit Demange "ce qui pourrait signifier qu'il avait été élu "Maître bourgeois", et donc, qu'il ne s'était pas installé récemment à Ribeaugoutte.

Jusqu'à ce jour, les recherches effectuées sur les origines des PETITDEMANGE ne remontaient pas aussi loin. Ainsi le bulletin municipal de la mairie de Lapoutroie de juillet 1995 : "Lapoutroie et son passé, les racines de l'avenir" situait-il l'arrivée des PETITDEMANGE après la guerre de Trente Ans qui s'est terminée en 1648, par le traité de Westphalie. Ce traité faisait passer sous la souveraineté du royaume de France, une grande partie de l'Alsace.

Mais le pays ravagé par la guerre étant exsangue et dépeuplé, Louis XIV prit alors un édit en 1662, qui devait faciliter l'installation en Alsace de Lorrains et de

Suisses, entre autres. Mais "l'élan ne fut pas spectaculaire, car en 1682 il fallait encore faire appel à des colons" (2)

Les PETITDEMANGE étaient donc sur les hauts de "La Poultroie" bien avant l'invasion de l'Alsace en 1632 par les Suédois, qui se livrèrent au pillage de Kaysersberg en 1635.

D'OÙ VENAIENT LES PETITDEMANGE DE RIBEAUGOUTTE ?

La tradition familiale que m'a transmise mon père, qui d'ailleurs connaissait encore quelques expressions du parler Welche, voulait que les PETITDEMANGE fussent venus de Suisse et non de Lorraine.

A ce sujet, il est intéressant de relever que le patronyme PETITDEMANGE figure dans l'inventaire d'un ouvrage suisse, concernant les patronymes anciens de ce pays. (*Bibliothèque du centre d'Histoire des Familles du Haut Rhin de Guebwiller*).

Par ailleurs, la paroisse de *La Poultroie* faisait partie du diocèse de Bâle et non de celui de Saint-Dié. Ainsi le registre paroissial de Fraize sur lequel est acté le mariage de Joseph PETIT-DEMANGE, descendant de Nicolas et d'Anne ANCEL, avec Marie DIDIERGEORGE le 6 février 1720, précise-t-il que Joseph est de "la paroisse de la Poultroie Diocèse de Ba".

Par CONTRE, il est difficile de situer dans le temps, avant les années 1600, la période à laquelle les Petiddemange ont pris souche à Lapoutroie.

Les PETITDEMANGE, à l'origine, tous cultivateurs ont essaimé successivement à partir de Ribeaugoutte vers les différents hameaux du Val d'Orbey. Les registres paroissiaux en témoignent.

Le cousinage de la famille a été un des plus importants de Lapoutroie jusqu'au XIX^{ème} siècle, par une importante descendance et par de nombreuses alliances.

En effet, déjà alliés avec les Finance et les Ancel, les PETITDEMANGE se sont unis notamment avec les familles : Baradel, Bédez, Claude, Cunin, Didiergeorge, Didierjean, Goury, Hanzo, Herqué, Husson, Laurent, Maire, Marco, Miclo, Noirel, Ory, Parmentier, Pierrelvein, Rietin, Simon et bien d'autres encore.

La dispersion géographique n'a pas empêché une forte concentration de mariages à Lapoutroie, y compris par des unions entre les différentes branches du cousinage, ce qui est le cas pour mes ancêtres directs.

En effet, *Jean dit "le Prince"*, descendant de Jean et de son fils Pierron, se marie le 26 mai 1762 avec *Élisabeth Petit Demenge*, descendante également de Jean par son fils Nicolas, frère de Pierron. Le mariage est consenti avec une dispense de 4^{ème} degré de consanguinité. Ce sont mes arrière, arrière, arrière grands parents.

De même, François Xavier, petit fils de Jean et d'Élisabeth, se marie-t-il en 1848 avec Marie Élisabeth PETITDEMANGE, descendante aussi, par une autre voie, de ...Nicolas fils de Jean! Ce sont mes arrière grands parents, qui ont donc tous les deux pour ancêtre commun Jean, père de Pierron et de Nicolas !

Un des enfants de François Xavier, Marie Alphonse Stanislas, né en 1855 à Lapoutroie, épouse en 1895, Marie Célestine GÉRARD, née à Fraize. Ils ont deux fils : Alphonse Robert, né en 1896, mort pour la France en 1918 et Céleste André, mon père né en 1903 et décédé en 1990.

Les mariages avec dispenses de consanguinité ont eu pour conséquences de donner plusieurs ascendances communes qui se rejoignent au fil des générations.

Par exemple le Général Eugène Auguste PETITDEMANGE, né en 1866 à Lapoutroie, descendant à la fois de Nicolas et d'Anne ANCEL, ainsi que de Pierron et de Marguerite FINANCE, avait les mêmes ancêtres que les miens !

A Ribeaugoutte, la famille a été présente sans discontinuité jusque dans les années 1990.

D'ailleurs deux anciennes fermes situées l'une à côté de l'autre, en contre bas de la Chapelle Saint Laurent et ayant appartenues aux PETITDEMANGE, portent encore au linteau de leur porte, une inscription gravée dans la pierre, pour l'une : "JPD 1740" et pour l'autre : "JPD 1773 EPD" c'est-à-dire : *Jean Petit Demange* et *Élisabeth Petit Demange*

Mais les PETITDEMANGE ont également profité des relations de voisinage par les hauts, pour tisser des liens avec les familles du versant ouest des Vosges, surtout au Valtin d'abord, puis à Plainfaing, Clefcy, Fraize, Corcieux, Anould.

Ainsi en 1683, Jean, fils de Nicolas et petit fils de Jean, se marie-t-il avec Anne SAINT DIZIER de Fraize.

De même les PETITDEMANGE, descendants de Nicolas et d'Anne ANCEL, se sont alliés avec les DIDIERGEORGE de Fraize par les mariages de trois frères, Joseph, Jean et Nicolas Petiddemange avec trois sœurs : Marie, Anne, et Barbe DIDIERGEORGE en 1720, 1721 et 1724.

Le travail d'analyse et de recoupement effectué depuis plus de quinze années, sur des centaines et des centaines

d'archives, a permis de dresser un tableau très détaillé du cousinage Petiddemange.

L'examen attentif des documents, y compris les différents inventaires et partages, ainsi que les traités de mariages, fait revivre toute une famille, famille encore présente dans le Val d'Orbey.

UN RASSEMBLEMENT DES PETITDEMANGE ?

Voici donc une première approche de la famille PETITDEMANGE depuis les années 1600. D'ici quelque temps pourquoi ne pas envisager de rassembler tout le cousinage identifié et retrouvé dans ce pays Welche ?

Pour ce faire, que tous ceux qui peuvent m'apporter des informations, des précisions, des anecdotes, des photos, ou des documents, quelle que soit l'époque à laquelle ils se rapportent, n'hésitent pas à me contacter.

Je livre donc ces réflexions à la sagacité des cousins et amis que je retrouve aujourd'hui, dans ce beau pays, avec un très grand plaisir et avec émotion.

Ces recherches menées avec mon épouse Bernadette et un ami, Jacques PINOT, se poursuivent actuellement, notamment pour le cousinage du versant ouest des Vosges.

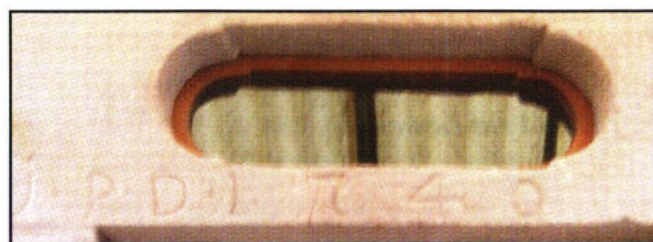
Elles n'ont été possibles qu'avec l'accueil chaleureux de la Mairie de Lapoutroie et par les informations précieuses recueillies auprès de Chantal Laurent, Monique ORY, Georgette DIDIERJEAN, Jean CLAUDEPIERRE, Michel MASSON, Armand SIMON et Michel KRUCKER.



La chapelle Saint-Laurent à Ribeaugoutte



Linteau de la ferme daté de 1773



Linteau daté de 1740



L'ancienne ferme PETITDEMANGE à Ribeaugoutte (1773)

NOTES

(1) Pour une meilleure compréhension du texte le patronyme est orthographié : PETITDEMANGE, exception faite des citations pour lesquelles l'orthographe utilisée est respectée.

Il en est de même pour Lapoutroie orthographié dans les actes anciens : la Poultrouye ou la Poutroye.

L'ORTHOGRAPHE DU PATRONYME PETITDEMANGE A EVOLUE DANS LE TEMPS.

Jusqu'à la fin du XVIIème siècle il s'écrit en deux mots: Petit Demenge ou Petit Demange. Au début du XVIIIème siècle il évolue en Petit Demange, Petidmengen, puis Petidmengen. A la fin du XVIIIème siècle, début du XIXème, il se stabilise en Petidmengen, bien que certaines signatures soient encore en deux mots

Jusqu'en 1792, le curé qui tient les registres paroissiaux, plus ou moins bien, transcrit les patronymes à sa façon.

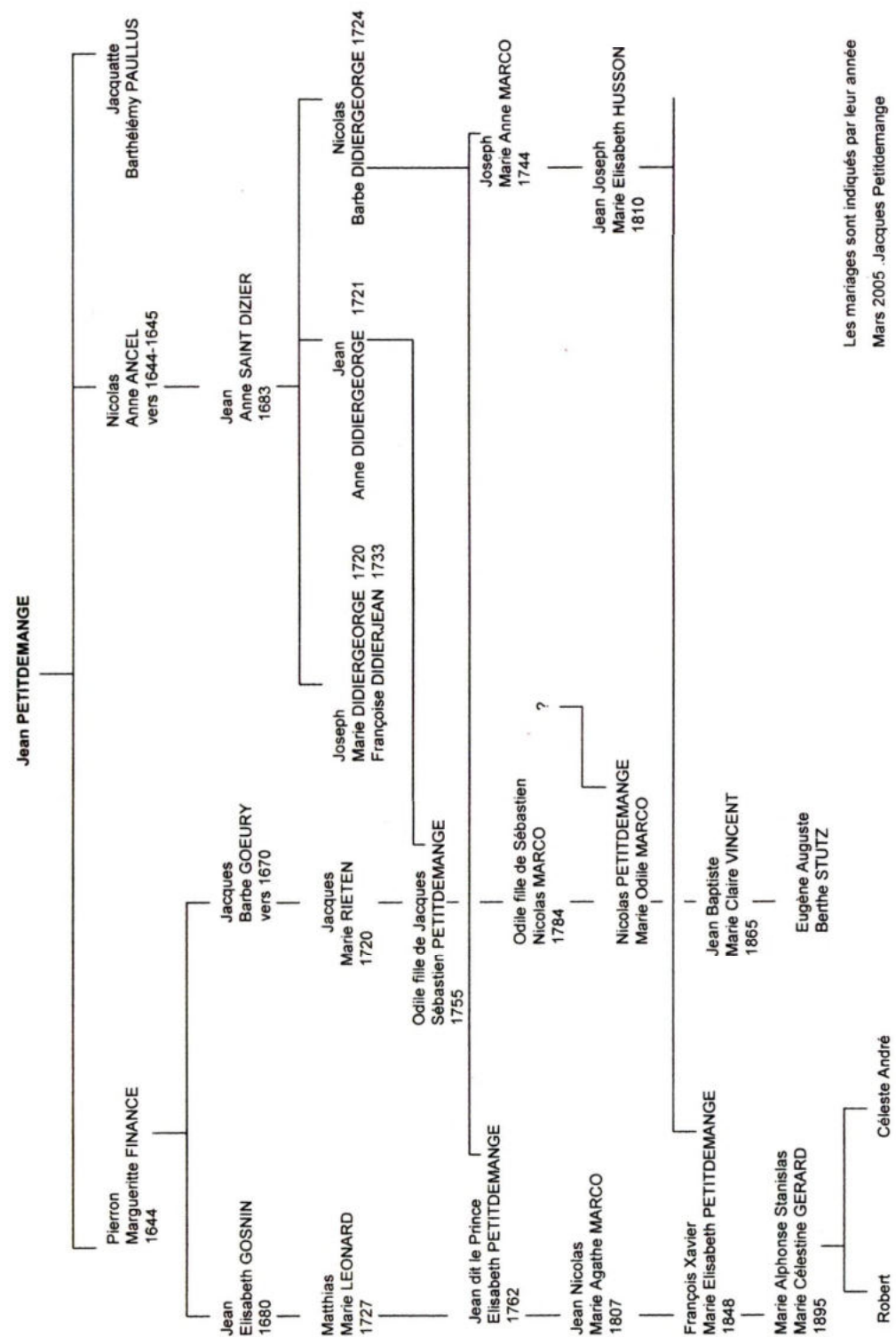
Ainsi de 1734 à 1756, l'orthographe du patronyme de Joseph Petit Demange, époux de Françoise Didierjean, a varié dans le temps.

La transcription du patronyme sur le registre des baptêmes est significative :

25 avril 1734	Françoise, fille de Joseph Petit Demanche
15 décembre 1735	Jeanne, fille de Joseph Petit Demange
11 septembre 1737	Odile, fille de Joseph Petit Demange
30 mars 1740	Joseph, fils de Joseph Petit Demenge
27 septembre 1741	Dominique, fils de Joseph Petidmengen
1 ^{er} août 1744	François, fils de Joseph Petit Demange
14 mars 1746	Louis, fils de Joseph Petidmengen
23 novembre 1749	Anthoine, fils de Joseph Petidmengen
9 mai 1751	Anthoine, fils de Joseph Petidmengen
20 octobre 1752	Marie Jeanne, fille de Joseph Petit Demenge
23 Octobre 1756	Marie Anne, fille de Joseph Petit Demenge

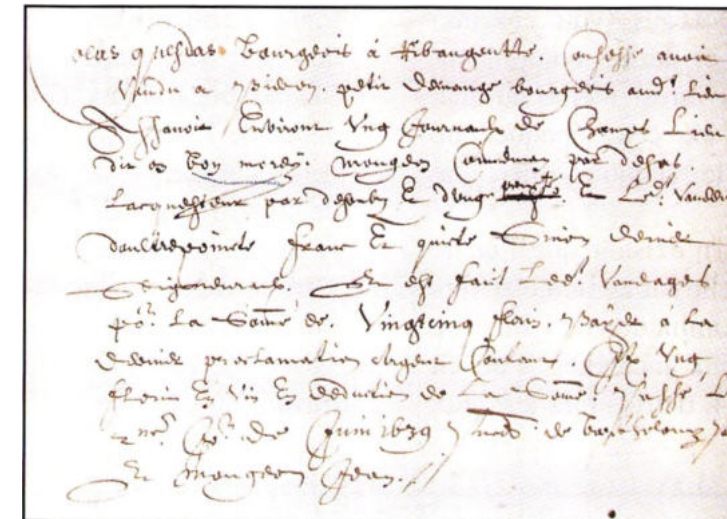
(2) Raymond OBERLÉ : *l'Histoire de l'Alsace du XVIème siècle à nos jours*, 1985

TABLEAU GENEALOGIQUE METTANT EN EVIDENCE LES UNIONS ENTRE LES DIFFERENTES BRANCHES ISSUES DE
Jean PETITDEMANGE



Traduction de la vente d'un champ par Colas Guidat à Pierron Petit Demange le 2 juin 1639

Colas Guidat bourgeois à Ribaougoutte confesse avoir vendu à Pierron Petit Demange bourgeois au dit lieu A savoir environ vingt journaux de champ lieu dit le bon morey, Mougeon Conneman par-dessus Jacques Idoux par-dessous et d'une part et le dit vendeur d'autre part, franc et quite sinon des deniers Seigneuriaux. En est fait le dit vendage (vente) pour la somme de vingt cinq florins payable à la dernière proclamation argent contant. Idem un florin en vin en déduction de la somme. Passé le 2nd jour de juin 1639 en présence de Barthélémy Paulus et Mougeon Jean



Acte de vente

Notes :

- La surface d'une terre est évaluée en *journaux*. Cette unité de mesure correspond à la surface normalement travaillée en une journée de labeur par le cultivateur.
- Le terme utilisé pour une vente est : *vendage* ou *vendaige*
- La vente est faite en *florins d'argent d'Allemagne* et non en livres tournois, car *la Poultrouye* fait partie de la seigneurie des Ribeaupierre, elle-même relevant de la Maison d'Autriche des Habsbourg depuis 1324, et ce jusqu'à la prise de possession par Louis XIV par le traité de Westphalie en 1648.
- *A la dernière proclamation*, appelée vers 1680 *au dernier cri*, devait correspondre à un acte public.
- Le *vin en déduction de la somme*, ou *les vins de droit*, devait être une taxe sur les ventes.

LA FILATURE DE LAPOUTROIE

Irène MULLER

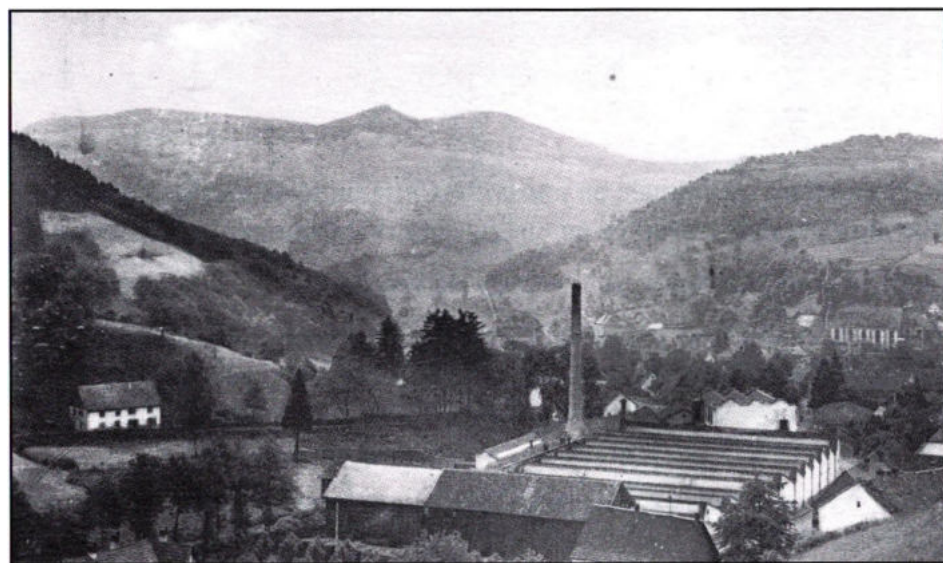
La filature fut fondée en 1825 par G. BAUMGARTEN de Ste Marie-aux-Mines sur l'emplacement d'un moulin et d'une scierie. L'énergie était fournie par une chute d'eau de 100 m de dénivellation, canalisée depuis le plan d'eau de la Froide-Fontaine.

Quatre ans plus tard, elle fut vendue à Pierre DOLLFUS de Mulhouse. De cette époque, existe un plan d'ensemble de la propriété des Ets DOLLFUS (voir croquis) avec un grand parc et jardin, comprenant des fleurs et plantes rares, même au-delà de la Béhine. C'est de cette époque que date certainement le séquoia plus que centenaire.

Au départ, il n'existait que l'usine du bas. Par la suite, elle fut agrandie et vers 1886, elle prit la dénomination de « Filature de Lapoutroie ». Deux incendies, l'un en 1897, l'autre en 1904, détruisirent les deux bâtiments.

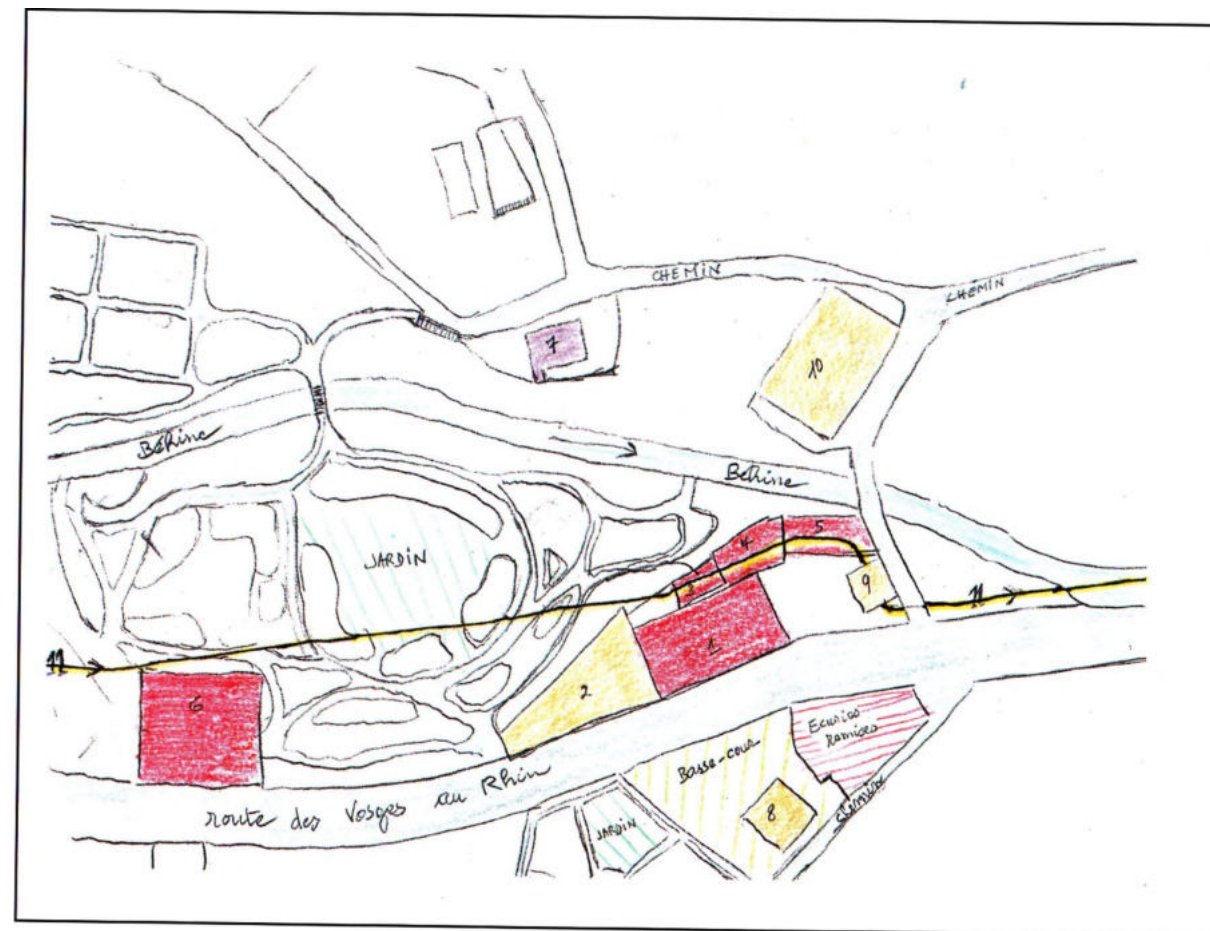
La filature fut reconstruite et une nouvelle société fut créée. C'est la famille Rudolf HOHF qui possédait le plus de parts sociales. C'est probablement à ce moment-là que furent construites les premières cités du haut du village: quatre bâtiments de quatre logements chacun, où les ouvriers étaient logés à faible loyer.

Pendant la guerre 1914/18, l'usine tourna au ralenti. En 1918, les Ets HARTMANN de Munster devinrent propriétaires de l'usine, qui fonctionna bien jusqu'en 1930, début de la crise textile. Les cités du bas: deux bâtiments de six logements et un de quatre logements, situées au bord de la Béhine, ont été construites vers 1924. L'usine a été fermée le 50 janvier 1930 et fin 1931, elle a été vendue aux industriels MOTTE de Roubaix (Nord) avec reprise du travail.



Carte postale : l'usine de Lapoutroie.

Photo prise en direction du sud-est, à droite la montagne du Faudé.
A gauche se devine près de la ferme isolée, l'emplacement de la déviation actuelle.



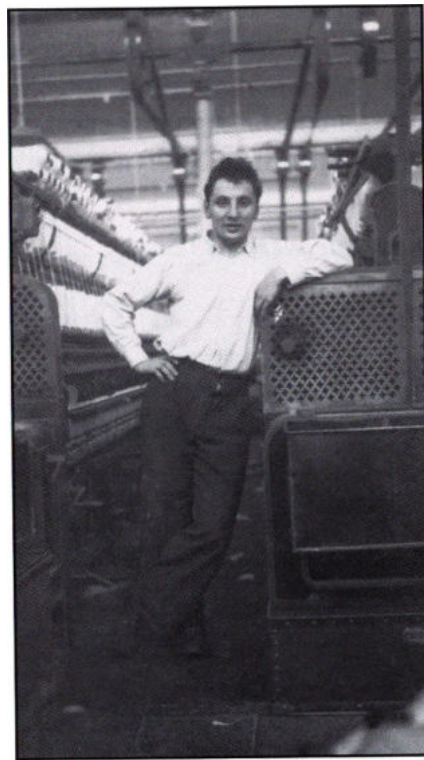
Plan des établissements Dolfus à Lapoutroie, vers 1832

1. Usine de coton
2. Habitation
3. Turbine (roue d'eau ?)
4. Remise
5. Hangar
6. Hangar
7. Salle d'asile
8. Maison
9. Maison
10. Maison
11. Canal souterrain

LE TRAVAIL EN USINE

Habitante du quartier depuis mon enfance, je me souviens bien des ouvriers et ouvrières qui partaient, parfois de grand matin, à leur travail. Les hommes étaient revêtus de bleus de travail (veste et pantalon) et coiffés d'un béret ou d'une casquette. Les femmes travaillaient généralement en tablier de tissu fleuri.

En semaine, la vie du village était rythmée par la sirène de l'usine quatre fois par jour pour l'arrivée et le départ des ouvriers. Les huit heures de travail journalier étaient pour la plupart de 7h à 11h et de 13h à 17h. D'autres travaillaient en équipe, de 5h à 13h ou de 13h à 21h. Le salaire était versé par un acompte le 15 du mois et le solde fin du mois avec la fiche de paie.



*Lucien PIERREVELCIN
18 ans, fileur, près des cardes. Année 1952*

Vers 1940, le nombre d'ouvriers était d'environ 100 personnes. La filature comprenait deux bâtiments:

- l'usine du haut avec le batteur, les cardes, l'étirage, les « banbroches », les métiers à filer (continus) et l'encaissage
- l'usine du bas avec les bobinoirs et les retors.

Le coton, la matière première, arrivait en balles de coton brut, par camion depuis la gare de Bennwihr par le transporteur Auguste LAURENT de Lapoutroie, puis par son fils Bernard jusqu'en 1956, enfin les Transports KEMPF de Munster jusqu'à la fermeture de la filature.

Les balles de coton étaient entreposées sous un grand hangar à l'usine du haut.



*Simone BITZENHOFFER
20 ans, fileuse, entre deux rangées de métiers à filer continus. 1952*

COMMENT ÉTAIT TRAVAILLÉ LE COTON ?

A l'usine du haut, en premier, les balles de coton passaient au batteur, d'où sortait une grande nappe de coton qui aboutissait dans les cardes. Le coton ressortait en grosse mèche, puis passait à l'étirage où cette mèche devenait plus mince et était bobinée aux « banbroches » placées au-dessus des métiers à filer continus.

Aux continus, le fil de coton était enroulé sur bobines. Chaque ouvrier ou ouvrière avait sous sa responsabilité, trois métiers à filer, soit six rangées de broches. Il fallait que les métiers tournent bien et surveiller que le fil ne casse pas. Si le fil cassait, il fallait vite le rattacher.



*A gauche, Joseph LAURENT, 30 ans, cardeur
Au premier plan, André MICLO, 50 ans, cardeur
près des machines des cardes. Année 1950.*

L'usine du bas travaillait suivant les commandes. Au rez-de-chaussée, aux bobinoirs, on rembobinait sur cône le coton à un fil. Au 1er étage, au retordage, on faisait du retors à deux fils.

Il y avait aussi des ateliers annexes:

- la forge avec forgeron et mécanicien

- la menuiserie pour réparer les caisses en bois de l'encaissage

Plusieurs contremaîtres étaient chargés du

bon fonctionnement de l'usine. Les bobines pleines passaient ensuite à l'encaissage où elles étaient stockées dans des caisses pour l'expédition vers les tissages des Vosges ou du Nord, même du reste de la France, soit à l'usine du bas.

Comme casse-croûte, les ouvriers apportaient le « pot-de-can » avec le café, qu'ils réchauffaient, en hiver, sur les tuyaux de chauffage des salles.

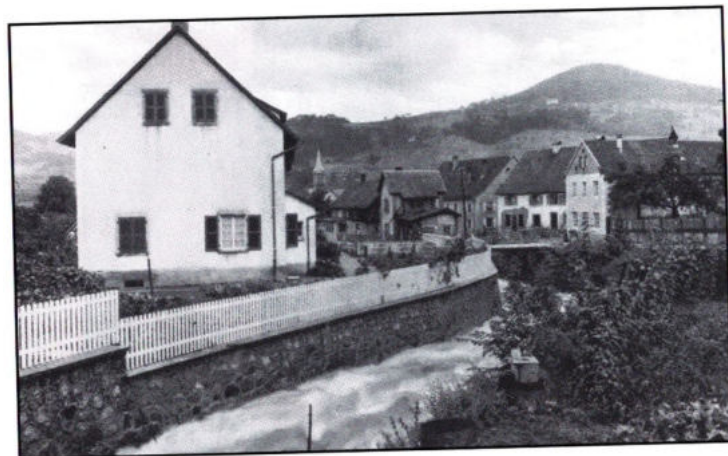
Les ouvriers des cardes, qui travaillaient d'équipe, avaient un travail pénible et malsain, car une poussière blanche envahissait les locaux. L'atmosphère était néfaste pour les bronches. La poussière de coton se posait partout sur les vêtements et les cheveux. En été, tout le monde souffrait de la chaleur. Je ne les enviais pas, je préférerais travailler à la ferme au grand air.

M Auguste FELLMANN a été le dernier directeur de la filature. Beaucoup d'ouvriers et ouvrières ont été reclassés à l'usine textile KIENER à Colmar. Des bus venaient les prendre et les ramener journallement à domicile. D'autres ont été reclassés chez HUSSOR à Hachimette ou ailleurs.

A la fermeture de l'usine, les logements des cités ouvrières et les autres propriétés de la filature ont été mis en vente avec priorité de rachat par les ouvriers qui y habitaient. Ainsi, la plupart ont acheté leur logement pour un prix avantageux.

En ce qui concerne l'usine, de nouveaux industriels de remplacement occupèrent les lieux. D'abord, PETER France (matériel de déneigement) avec effectif variable, puis ROLBA, enfin la Sté Mécanique de la Weiss, avant la fermeture progressive et définitive.

Enfin, l'ensemble immobilier a



Carte postale montrant la cité ouvrière du bas, le long de la Béhine

Carte postale montrant l'usine en direction du sud ouest. A l'arrière plan, les pentes de la Bohle, Barischire et les Mérelles



été racheté en 1996 par la commune de Lapoutroie, comme réserve foncière et l'usine entièrement démolie au printemps 1997.

La municipalité a des projets pour ce vaste terrain, qui vont bientôt se concrétiser. En attendant, cet emplacement est utilisé comme parking et comme terrain de jeux.

Le souvenir de la filature plane encore sur les lieux et dans les coeurs de ceux et celles qui l'ont connue et surtout qui y ont longtemps travaillé.

Rendons hommages à ces innombrables ouvriers et ouvrières de la filature disparue; Une page du village est tournée. Souvenirs...Souvenirs...

Source pour l'historique: VALENTIN André, *Lapoutroie et son passé.*

1915 A ORBEY

SOUVENIRS DE L'ABBÉ EUGÈNE ESCHBACH

† Eugène ESCHBACH

M le chanoine Eugène ESCHBACH fut vicaire et administrateur d'Orbey, de 1914 à 1920. En 1965, il rédigea un petit article de journal, intitulé : « Jamais je n'oublierai...Il y a 50 ans à Orbey »

Son neveu, M l'abbé Gérard BERNHARD a retrouvé cet article dans ses papiers personnels et l'a adressé à M le Maire d'Orbey en 2004. Nous pouvons ainsi reproduire ce témoignage, en ce 90^{ème} anniversaire de la bataille du Linge.

La coupure de presse ne mentionne pas la date ni le titre du journal. Nous supposons que c'est un extrait de « l'Ami du Peuple » de 1965.

Jamais je n'oublierai la nuit du 4 au 5 février 1915 où l'une des premières bombes éclata à 2 h. du matin au nouveau presbytère au-dessus de mon lit : je n'ai pas eu la moindre égratignure, mais bien une crise de foie ; je me souviendrai toujours de la nuit du samedi 27 février de la même année, où l'on m'appela à 21 h. du soir pour administrer un grand malade: M. DELACÔTE, dans sa ferme sur le Plat, située à une heure, du presbytère et à quelques mètres des positions françaises; je devais m'y rendre par la route de Lapoutroie, accompagné par un soldat bavarois en donnant tous les 100 mètres le mot d'ordre aux sentinelles que nous rencontrions et en marchant pendant 3/4 d'heure dans les tranchées remplies de neige sous le sifflement des balles et des obus; à 2h.1/2 du matin, je fus de retour.

Le 3 juin, veille du 1^{er} vendredi du mois, Madame BRUAR de Lapoutroie née GUIDAT, épouse du Docteur BRUAR et sœur de M le curé GUIDAT, était la dernière

pénitente en mon confessionnal lorsqu'un obus d'artillerie lourde éclata au-dessus du confessionnal; la pression atmosphérique lançait confesseur et pénitente vers les bancs de la nef, et tandis que Madame BRUAR cherchait à sortir de l'église, elle criait à tue-tête : «M. l'Abbé, aidez-moi, donnez-moi l'absolution, je vais mourir». Réconfortée par le sacrement de pénitence, elle a pu rentrer saine et sauve.

Je pourrai moins encore oublier le terrible bombardement de l'été 1915 lors des grandes batailles au Linge. C'était un dimanche. Toute la journée était calme: les offices terminés, mon confrère le Rév. Père SIMON et moi, nous étions en train de faire, sur la demande des parents, une petite Instruction aux enfants parce que, n'ayant plus été à l'école depuis des mois, ils étaient devenus trop turbulents.

50 enfants étaient réunis autour du Rév. Père SIMON à la grande sacristie, 80 enfants autour de moi à la nef de l'église. Il sonne 3 h. nous étions en train de renvoyer les enfants; un bombardement commence. Impossible de sortir : les obus d'artillerie tombent devant et derrière le sanctuaire: nous nous jetons à genoux pour dire ensemble un acte de contrition en attendant la mort; un obus pénètre au fond de l'église, un deuxième éclate près de mon confessionnal ; nous courons au chœur pour essayer de descendre de là au calorifère. Les enfants montaient encore les marches du chœur, lorsqu'un obus éclate à la place même que nous venions de quitter, et par miracle sans tuer ni blesser personne.

Lundi, 23 août 1915, jour sinistre entre tous ; pendant le déjeuner, trois bombes

renversent le premier étage du nouveau presbytère. Bientôt toute la rue de l'église est en flammes; des gaz lacrymogènes descendent de la montagne dans le village; au milieu du bombardement, Monsieur Camille PATRY, toujours sur place quand il s'agissait de faire le bien, vient me chercher à la cave pour administrer Monsieur Henri GUIDAT, notaire, mortellement blessé par un éclat d'obus en descendant à la cave de la maison de son oncle

BAFFREY, Maire d'Orbey: au milieu du sifflement des obus, j'ai pu arriver sain et sauf au lieu du malheur; j'ai trouvé le malheureux à son dernier soupir; je lui ai donné l'absolution et les saintes huiles. Le lendemain, son corps, placé dans la petite chapelle du parc du sénateur Lefébure, fut touché par les obus une deuxième fois et le jour de l'enterrement il fallut terminer bien vite les cérémonies au cimetière parce que la bataille d'artillerie s'était engagée et les éclats tombaient déjà dans le cercueil et dans la tombe encore ouverte.

Le 7 décembre, dernier jour de grand bombardement avant l'évacuation. Une famille entière de 6 personnes, les GIGANTI, et Mme NOËL, furent brûlées dans le brasier de leur habitation et réduites à

quelques restes macabres: un petit cercueil suffisait pour les contenir.

Enfin, pressée à maintes reprises d'évacuer le village, la population ne cède qu'à l'ordre formel d'évacuation donné après les grandes batailles du Linge, à Noël 1915.

Impossible d'énumérer tous les bienfaiteurs bénévoles pendant et après l'évacuation. Parmi eux méritent une mention spéciale M le Curé MOUTHE de Paris, les Religieuses du Parc Lefébure, Monsieur le Maire Baffrey. Monsieur Ackermann, secrétaire général de la Mairie, Mgr Dr DOUVIER, organisateur des oeuvres de réfugiés à l'Évêché de Strasbourg, Monsieur STOLL, directeur des usines Herzog, M. Camille PATRY Mme OTTACHERET de Strasbourg, les communes de Lapoutroie et de Fréland, les Comités-Marraines de l'A.D.F. de Haguenau, de Mutzig et de Pfaffenhoffen, fondés grâce au zèle infatigable et au dévouement sans bornes de Mme FAUCONNEAU-DUFRESNE, déléguée de l'A.D.F. pour l'Alsace, et surtout les Religieuses de l'Hôpital Bauer de Forbach.

E. ESCHBACH, Chanoine Titulaire (Administrateur d'Orbey de 1914 à 1920).



Le faubourg du Faing ravagé par les bombardements
Photo prise après la guerre

JOURNAL DE GUERRE OCTOBRE 1944 A JANVIER 1945

Germaine LAMAZE épouse Jean MATHIEU

31 OCTOBRE 1944

Gérard BARADEL notre cousin du Grand Trait est venu chez nous se sentant trop en danger près de la route nationale.

31 OCTOBRE 1944

Gérard vient chez nous et se sauve des coups d'obus du Grand Trait de même que le même jour, les avions lancèrent des bombes, visant les canons qui les visèrent de chez tante Jeanne. Ces bombes tombèrent malheureusement chez PERREL qui brûla et une dizaine sur la ferme du Grand Trait. Les trous sont d'un grand diamètre et d'une grande profondeur. Les obus continuèrent à tomber au Bonhomme jusqu'au 3 décembre.

C'EST LE 20 NOVEMBRE 1944

que le canon s'est fait entendre, la guerre commence pour nous, les obus nous font trembler, nous sommes dans la frayeur. De même que pendant la nuit nous aperçûmes la lueur de l'obus passant comme une boule de feu avec grand fracas et qui éclata sur la route entre le Bonhomme et Lapoutroie.

21 NOVEMBRE 1944

À 6 heures du matin, le grondement continue. Au loin l'on entend le coup de l'obus, dans quelques secondes il éclate dans notre vallée, nous ressentons très bien les secousses. Maintenant qu'il fait bien clair, nous voyons les dangers courus pendant la nuit. De chez nous, l'on voit sur l'autre versant droit, 6 trous d'une faible profondeur.

Aujourd'hui tout est bouleversé, grande surprise au village, Aimé THOMANN

et sa famille reviennent de Fraize (1).

23 NOVEMBRE 1944

De loin le canon tonne.

24 NOVEMBRE 1944

Nous étions au bourg, au-dessus du village, tout à coup en discutant vers 9 heures l'on entend le départ de l'obus puis l'entendons siffler et une boule de feu fut aperçue allant s'abattre sur la route de Ste Marie. Nous nous abritons contre le mur d'une maison pour se préserver des éclats, 6 obus passèrent. Nous redescendîmes à peine au milieu du village, le bombardement recommence, cette fois-ci sur la route du col d'où nous étions venus. Nous avions une chance de ne rien avoir, le chemin me parut plus long.

4 DÉCEMBRE 1944

Des patrouilles américaines passent au Hautschire, déjà toute la nuit, les obus éclatèrent à Ribeaugoutte et le matin ce fut au tour de la Forêt. D'ici l'on apercevait quelque fois le feu puis une fumée noire de l'obus.

6 DÉCEMBRE 1944

Lapoutroie en a sa part, toute la journée les obus sifflèrent et éclatèrent surtout vers l'église, la mairie, l'école.

Une colonne de vingt prisonniers américains dont plusieurs blessés monte la Goutte. L'on entend très bien la fusillade et la mitrailleuse dans la direction de la forêt.

Le soir les obus changèrent de direction et notre versant fut visé. Dans les petites

forêts, les Allemands se cachent. Nous réfugions à la cave, contre les éclats. Le reste de la journée tout est tranquille.

7 DÉCEMBRE 1944

Pendant la nuit un bataillon d'Allemands montent et vont à Faudé, dans l'après-midi quelques obus éclatent à Faudé vers Orbey. Voilà que tout à coup des détonations formidables se font entendre. Les éclats craquent sur le toit, des fils électriques sont cassés et pendent dans le jardin, nous nous réfugions en vitesse à la cave, le bombardement continue tout le soir. A la tombée de la nuit une bande d'Allemands vient installer le téléphone et pendant la nuit repart, obligeant papa à leur montrer le chemin pour aller au Bâa, il les accompagne à un endroit près de chez Alphonse LAURENT, il saute d'un mur et se cache car les Allemands l'auraient tué, connaissant bien l'allemand, il avait entendu leur conversation.

8 DÉCEMBRE 1944

Le rucher est renversé, Marie et moi ramassons les abeilles, les balles sifflaient, les Allemands tiraient depuis Faudé. Le bombardement dans Faudé continue, Albert HEITZ est blessé, les obus tombent depuis le village jusqu'à Bermont où un canon est posé, beaucoup tombent à Faudé, quelques-uns incendiaires.

Vers une heure l'on aperçoit un tank n° 12, puis deux et un troisième à Altenbach, ils s'arrêtent aux quatre chemins, bombardent Bermont puis montent des patrouilles, inspectant tout. Pendant environ 10 minutes, les chars ont grimpé le chemin de la Goutte et sont arrêtés, des patrouilles sont dispersées dans les environs, nous sautons de joie. Une patrouille de 3 soldats s'approche, ils se séparent, un va derrière la maison, les autres passent dessous. Un Français, le revolver à la main, escorté d'un Sénégalais entrent, le Français salue, donne la main à papa et demande si nous n'avons

rien vu, il serre aussi la main à Gérard et a l'air très aimable, puis ils repartent visiter les environs, les 3 autres chars les suivent les n° 11, 13, 15.

Les obus éclatent chez Baptiste ANTOINE, l'on n'est sûr nulle part. Des mitrailleuses claquent de tous côtés, Gérard est aussi content comme nous tous de voir les Français arriver. L'on apprend à l'instant que Mme BRUAR est morte de ses blessures dans le ventre, son mari fut trouvé mort dans un fauteuil, il s'est suicidé d'après les on-dit.

Vers 2 heures un Sénégalais descend escorté de deux prisonniers allemands, de nouveau un Sénégalais et deux prisonniers descendent. L'on s'habitue au grondement de l'obus. Nous tombons de sommeil et sommes obligés de descendre à la cave. Maman et papa couchés se sont levés, nous dormions à la chambre.

Dans la soirée beaucoup de soldats sont montés, l'infanterie, la cavalerie française.

9 DÉCEMBRE 1944

5 heures du matin, 6 Allemands viennent. Vers 7 heures ils veulent repartir, voilà que tout à coup tout tremble, les portes sont secouées, les fenêtres cassées, les armoires fermées à clef sont ouvertes, plusieurs obus sont tombés, beaucoup d'ardoises sont cassées traînant à terre. De la cave l'on entend parler, je monte et devant moi beaucoup de Marocains et un Américain. Je leur dis que 6 Allemands sont à la cave, ils ont dû monter tout de suite pour se rendre. Ils sont tout pâles, leur fusil traîne à terre, les noirs les secouent, ils sont désarmés. Les indigènes fouillent la cave et un peu partout.

Nous pouvons regarder les dégâts, le cochon se promène, les poules sont dehors, la porte de l'écurie ouverte, les carreaux des fenêtres cassés, les tanks montent et tirent. Il est midi, nous venons de déjeuner, les Français se chauffent et parlent très bien.

Pendant tout l'après-midi, nous avons toujours été épouvantés, à chaque instant il nous fallait courir à la cave, soit par des obus allemands visant les tanks sur le chemin de la Goutte, vers 3 heures nous étions bien de première ligne, les mitrailleuses claquaient, des coups de fusil de tous côtés, les balles sifflaient, quelques Marocains se réfugièrent autour de la maison, quelques uns sont entrés à la chambre et ressortent par la fenêtre. Dans le pré, j'ai pu voir 4 Marocains accroupis, visant dans la forêt en face. Tout à coup la mitrailleuse allemande tire, ceux-ci se couchent et répondent. Ceci a duré continuellement tout le soir, c'est avec grande peine que nous avons pu rentrer le bois. Le soir l'on a installé un lit à la cave, Gérard avait peur il voulait que nous dormions là. Bien que la cave soit fraîche, nous avons eu bien chaud et même très bien dormi. Nous n'avons plus vu de chat, les poules, tous étaient apeurés. Pendant la nuit, les tanks de la Goutte ont tiré vers Orbey, les Allemands n'ont pas riposté.

Les goumiers nous ont fait descendre à la cave, pour faire monter les soldats allemands dont un SS ne voulait se rendre, sinon ils jetaient les grenades, sortis, dans la cour le SS s'est fait gifler pour enfin se rendre.

Un très gros éclat d'obus de 20 cm a percé le bas de la porte pour se loger près de la cuisinière.

10 DÉCEMBRE 1944

Les chars continuent à tirer, l'on entend quelques coups de fusil et aussi de mitrailleuses, à la pointe du jour ils sont montés, d'autres sont déjà là pour les remplacer sur un de ces derniers flotte le drapeau tricolore. Ici et là des cavaliers de l'infanterie montent, des chars sont aussi montés, à la Barischire refoulant l'ennemi qui se défend encore toujours. Nous voyons maintenant les dégâts, la cour n'est recouverte que d'ardoises casées, du verre, planches, enfin de toutes sortes.

11 heures, un Français nous demande si nous n'avons pas de place pour eux. Vers 1 heure une bande de soldats arrive, des chefs, ils sont une huitaine dans la chambre et dînent, d'autres sont à la cuisine font le casse croûte, ils nous ont fait goûter de leur biscuit, c'est exquis. Un chef nous a raconté quelques faits. Il est Marocain, a beaucoup visité l'Alsace. L'infirmier (français) nous a offert à chacun un briquet et de la charcuterie américaine, repas vraiment frugal. Ensuite nous avons fumé une cigarette américaine offerte par l'infirmier. Ils sont très gentils. Beaucoup de soldats sont marocains et français.

Les tanks ne cessent de monter, ils passent dans le pré, deux sont tout près de la maison et s'apprêtent à tirer afin de déloger les Allemands à Bermont. 2 maisons brûlent à Bermont, chez le « FRISI » tout flambe, une fumée noire monte et le feu se montre dans le ciel. Le canon du tank vient de tirer plusieurs coups, tout tremble, ça fait une détonation formidable.

Beaucoup de Marocains sont autour du fourneau et se chauffent, ils sont frileux. Tout est rempli de Marocains, de Français et quelques nègres à la peau noire, quand ils rient l'on aperçoit une rangée de belles dents d'une blancheur éclatante. Les Marocains eux ne sont pas aussi noirs, leur teint un peu plus clair que les noirs, la figure est jolie avec leurs yeux noirs, le nez un peu allongé. Un jeune Marocain est cuisinier du commandant, il se dévoue beaucoup pour ses maîtres. L'état major a couché ici, Gérard, Marie et moi avons couché à la cave. Pendant la nuit une détonation formidable nous a réveillés en sursaut, des obus ont éclaté dont un près de la maison à droite et l'autre devant la maison sous le noyer.

11 DÉCEMBRE 1944

L'état major se décide à partir, tous les carreaux sont maintenant cassés, il faut arranger les carreaux, les remplacer par du

carton. L'état major est installé chez HUSSON, l'infirmerie également. Dans la soirée un sergent arrive avec une quinzaine de soldats pour loger, ils sont tous très gentils. Nous dormons tous à la cave. Chaque soldat a ses heures de service, ils montent la garde toute la nuit pendant 2 h ½ chacun.

Entre une accalmie de tirs d'artillerie, nous apercevons qu'il n'y a plus de Tour du Faudé et nous apprenons que hier dimanche, à 3 heures de l'après-midi, les chars allemands Panthère et Tigre l'ont démolie en tirant depuis le Faing à Orbey. A ce moment, vu les bombardements, nous étions à la cave.

12 DÉCEMBRE 1944

Gérard BARADEL est reparti chez grand'mère au village accompagné de papa et d'un soldat, papa l'accompagne jusqu'au Grand Trait chez ses parents, en montant la route nationale, les démineurs enlevaient de très grosses mines anti-chars posées en zigzag et les mettaient au bord de la route.

13 DÉCEMBRE 1944

Nous avons passé une nuit assez tranquille. Le matin quand nous nous sommes levés, le feu de la cuisine était déjà commencé, un jeune Marocain se chauffait près de la cuisinière, il nous dit en français (tous les Marocains savent le français) qu'une maison brûlait. En effet la ferme Claudepierre était en flamme.

Beaucoup demande du lait, quelques-uns uns font un feu derrière la maison et se chauffent. Vers 8 h ½ le sergent se lève. Il va devant la porte et voilà que tout à coup, il aperçoit son commandant : « Oh ! Mon commandant » dit-il à son brosseur. Il court mettre son burnous, sorte de manteau que les Marocains portent pour se préserver du froid, il court à la porte et dit : « J'ai encore le temps de mettre mon ceinturon et mon casque » puis va sans rien faire à la porte à la rencontre de son commandant qui ne vient pas encore. Il

lace encore vite un de ses souliers et dit : « Je dirai à mon commandant que j'ai mal aux pieds. Je vais faire le boiteux ». Il est vraiment rigolo. Beaucoup nous racontent de la guerre en France et aussi en Alsace. A Aubure l'état major était dans une maison pavoisée, le drapeau tricolore flottait à l'entrée et également un dans chaque chambre. Celui-ci apprit que le propriétaire de cette maison était pendant l'occupation allemande Orstgruppenleiter et avait dénoncé plusieurs dont ceux-ci ont subi le camp de concentration de Schirmeck. Les F.F.I. ayant appris cela, lui arrachèrent les drapeaux et maintenant c'était à son tour d'aller à Schirmeck.

Le sergent WINTERFIELL sait aussi un peu d'allemand. Il a été prisonnier civil en Allemagne à 50 Km de Berlin et devait aller dans un camp de concentration, comme étant conducteur, il a pris un camion avec 4 de ses copains, s'est évadé, arrivé en France en février dernier, s'est engagé dans l'armée française. C'est vraiment un bon soldat. Il a questionné des prisonniers allemands ayant été 3 jours dans une forêt sans ravitaillement. Il lui demanda son nom, l'Allemand lui a dit : « Je suis 3 jours dans la forêt sans munition et sans ravitaillement » le Français lui dit : « Et vous êtes national socialiste » ; l'autre hausse les épaules, le Français « Je croyais qu'un SS ne se rendait pas, qu'il préférerait mourir de faim. Avez-vous une femme ? », « Oui » « et des enfants ? » « Oui j'en ai 2 ». « Qui aimez-vous le mieux alors, le Führer ou votre femme ? » L'Allemand hausse de nouveau les épaules. « Connaissez-vous le Canada ? » « Non » « Et bien c'est là-bas que vous irez vous faire passer les idées du National Socialisme ».

Vers 1 heure, ils ont l'ordre de partir, chacun range ses affaires et sont tout contents d'aller au repos. Les Tunisiens les remplacent. Un de ces derniers nous a raconté un peu de son pays. La journée se termine tranquille, les Allemands n'ont pas tiré, Deux se sont rendus chez Camille, ils

ont dit où siégeait l'état major allemand et où ils posèrent des mines, il y en a au petit Faudé.

14 DÉCEMBRE 1944

Nous avons cru que le jour de la Ste Odile serait fêtée en temps de paix, nous sommes encore bien en première ligne. Chez Camille et chez nous sommes en toute première ligne, tout est à la cave, nous sommes encore assez en danger. Chacun avait son baluchon prêt pour partir, à la cave papa avait prévu des pioches en cas d'éboulement.

La nuit passée ne fut guère tranquille, nos chars tirent, l'armée d'engagés volontaires attaque vers Hachimette, les Allemands sont encerclés dans les Vosges. L'armée tunisienne attaquera ce soir de notre côté.

Un petit Tunisien a cherché quelque chose pour son état major, il était aussi en Italie et s'est battu à Cassino (2) où ils ont beaucoup perdu, les Italiens sont leurs ennemis, beaucoup cachaient des Allemands dans leurs caves. Les soldats tunisiens entraient dans les maisons, lançaient quelques grenades à main dans la cave et occupaient la maison de même qu'en France ils ont trouvé des femmes françaises les cheveux coupés à la garçonne marchant avec les Allemands et le téléphone, ils en trouvèrent quelques unes, les fusillèrent sur place.

Il nous a montré une bague reçue de sa mère lors de son départ, c'est une belle chevalière, Tunis est inscrit, palmier et quelques maisons y sont dessinées. Il sait très bien le français, la race tunisienne est différente de la race marocaine : ces derniers sont bruns, les cheveux coupés à ras, sauf le chef qui lui avait une natte retenue par un turban. Les Tunisiens eux sont bruns grillés par le soleil : 35° à l'ombre, les cheveux frisés et coupés comme les Européens. Un soldat du char arrêté dans le chemin se cherche de l'eau pour faire du café, ils ont froid, il est d'Afrique, en été il fait

une chaleur accablante, en hiver la neige fait aussi son apparition, ils restent dans la maison et ne sortent plus. Été comme hiver il va toujours tête nue, il a l'air courageux ce petit Européen d'Afrique.

De temps en temps un obus allemand vient éclater dans les environs. Maman a le torticolis des suites des courants d'air des journées précédentes. Gérard est reparti depuis le 12, papa l'a conduit chez grand mère, là il part dormir dans son lit bien tranquillement.

15 DÉCEMBRE 1944

Dès le début de la journée, l'on entend le roulement des voitures, les chars faisant la garde dans le chemin de la Goutte sont descendus et vont vers la Barischire.

A Altenbach, beaucoup de voitures circulent puis montent la Goutte. Des chars de l'infanterie, des voiturettes montent en vitesse et font l'attaque générale tout le long du front. Des coups d'obus, des fusillades, la mitrailleuse, enfin tout craque de tous côtés.

En déjeunant, voici des soldats, ils veulent voir par la fenêtre d'une chambre afin de voir sur la crête de Bermont. Dans les ruines de CLAUDEPIERRE, ils aperçoivent un Allemand, la maison de René VILMAIN est incendiée. Quelques-uns sont à la chambre et se chauffent, ils sont bien gentils. Sont du nombre : un Français étant en Tunisie lors de l'invasion fut mobilisé, un grand Nègre sachant le français à merveille, un autre Tunisien de race française avec ses lunettes ressemblait à Paul MINOUX, deux autres dont un Français et l'autre Tunisien ce dernier ne savait que peu de français.

Tous ont fait la campagne d'Italie à Cassino et perdirent beaucoup d'hommes. A chaque heure les bombardiers lançaient leurs obus de 6 tonnes. Ces obus font un trou énorme de cinquante mètres de profondeur, cinquante mètres de diamètre à englober 5 ou 6 maisons. À chaque 50 cm un obus éclatait. Les hommes qui sont revenus ont

tous eu de la chance de revenir : un obus est tombé près de l'un d'eux, tous ont eu de la chance. Il ne reste plus une maison entière à Cassino, ce n'est qu'un monceau de ruines.

Les soldats sont repartis et remontent vers Bermont déjà franchi vers 10 heures environ. Un char est monté dans notre pré et est maintenant embourbé, beaucoup de soldats cherchent des grands morceaux de bois afin de l'aider à ressortir de la boue. Un de ces soldats vient demander des fagots, les soldats des chars ont un gros casque couvrant bien la tête. Quelques obus sont tombés non loin de chez nous visant le char bloqué. L'on s'habitue au grondement du canon, chacun a aussi peur de sa petite santé comme disait le sergent.

Je viens d'aller dans notre chambre, j'aperçois une boîte de poudre sur la fenêtre, une photo de Marie et moi partie, c'est sans doute un soldat qui était chez nous ce matin qui nous a pris cela. Ils nous ont passé à chacune une cigarette que nous avons fumée. Parmi eux, un a aussi aidé à tourner le beurre.

Beaucoup de soldats disent qu'il y a longtemps qu'ils n'ont plus eu tant de résistance de la part des Allemands, quand ils perdent Bermont, ceci est un point de vue important. Après 3 heures qu'ils ont remorqué le char, ils ont parvenu à ressortir de la boue. Les chars montés pendant la journée s'appellent "*les Destroyers*". Déjà beaucoup furent bien à l'aise sur notre canapé de toutes nationalités : il y eut des Français, des Marocains, des Nègres, des Tunisiens, des Allemands.

C'est le soir, beaucoup de voitures sont montées et montent encore. A Fréland, un gros canon de l'artillerie lourde tire, l'on entend très bien le son du départ et la détonation de l'explosion au loin.

Depuis l'invasion, jamais une journée ne fut aussi mouvementée que celle-ci. Il nous a fallu ouvrir la cave plusieurs fois, à peine étions-nous au grenier qu'un obus allemand éclatait non loin, sauter à

la cave pendant quelques minutes jusqu'à ce que les quelques obus étaient éclatés. A la tombée de la nuit, une quinzaine de prisonniers allemands sont descendus.

16 DÉCEMBRE 1944

Pendant la nuit les Allemands lancèrent passablement d'obus dans les environs, ils visent le chemin qui maintenant est une route nationale, le génie est en train de réparer le chemin, 20 mulets sont montés et beaucoup de soldats allant à l'attaque vers Orbey. De toute part des détonations résonnent. Ce sont les Tunisiens qui prennent part à l'attaque, leur habillement est différent de l'habillement marocain, ils portent le casque, un manteau kaki, tandis que les Marocains ont un burnous. Des remorqueurs montent afin d'aider à sortir les chars embourbés.

17 DÉCEMBRE 1944

Voici le 2^{ème} dimanche que nous passons sans aller à l'église. L'attaque continue vers Orbey, Labaroche, des bandes de prisonniers descendent. Aloyse HUSSON est venu voir les abeilles, il dit qu'elles ne sont plus trop fortes de même que Henri GOULBY demande de louer la ferme près de chez l'oncle Josef. Beaucoup de maisons sont dans son quartier, soient brûlées, soient détruites par les obus. Chez René VILMAIN, les vaches sont brûlées, tout a brûlé même dans la cave voûtée. Josef CLAUDEPIERRE a aussi sa maison brûlée, un Allemand paraît-il a été voler de l'argent dans la cave après l'incendie.

De temps à autre monte une petite auto, elle monte la Goutte et passe par chez DIDIER, là haut un char est tombé du mur. Maya est maintenant chez nous, elle a reçu une bague d'un Marocain. Les Allemands bombardent à nouveau Lapoutroie, des obus tombent dans beaucoup de maisons du centre de notre coquet village. A l'œil nu l'on aperçoit les trous dans les toits. Les Allemands tirent avec l'artillerie lourde. Vers

4 heures, cinquante prisonniers descendent, escortés de dix soldats tunisiens. Hier 380 sont aussi descendus la Goutte.

18 DÉCEMBRE 1944

C'est le soir à la faible lumière de la bougie je me décide à écrire quelques mots, voilà une quinzaine de jours que l'électricité ne marche plus, les provisions de bougies et de pétrole s'épuisent. De loin l'on voit des lueurs d'obus dans les environs. Deux canons sont posés à Altenbach, un obus allemand est venu éclater au Stoff. Papa a posé les échafauds afin d'arranger le toit. Beaucoup d'ardoises sont enlevées et cassées.

Pour la première fois depuis huit jours que nous couchons à la cave, nous dormons en haut. Il y a quinze jours que nous dormons habillés

19 DÉCEMBRE 1944

Pendant toute la nuit les canons d'Altenbach ont tiré. Les lacs sont pris. Des canons seront posés chez HUSSON, beaucoup de tracts sont lancés afin que les soldats se rendent. Papa travaille sur le toit, tous les crochets des ardoises sont pliés, il les redresse un peu car maintenant ils sont rares.

20 DÉCEMBRE 1944

Le brouillard traîne, tout est givré, Marie et moi devons aider papa à recouvrir le toit, nous lui passons les ardoises dont beaucoup sont cassées. Nous avons du abandonner plusieurs fois, d'abord Aloyse BARADEL vient chercher sa vache, le locataire du Grand Trait est aussi venu, il a été très surpris de voir notre maison dans un pareil état. Alphonse LAURENT et un de ses fils viennent eux avec des fenêtres aux carreaux cassés et des vieux carreaux pour que papa lui coupe le verre avec le diamant. L'après-midi, j'étais sur le toit à enlever les ardoises, je les passais à Marie au grenier, souvent l'on avait l'onglée, tellement c'est rude.

Deux canons sont posés dans notre

pré dont un près du chemin et l'autre non loin de la maison, les soldats creusent et font des feux pour se chauffer, les Tunisiens ne sont pas habitués au climat. Léon BALTHAZAR est blessé à la tête. Jeannine PIERRÉ est aussi dans un lit d'hôpital des suites de blessures, elle a reçu quatre petits éclats dans le dos, ce n'est heureusement pas grave, elle est à St Marin (3)

24 DÉCEMBRE 1944

Voilà déjà quelques jours que je n'ai plus rien écrit. Aujourd'hui dimanche, pour la première fois depuis quinze jours nous étions à la messe, beaucoup de monde y assistait, étaient du nombre les jeunes gens qui se cachaient. Maya est chez nous, elle est bien décidée. C'est la veille de Noël, c'est bien dommage qu'il n'y ait pas de messe de minuit. Quelques jeunes filles du village étaient habillées en costume alsacien, où un remplaçant du général était là, l'une d'elle a récité un petit compliment, le conseil municipal était invité. Marguerite VALENTIN récita un compliment, M. le Curé et M. l'Abbé y assistaient.

25 DÉCEMBRE 1944

Nous passons cette année un Noël bien triste, beaucoup de réfugiés d'Orbey descendent. Il n'y avait pas de messe de minuit vu les opérations. Il est défendu aux civils de circuler lorsqu'il fait nuit. Maya est chez nous, elle a fait cuire un biscuit pour Noël, Jean CALMELAT a quêté pour les sinistrés. Beaucoup de villages sont en ruines, les Allemands redescendent à Orbey, les batteries d'Altenbach tirent. Nous avons fait un petit sapin ; sans cela l'on ne saurait guère si c'est Noël. Une bande de soldats de l'infanterie monte, ils vont renforcer à Orbey afin de retenir les Allemands qui eux aussi se renforcent, sont du nombre beaucoup de SS. Il y a paraît-il des gens qui donnent des signaux aux Allemands, quelques-uns ont paraît-il donné des habits civils aux Allemands (4). Malgré l'absence

de Joseph, nous avons fait un petit sapin de Noël. Maya était chez nous, nous avons joué aux cartes, et nous nous sommes couchés un peu tard, un Algérien indigène a apporté du tabac à papa.

26 DÉCEMBRE 1944

Aujourd'hui, lendemain de Noël, des patrouilles allemandes furent prisonnières vers Orbey. Un jeune soldat français de Lyon était chez nous, il nous a raconté comment il s'est engagé. De Lyon il s'est sauvé, craignant la mobilisation par les Allemands. En Algérie il s'est engagé et fut deux ans sans aucune nouvelle de la famille. En Italie à Casine (Monte Cassino), 15000 Français et Marocains versèrent leur sang. Rome n'a pas subi grand-chose, les petits villages sont complètement en ruines. A Lyon les Allemands avaient des camps de concentration.

Un jeune homme de 19 ans a raconté le martyre subi dans ces cachots. C'est un camarade de ce Français qui lui a raconté que pour les faire avouer, les Allemands les passaient d'abord dans une baignoire d'eau bouillante puis dans une baignoire d'eau glacée. Les murs de la salle étaient éclaboussés de sang, les prisonniers

devaient s'asseoir sur une chaise remplie de clous de quelques centimètres de longueur, les pieds sur un réchaud, la tête coincée dans un presse-papiers. Tout cela fait frémir en entendant de pareille horreur. Jamais les Allemands ne subirent le mal qu'ils ont fait.

En Italie beaucoup de réfugiés sont passés dans les lignes françaises, quelques Italiens conduisaient des mulets chargés de ravitaillement, ceux là les ont conduits dans les lignes allemandes.

Dans des villages du Doubs, les Allemands ont tout incendié et fusillé beaucoup de civils, dans un village français également une petite fille de 12 ans fut crucifiée à la porte de l'église (4)

20 JANVIER 1945

Beaucoup de renforts descendent la route nationale pour attaquer Colmar. La circulation devient très difficile vu les espionnages. A Orbey beaucoup de postes émetteurs au profit des Allemands furent découverts (4) même chez des jeunes filles et des vieillards.

Le vent souffle, la neige tombe, beaucoup de neige est au grenier, quelques ardoises manquent encore.

ISOLEMENT ET SOLITUDE DES HABITANTS DE LA RANCENURE A ORBEY-TANNACH

DE FIN DÉCEMBRE 1944 À FÉVRIER 1945

Yvette KILLY

Les soldats de l'armée française qui se trouvaient à la Rancenure en décembre 44, apprirent par Mme Suzanne GOOR, domiciliée au Rain des Sapins que les soldats allemands cantonnés sur le site projetaient une contre attaque.

Les soldats français se replièrent donc au lieu-dit Hopat. Ils proposèrent aux habitants de partir avec eux. La Rancenure comptait les fermes MAIRE, ORY et VELCIN. Cette dernière ayant été incendiée dès le début des combats. Ne sachant où aller avec leur bétail, les habitants décidèrent de rester sur place.

Ainsi furent-ils isolés de fin décembre 44 à fin janvier 45. Pendant ce temps, ils ignorèrent ce qui se passait pour leurs proches, au village et dans la région, ne sachant ce qu'ils allaient devenir. Les prés environnants étaient minés et dès qu'une personne sortait de la maison des coups de feu étaient tirés.

Mon oncle René MICLO et son épouse HÉLÈNE habitaient la ferme Ory. Nous ne savions pas ce qu'ils étaient devenus. Étaient-ils vivants, évacués, réoccupés par l'armée allemande ? Notre inquiétude était grande.

Aux environs du 31 janvier 1945, n'y tenant plus, papa partit pour la Rancenure. Quel ne fut pas l'étonnement des habitants de voir un « civil » qui enfin venait rompre leur isolement et leur apprendre la fin des combats dans leur vallée et leur parler de leurs proches. Pour eux, ce fut le jour de la « Libération »

Papa revint soulagé et heureux, accompagné de Gustave BATÔT qui avait trouvé refuge dans la famille de sa promise, Mlle MAIRE, avant le début des hostilités.

Tante Hélène à 94 ans, soit 50 ans plus tard, me répétait encore que voir arriver papa après ces semaines d'isolement fut un des plus beaux moments de sa vie.

NOTES de la rédaction

- (1) La famille Thomann avait été expulsée en 1940 par les nazis.
- (2) La bataille de Monte Cassino
- (3) Saint-Amarin ou bien Ste Marie ?
- (4) Informations non vérifiées.

1945 : UN PRISONNIER DE GUERRE FRANÇAIS RETROUVE LA LIBERTÉ

Guy GUÉRIN

POUR QUE NE S'OUBLIENT PAS LES MOMENTS HEUREUX DE LA LIBÉRATION DE NOTRE PAYS

Qu'il est joli le mois de mai, tout enveloppé de la douceur du printemps ! Ses vents parfumés courent par les bois, caressant les fûts revigorés, taquinant les houppiers où frissonnent les jeunes et tendres feuillages. Les prairies abandonnent leur triste vêtue d'hiver et se parent de robes au frais tissu de verdure, parfumé de mille fleurs. Les oiseaux retrouvent leur insouciance gaîté, et sillonnent les airs sous un ciel d'un bleu si profond, qu'il semble entrouvrir la porte du paradis.

Nous sommes tous sensibles à ce charmant renouveau, sans peut-être nous en rendre compte. Car c'est au fond de nos cœurs que le miracle se manifeste. Et bien souvent, je pense que Dieu fait bien les choses, puisqu'il a choisi cette magnifique saison pour apporter la fin d'un conflit empli de misères et de souffrances. Et chaque mois de mai offre le souvenir de ce passé déjà lointain, que nos enfants n'ont pas connu. Et c'est avec une certaine nostalgie que réapparaît l'image de ces jours ensoleillés de 1945, qui, en rejetant un passé si proche, ouvraient un avenir d'espérance, tel le jour succédant à la nuit.

Depuis la mi-décembre 1944, nous avons été versés, une vingtaine de prisonniers français, au sein d'un commando situé dans une petite ville blottie au fond d'une vallée du Hohenzollern. Nos camarades de captivité, déjà installés,

étaient occupés dans différentes usines de la vallée, le textile ou la métallurgie. Nous échouâmes dans une fabrique d'outillage.

L'hiver était exceptionnellement précoce et rigoureux. Bien avant notre arrivée, la neige recouvrait le pays et un froid vif sévissait jour et nuit. Nos horaires de travail étaient ceux des ouvriers allemands. L'équipe de jour de 7 à 12 heures, et de 13 à 18 heures. Celle de nuit de 19 h à 6 heures du matin, les samedis de même. Nous avions alors à minuit une demi-heure d'arrêt pour avaler un brouet clair, où nageaient quelques rutabagas. Ce qui nous valait, bien sûr, d'être privé de repas de midi, mais de recevoir un casse-croûte, ô combien modeste, à 18 heures.

Les alertes étaient fréquentes, le travail rendu difficile par le manque de chauffage et de matières premières. Pendant les jours d'arrêts obligatoires pour ces raisons, nous étions employés à dégager les rues ou les chemins de montagne fortement enneigés. Nous grelottions dans nos vieux vêtements usés, et la faim torturait nos estomacs.

Le vendredi 19 janvier, notamment, nous avons reçu l'ordre de combler des trous creusés par les bombes qu'un bombardier en difficulté avait largué au hasard dans la nuit. Ils se trouvaient dans la montagne, sur un haut plateau où la tempête faisait rage, chassant la poussière de neige au ras du sol. Impossible d'exécuter le travail, ni même de reconnaître les énormes cavités, ayant été nivelées par la neige. Après des heures passées là-haut, dans l'affreux tintamarre,

nous dûmes regagner la vallée, à demi gelés. Nos camarades Russes, la plupart sans coiffure, avaient la tête transformée en bloc de glace.

Après une sensible amélioration, le mois de mars apporta de nouvelles chutes de neige, qui augmentèrent le malaise déjà grand.

Cependant, la surveillance de nos gardiens devenait de plus en plus étroite. Le 21 février, au retour de la fabrique, nous trouvons le Kommando complètement sens dessus dessous, par suite d'une fouille sévère. Afin de prévenir les évasions, le dimanche 11 mars, nous sont retirés les havresacs et musettes servant à serrer nos quelques affaires. Le 18, il nous fallait donner une chemise, et le 19 avait lieu le ramassage des gamelles en fer. Le 26 mars, un violent orage éclata sur le pays, activant la fonte des neiges par des pluies torrentielles. Le 30 mars, vendredi saint, la montagne en est libérée et étale ses sombres plateaux. Le 1er avril, dimanche de Pâques, est beau et calme.

Le ciel bien dégagé de sa couverture nuageuse, les alertes sont de plus en plus nombreuses. L'activité aérienne est très grande. Presque sans interruption, les avions, chasseurs et bombardiers nous survolent, attaquant à l'improviste. Les sirènes mugissent lugubrement, et les machines s'arrêtent. Et comme nous ne possédons pas d'abris résistants aux bombes de gros calibre, nous grimpons en courant sur les pentes voisines, à découvert, car la petite ville s'étire tout en longueur, épousant le fond de l'étroite vallée. Les semaines suivantes, nous préférons les risques des abris consolidés, sous les bâtiments de la fabrique.

Cependant, l'avance des alliés se poursuit. Des bruits de prochaine libération circulent. De nombreux ouvriers allemands, déjà âgés, rejoignent des unités constituées à la hâte. L'aviation désorganise le travail.

Le mercredi 18 avril, à 15 heures, c'est la fin. L'usine s'arrête pour ne plus ouvrir ses portes.

Le vendredi 20 avril, dans la fraîcheur du matin, à 7 heures, la sirène retentit longuement. Les notes modulées et plaintives appellent vers la mairie les derniers soldats allemands stationnés dans la ville. Avec armes et bagages, ils quittent l'agglomération, n'y laissant que quelques membres du Volkssturm. Ceux-ci ont pour mission de défendre les barricades édifiées avec soin aux entrées de la ville vers la vallée. Nos gardiens de l'armée sont aussi remplacés le 23 vers 9 heures, par des vétérans. Le dimanche 22 avril voit une brusque offensive de l'hiver. Le froid est vif et tout le pays couvert de neige. Gardés à vue dans notre kommando, nous désespérons de voir arriver nos libérateurs par ce mauvais temps. Pendant ce temps, délaissant les consignes reçues, les défenseurs ouvrent les barricades, rejetant les troncs d'arbres entassés, et dégagant les issues, y arborant d'immenses drapeaux blancs.

Le mardi 24 avril au matin, un feu joyeux devant la mairie dévore les paperasses compromettantes. Tout le monde est en alerte, dans l'expectative. On a laissé les portes de notre geôle ouvertes. Nous attendons calmement les événements qui nous délivreront de la captivité. Profitant de notre liberté nous allons à quelques camarades, vers les hauts plateaux, couverts d'abord de pâturages semés de roches rondes, puis de forêts de sapins et d'épicéas.

Nous arrivons au sommet d'une haute falaise s'abîmant à pic vers une plaine qui nous semble un paradis. D'environ trois cents mètres moins élevée, elle est toute verdoyante, couverte d'arbres en fleurs. Plus loin, dans le fond du décor, se distingue la ville de Héchingen. Mais bien plus près, grimpé sur une colline, est assis un vaste

et magnifique château. Nous distinguons parfaitement ses tours fines et élancées. Ce qui capte surtout nos regards et réchauffe nos cœurs, est un immense drapeau tricolore, l'emblème de notre Patrie, flottant triomphalement au sommet du donjon. Le château des Hohenzollern est occupé par ceux qui nous attendons !

Nous rentrons au plus vite, annoncer la bonne nouvelle à nos compagnons. Nous sommes à peine de retour, que le soir tombe tristement. Nous nous préparons à passer une nouvelle nuit, peut-être la dernière comme prisonnier de guerre. Il est 19 heures. Le jour s'estompe. Tout à coup, derrière nous, vers les défilés de la montagne, à quelque cent mètres du kommando, des coups de feu claquent, se répercutant longuement. Puis, plus rien. Un lourd silence. Nous sommes groupés au bord du chemin, absolument désert. Et voilà, soudain, au détour de la route, un soldat, puis deux, qui descendent la rue en tirailleurs, le doigt sur la gâchette. D'autres suivent. Ils arrivent à notre hauteur, et, ô bonheur, ce sont des Français, de petits soldats kaki, harnachés, qui nous étreignent et nous embrassent, puis reprennent bien vite leur avance précautionneuse, et s'emparent de la localité en quelques heures. Il en sort de tous les chemins dévalant les pentes. Leur tenue et leur matériel moderne nous étonnent. Quelle joie ! Et alors que tous attendaient l'invasion par les belles routes de la vallée, elle est venue d'où personne ne la prévoyait. Stratégie !

Pour nous, voici arrivée la fin de longues années de privation matérielle et morale, et d'exil loin de la famille. C'est alors que nous regrettons nos camarades morts de maladie ou tués par les bombardements, et qui ne connaîtront pas le bonheur de ce jour. Dans la nuit, nos libérateurs avaient poursuivi leur glorieuse avancée, descendant la vallée vers d'autres combats. Nous passâmes une nuit agitée, et le lendemain, nous regardions

passer les troupes. Dans nos tenues usées et malpropres, nous avions triste mine et pourtant je fus remarqué et hélé par un de ces soldats. Il se précipita joyeusement sur moi, m'étreignit en s'écriant :

« Tu ne me reconnais pas ? Je suis ton voisin, le petit Caël »

« Bien sûr, m'y voilà ! Mais tu allais à l'école, lorsque je suis parti en 39 ! »

« Ah ! dit-il fièrement, à présent, je suis certainement un des plus jeunes volontaires français ! »

Nous avons bavardé du pays un moment. Son régiment défilait sans cesse. Je lui fis remarquer qu'il aurait de la peine à rejoindre la colonne. Il rit. Son regard balaya la place, traversa la rue, rencontra un vélo appuyé au mur. En une seconde, il était en selle et, tout content, me criait un dernier adieu. Quelle surprenante et agréable rencontre !

En fin d'après-midi arrivaient de longues colonnes de matériel lourd, chars de combat et puissants véhicules. La ville entière en tremblait. C'était nos amis américains déployant leurs forces invincibles.

A présent, notre rapatriement était notre préoccupation majeure. Il devait se faire, aux dires de certains, lorsque le matériel nécessaire serait disponible. Cela risquait d'être long. C'est pourquoi impatient, chacun se débrouilla pour gagner la frontière au plus tôt et par tous les moyens. Telle une volée de moineaux, nous désertâmes le camp. C'était l'instant tant attendu !

A sept camarades, nous avons gentiment réquisitionné un petit chariot à quatre roues où nous plaçons notre bien maigre bagage. Munis d'une carte de la région nous nous élançons bravement sur la grande route ensoleillée, bordée de ruines encore fumantes, de chars, d'avions, toutes sortes de matériel détruit : les innombrables

traces que laisse malheureusement la guerre derrière elle. Par Echingen, Ballinge, Oberndorf, nous traversons une partie du Wurtemberg. Puis c'est la Forêt Noire par Schiltach, Haslach, en suivant la profonde vallée de la Kinzig. Heureux comme des rois, nous dévorons les conserves données par nos soldats, et nous couchons à l'aventure. Tout semble tellement joli ! Il fait si beau ! A peine quelques courtes ondées. Mais quel bonheur cette liberté toute neuve ! Les paysages défilent lentement, se laissant admirer. Les roues chantent parfois. Longtemps nous apercevons la même montagne, puis c'est une autre dans le lointain, qui vient à nous et que l'on dépasse.

Le printemps travaille partout à refaire la nature, insensible aux problèmes des hommes. Il s'ébat joyeusement dans les bois emplis de chants d'oiseaux, sur les prairies rieuses, les eaux glacées bondissant dans les torrents rocheux. C'est à peine si nous croisons de la troupe. Les habitants, hantés par d'autres soucis, ne prêtent que peu d'attention à notre pacifique et singulier cortège.

Cependant, il nous fut montré combien la peur régnait encore. Le soleil de midi inondait notre route, qui s'étirait presque droite sur le plateau de Fluozn. Nous avions grand soif et les bidons étaient vides. Le village de Peterzell est traversé sans y découvrir de fontaine. Nous poursuivons notre route, espérant trouver enfin un point d'eau. Rien ! La chaleur exaspère notre soif. Loin de toute agglomération, nous trouvons sur notre droite une coquette habitation, au fond un profond jardin. Portes et fenêtres sont ouvertes au soleil. Nos appels demeurent sans échos. Pourtant, nous avons bien distingué une ombre, homme ou femme, s'enfuyant vers l'arrière. Que faire ? Le sous-sol large ouvert est une invite. Nous y pénétrons, réitérant nos appels sans succès. Ici, pas de fontaine, mais un tonneau

de bois qui nous sourit.

C'est lui, l'hôte chargé de nous recevoir ! Nous goûtons avec précaution l'offre de son robinet, un liquide ambré qui emplit en moussant nos quarts. C'est un cidre délicieux pour nos gosiers altérés. Les bidons emplis, nous quittons avec reconnaissance la fraîcheur du lieu. Dehors, nouveaux appels sans réponse. Le propriétaire nous a certainement pris pour de vulgaires pillards. Nous le déplorons, tout en comprenant sa méprise. Un peu gênés par notre larcin forcé, nous reprenons la route en regrettant que cette salubre boisson ne nous ait été offerte cordialement, en amis.

Elles l'ont bien compris, ces fermières de la Kinzig, qui nous reçurent quelque temps après. Le hameau de Halbmeil dépassé, le jour trébucha brusquement, mourant sur les vertes pentes. Dressée au bord du chemin, la ferme avait un air cossu. L'habitation trapue, aux fenêtres groupées aux angles, semblait imbue de son solide corps. De vastes dépendances ceinturaient la large cour. Nous nous présentons à une jeune femme survenue de l'étable, et demandons l'hébergement de nuit. Elle accepte. Nous faisons notre toilette à la fontaine et cassons la croûte. La nuit est tombée sur la calme solitude de la vallée, lorsque la paysanne nous invite au poêle ! Assis autour de la grande table, sur de longs bancs lustrés courant le long des fenêtres, un grand bol de lait fumant nous est servi. Délicieux ! Nous ressentons un vif plaisir, une émotion profonde. Depuis des années, cette belle vie familiale nous est inconnue. Deux autres jeunes femmes arrivent des étables. Ensemble, elles nous expliquent que les hommes étant à la guerre, elles assurent seules les soins de l'exploitation. Dans ce paisible intérieur, où brille une propreté méticuleuse, elles se tiennent à nos côtés sans crainte ni inquiétude. Elles sentent que nos cœurs sont proches, las

de misères et avides de paix. Elles nous indiquent le fenil, où nous passons une nuit courte, mais reposante. Aux lueurs de l'aube, nous sommes à la fontaine, elles sont au travail. Mais nous ne les quitterons pas sans l'offrande d'un réconfortant bol de lait crémeux. Merci, petites fermières, pour votre charitable hospitalité, mais surtout pour votre belle confiance.

Le dimanche 6 mai, nous sommes à Kehl. Le fleuve affectionné roule fièrement ses eaux et nous arrête d'un coup. La flèche de la cathédrale de Strasbourg se dresse pour nous sourire. Nous en sommes ravis. Mais pour traverser le Rhin et entrer en France, il nous faut paraît-il passer par un centre situé au village de Kork. Est-ce réel ? Aussi, pour contourner l'obstacle, le lundi 7 mai au matin, ayant abandonné notre cher petit chariot, faisons-nous du stop sur la route de la liberté. Une colonne motorisée approche et s'apprête à passer le Rhin. Nous faisons signe. Bonheur ! un véhicule s'arrête et, sans nous comprendre, ces braves Américains nous chargent sur leur haut et profond camion, où, debout, la tête des plus grands émerge seule au-dessus des ridelles. C'est ainsi qu'est traversé le fleuve, que nous avons passé dans l'autre sens le 16 juillet 1940 !

Sans cette heureuse prise en charge, je ne sais comment nous aurions réussi à entrer à Strasbourg. Le pont croule sous un encombrement de convois militaires et de prisonniers de guerre allemands. Pour se frayer un passage, les soldats tirent en l'air avec frénésie. Cette pétarade imprévue nous cause des inquiétudes. Débarqués place Kléber, nous nous rendons au Wacken où se tient le centre de rapatriement que l'on nous indique. Là, je trouve des camarades du pays. Dans la nuit bruyante, strisée des lueurs d'innombrables explosions, nous apprenons avec joie la fin des hostilités. Le lendemain, après formalités et visites médicales, nous sommes conduits à la gare

et placés dans nos trains respectifs.

C'est alors la grande séparation ! Adieux aux camarades de misères et serment de se retrouver plus tard. Hélas ! Il n'en sera rien, chacun étant accaparé par les problèmes du retour. Cependant, c'est avec émotion et une certaine crainte que nous regagnons nos pénates. Je pense au bonheur du nostalgique Léo, qui va enfin vivre son rêve : rejoindre le village de Clairmarais, dans le Nord, où, dit-il, les chemins sont de tranquilles canaux, et les chariots des bateaux plats, poussés à l'aide de longues perches.

Avec certains rapatriés, notre destination est Saint-Dié. L'air inattendu, le train nous abandonne à Rothau. Un autre nous reprendra à Provenchères-sur-Fave. Par le col de Saales cela fait 25 kilomètres de promenade à travers la montagne vosgienne. Nous allons gaillardement, dans l'espoir d'une bonne aubaine. Elle se présente à l'orée des hautes sapinières, sous la forme d'une aimable Jeep qui, d'un trait, nous mène à Provenchères : Remerciements à l'homme casqué. La gare est déserte. Un train unique, longtemps indécis à se mouvoir. Enfin, l'arrivée à Saint-Dié dans le déclin d'un glorieux soleil. Direction le centre d'hébergement à la caserne Chérin. Nous approchons !

Le soir, un boucher obligeant de la ville désire nous conduire à Raon l'Étape, où j'habite alors. Malheur ! Les chevaux du moteur renâclent, se métamorphosant en âne. De toutes nos forces, nous poussons la vieille voiture. Hélas ! Rétive à nos prières, elle s'obstine à dire non.

Merci tout de même à ce monsieur. Il était aussi déçu que nous. La nuit est tombée à notre retour à la caserne. Le lendemain, mercredi 9 mai, jour suprême. Les premières lueurs de l'aube me trouvent en faction dans la cour. Il faut rejoindre notre domicile par la route. Les trains ne circulent plus, les

ponts étant détruits. Je suis vigilant, attentif au moindre mouvement.

Une Jeep arrive à toute allure. Je cours au chauffeur. Il assure la liaison avec Nancy où il retourne dans peu de temps. Voilà notre affaire ! La chance nous sourit. Je préviens les camarades et bientôt nous montons la garde auprès du véhicule, de crainte qu'il ne parte sans nous. Et le voici qui démarre en trombe, s'élance en bondissant sur la chaussée défoncée, labourée, ravinée, méconnaissable. Nous avons en effet peine à reconnaître notre pays, torturé, couvert de plaies profondes, les maisons incendiées, éventrées, décoiffées, les forêts saccagées, les campagnes mutilées par des milliers de trous d'obus. Ils ont bien souffert, ici aussi ! Heureusement la famille est là, au complet, souriante des retrouvailles. Les rudes épreuves sont terminées !

Malgré les éclaboussures de la

guerre, le joli moi de mai chante partout, sous un ciel nouveau, mais avec les arbres pareillement fleuris, et portant les mêmes feuilles, la verdure des prairies ornées des mêmes fleurettes, les oiseaux pétulants chantant les mêmes refrains : partout l'aimable création d'un même Dieu.

La liberté retrouvée est un baume cicatrisant bien des plaies. Il faut seulement se familiariser à nouveau avec les visages dont la longue séparation a émoussé le souvenir, faire connaissance avec des adultes quittés enfants, la trop grande douceur d'une couche dont la rudesse des lits de camps impose une longue réadaptation. Mais rien ne peut ternir la douce félicité d'un retour, que les épreuves passées rendent plus précieuse encore ...

D'après des notes personnelles.

LA RÉCOLTE DE LA TOURBE AU DEBUT DU XXE SIECLE

Gilbert MICHEL

Dans le but d'économiser le bois, certains fermiers des hauts d'Orbey (Blancrupt, Lait...), de Pairis, des Basses Huttes et des Hautes Huttes, une bonne cinquantaine, se rendaient sur les crêtes, à la Reichsberg, à la Roche des fées et surtout au Gazon du Faing, pour "tiri de tourb", tirer de la tourbe qui, séchée, fournissait un très bon moyen de chauffage.

Paul GUIDAT, de Pairis, et Henri HENRY, du Lait, (tous deux nés en 1913), se rappellent avoir pratiqué la récolte de la tourbe après avoir quitté l'école, vers 1927. Cette pratique a perduré jusqu'en 1939. Paul y a été une dernière fois en 1941 alors que le secteur était interdit aux civils, mais Cécile BATÔT, des Hautes Huttes, a encore récolté de la tourbe en 1952. Les deux frères, René et Joseph MUNIER, de Labaroche, ont extrait de la tourbe au Gazon du Faing, en 1937, pendant une quinzaine de jours, pour le compte d'une entreprise vosgienne qui la transportait par camion.

Ni Paul, ni Henri, ne peuvent dire depuis quand cette pratique existait. Mais Paul sait que son père Jules cherchait déjà de la tourbe avant 1914. Pour les Hautes Huttes, c'est François PARMENTIER qui a été le premier à utiliser la tourbe. À partir de 1930, l'extraction à la Reichsberg a été abandonnée, car le secteur, selon les dires de Paul, était devenu un véritable gruyère. C'est alors la tourbière du Gazon du Faing qui a été mise en exploitation (à 200 m environ de l'auberge du Gazon du Faing, en direction de la crête). Elle présentait aussi l'avantage d'être moins éloignée d'Orbey

que celle de la Reichsberg.

LES MODALITES

À la fonte des neiges, le candidat à l'exploitation se rendait, à pied, auprès du garde forestier du Rudlin qui administrait le domaine forestier des Hospices Civils de Nancy sur lequel se trouvaient les tourbières. Il lui délivrait un bon contre une redevance très modique, calculée au m³.

L'EXTRACTION

Vers le 15 mai, l'on pouvait démarrer le travail. Ceux des Hautes Huttes montaient à la crête à pied, les outils sur le dos, par le chemin "la pik" (derrière l'auberge PIROLA), droit dans la pente, une heure pour arriver sur les lieux, afin de préparer l'emplacement.

Il n'y avait pas d'emplacement délimité, chacun choisissait le sien. Cela pouvait représenter plusieurs ares. Il fallait être observateur pour trouver l'endroit le plus propice. Là où poussait beaucoup d'herbe, il y avait une chance pour que la couche de tourbe soit épaisse. Mais, parfois, à un mètre de profondeur, on était déjà sur la roche.

L'extraction se faisait lorsqu'une période de beau temps était prévue. L'on commençait par enlever toute la couverture du sol, myrtilliers, bruyères, en fait, un matelas aux composants inextricables ; c'était le travail le plus difficile.

L'OUTILLAGE

- La "loujèt"

Cet outil ingénieux est une sorte de bêche constituée de deux fers plats assemblés à angle droit, de 10 cm de côté et de 32 cm de profondeur. Le manche en frêne, placé au milieu du grand côté de l'angle, est muni, pour les outils fabriqués après 1918, d'une butée horizontale de 10 cm permettant d'enfoncer l'outil par pression du pied.

- La houe

À fer large, elle permet de couper les blocs de tourbe horizontalement.

Ces deux outils permettent de découper des blocs de tourbe de 10 cm de section et de 40 cm de hauteur.

LA TECHNIQUE D'EXTRACTION

Voici comment procédait Paul. Et Paul, c'était le champion de l'extraction de la tourbe. Ne l'avait-on pas appelé "la machine à coudre" ?

On travaille par bandes de 1,50 m de large.

Sur l'emplacement sélectionné, l'on délimite une ligne droite avec une ficelle (Paul, qui avait l'expérience, n'en utilisait pas). Au départ de cette ligne, l'on extrait comme on peut un premier bloc de tourbe avec la *loujèt* et la houe. Puis, toujours avec la houe et la *loujèt*, on découpe les deuxième, troisième et quatrième blocs de tourbe en exerçant une rapide pression sur le manche de la *loujèt*, vers soi, pour bien dégager chaque bloc, le deuxième prenant la place du premier et ainsi de suite. Les parallélépipèdes sont extraits par groupe de trois ou quatre, une main de chaque côté de l'ensemble, en faisant attention de ne pas les casser, car ils sont gluants et glissent

des mains. Ils sont disposés soigneusement sur une schlitte munie d'un plateau. Toute la première rangée est dégagée de la même manière. Ensuite, à l'aide de la houe, on redémarre la deuxième rangée. On entaille la couche de tourbe horizontalement à 40 cm de profondeur et perpendiculairement à la rangée, en faisant pivoter légèrement le manche vers soi, pour pouvoir bien dégager l'outil. Puis on passe à la troisième, etc.

Pour se faciliter le travail, on préférerait démarrer contre une excavation existante. On donnait les coups de houe sur toute la longueur de la ligne, puis les coups de *loujèt*.

Lorsque l'endroit est propice, l'on peut faire deux voire trois extractions, soit, une profondeur de 1,50 m. Au fur et à mesure que l'on s'enfonce la tourbe devient de plus en plus dense, mais aussi plus fragile. La dernière couche, complètement noire, ressemble à du charbon, tellement elle est dure quand elle est sèche. Seule difficulté : la profondeur qui rend nécessaire la présence d'une deuxième personne pour réceptionner les blocs à mi-hauteur et les placer sur la schlitte

Parfois l'outil bute sur quelque chose de dur : la carcasse d'une vache enterrée, sait-on depuis quand. Mais aussi quel plaisir pour les yeux quand l'outil tranche un arbre fossilisé.

La rangée la plus longue extraite par Paul comprenait 127 pièces, soit presque 13 m.

LE TRANSPORT

Lorsque la schlitte est chargée - on y entrepose plusieurs rangées - le bœuf, le mulet ou le cheval la conduit, non sans mal, car il s'enfonce parfois presque jusqu'aux genoux, vers un espace sec et spacieux. Une extraction de 30 ou 40 m³, cela en prend

de la place ! (Le bœuf s'en sortait mieux du fait de la forme de son sabot qui a moins de surface que celui du cheval.) En fait, on travaille avec deux schittes : pendant que l'une est déchargée, le cheval repart pour chercher la deuxième.

LE SÉCHAGE

On décharge les blocs deux par deux pour faire une "lantén", une lanterne. C'est une tour constituée de huit blocs, superposés deux par deux, distants de 20 cm, en croisant les étages.

Paul réussissait à monter 1200, 1300 et même 1400 lanternes par jour, soit une longueur d'extraction cumulée de 1000 m.

L'ensemble de ces opérations représentait environ une semaine de travail organisé, pour 6 à 8 personnes, qui savaient tout faire : dégager le terrain, couper la tourbe, dégager les blocs, les transporter, monter les lanternes.

LA RÉCOLTE

Au fur et à mesure de l'avancement du séchage, d'ordinaire pour le 15 juin, juste avant la fenaison, l'on peut commencer à récolter les premiers blocs séchés. On reforme de nouvelles lanternes, une avec deux, en plaçant les blocs du dessous sur le dessus. On reviendra au courant de l'été pour les chercher. Lorsqu'une période pluvieuse se prolongeait, la récolte pouvait s'éterniser jusqu'en novembre et il arrivait que l'on ne pût plus récolter les derniers blocs qui se délitaient. Il arrivait aussi qu'une personne malveillante récoltât le fruit du travail du voisin. Autre surprise possible : des lanternes détruites par le passage d'une vache.

Pour chercher la récolte, on prenait la route. Avec le bœuf et la charrette à foin, dont les côtés étaient garnis de branches

d'épicéa (de grillage vers 1930) coupées en cours de route. Paul partait de Pairis, de la ferme de la Fonderie, à minuit et demi en passant par le Lac Blanc, le Calvaire puis la route des Crêtes, pour être sur place vers 5 heures, soit 4 h 30 de trajet. À cette heure matinale, les mouches et autres taons ne sont pas encore trop actifs. (Avant l'existence de la route, construite par les Allemands pendant la guerre de 14/18, les gens des Huttes montaient et descendaient par le chemin de la *Pik* avec l'attelage.)

On chargeait en deux fois, bien que les blocs eussent rétréci d'un bon tiers, en raison des risques d'embourbement ou de versement, une première fois deux m³ qui étaient déchargés au bord de la route, puis encore une fois deux m³. Les deux premiers m³ étaient ensuite rechargés sur la charrette. Cela prenait une journée. Paul raconte que François PARMENTIER, qui était une force de la nature, prêtait main-forte à son mulet, avant de remonter de la tourbière vers la crête et de redescendre par la *Pik* : « Si je ne soulève pas l'arrière de la voiture, il n'avance pas, disait-il. »

Les blocs de tourbe étaient entreposés sur la remise où parfois, on finissait leur séchage. Paul, son frère Jules et le parrain de Paul, cherchaient ainsi six ou sept voitures de quatre m³ de combustible, pour les trois familles, une quantité suffisante pour un hiver, mais ils utilisaient aussi du bois.

"C'était un travail, mais c'était économique, en ce temps-là, c'était l'essentiel", raconte Paul.

L'UTILISATION

Le pouvoir calorifique de ces "briquettes" se situait entre le bois et la briquette. On s'en servait pour alimenter le "kyak", le poêle en faïence, ou la cuisinière. La combustion de la tourbe dégagait

une odeur caractéristique très intense qui emplissait toute la maison. En outre, elle brûlait sans déposer de goudron ni de suie, ce qui faisait dire à certains que la tourbe avait un pouvoir autonettoyant.

CONCLUSION

Aux dires des personnes rencontrées, cette pratique s'apparentait à un "massacre", tellement le paysage était bouleversé, parsemé d'innombrables trous de gryère. Mais ces trous, en se

remplissant d'eau, devenaient le refuge de milliers de grenouilles, qui faisaient le régal des connaisseurs. Certains en cherchaient par sacs entiers.

Il est clair que l'homme a toujours su exploiter ce que la nature a mis à sa disposition. De par cette exploitation, il a contribué à façonner le paysage. Certes, actuellement, au Gazon du Faing, la nature a plus ou moins gommé les traces de l'extraction de la tourbe, mais, sachant qu'il faut un siècle pour constituer quelques centimètres de tourbe, imagine-t-on quel pouvait être l'âge de la brique du fond ?



Camion chargé de tourbe au Gazon du Faing en 1937 par une entreprise vosgienne

*Sur le capot du camion de gauche à droite,
le 1^{er} : Joseph MUNIER du Gazon à Labaroche,
4^e : René MUNIER de Derrière la Roche à Labaroche.
Tous les autres sont des Vosgiens.
Photo René MUNIER, Labaroche*

Sources :

M. Jean-Paul FRÉCHARD, M. Paul GUIDAT, Mme Madeleine GUIDAT, M. Henri HENRY, Mme Cécile LIDY, M. René MUNIER, M. Émile PARMENTIER

Bibliographie :

M. HENRY, *Tourbières*, Parc Naturel Régional des Ballons des Vosges,
Bail : C.H.U. de Nancy, Direction des Finances, Mmes ZORZETTO et HERBELET

HOSPICES CIVILS DE NANCY

Annulé
Commencement bail

Nature du produit Extraction de tourbe sur les
 Désignation du produit hautes chaumes C^{nos} de Blainfaing et Valtin

Nom, prénoms et demeure des dé-
 biteurs René Forch, associé,
 et Benin Raymond me St Charles à
 St Vie, administrateur gérant de la Société France Engrais

Montant du produit 1 franc par mc d'excavation avec minimum
 de 1000 francs

Date du titre 27 juin 1938

Date de l'approbation préfectorale

Date de l'enregistrement 4 juillet 1938 f. 65 n. 316 bureau de Fraize

Durée du titre. { Entrée en jouissance le 1^{er} juillet 1938
 Expiration le 1^{er} juillet 1950 (détermination du montant de la redevance
 tous les 3 ans) p^{ri}oris de 6 mois

Époque du paiement, sur titre de reconnaissance semestriel établi par le
 service forestier

à commencer le 1^{er} juillet 1938


Impôts directs

Mainmorte

Impôts de guerre

Autres

Assurances



Bail de location entre les Hospices civils de Nancy et la Société France Engrais établi en 1938.

Selon Mme HERBELET, directeur des Finances, il apparaîtrait que ce bail ait été annulé. Mais elle ne possède aucun document confirmant cette hypothèse.
 Le témoignage de M. René MUNIER permet d'établir avec certitude qu'une extraction artisanale et commerciale a existé avant cette date.

La société ne pourra extraire que de la tourbe, l'exploitation des tourbières se fera d'une façon rationnelle et devra commencer par les points les plus proches de la route des Crêtes.

Cette exploitation devra être conduite de telle sorte que l'écoulement des eaux ait toujours lieu.

Après l'exploitation de la tourbe, la couche supérieure gazonneuse qui n'aura pu être utilisée devra être soigneusement répartie uniformément sur la partie de terrain mise à nue afin de permettre la recoutiture du pâturage.

La société concessionnaire pourra installer en bordure de la route des Crêtes, à proximité du lieu d'explo d'exploitation, un petit baraquement en planches pour ramasser le matériel et permettre aux ouvriers de s'y abriter.

Durant le cours du bail ladite société pourra installer toutes les machines-outils qui seront utiles pour l'exploitation ainsi que rails, wagonnets nécessaires au transport du bois d'extraction au quai de chargement situé en bordure de la route.

Redevance

Pendant la première période de trois années, la redevance due aux établissements bailleurs sera calculée sur la base de trois francs le mètre cube de tourbe sèche, c'est-à-dire de un franc le mètre cube de tourbe fraîche. Le prix de un franc sera donc appliqué au mètre cube d'excavation.

Un minimum annuel de mille francs sera payé même si l'application du prix de un franc le mètre cube d'excavation correspondait à un chiffre moins élevé.

Extrait du bail de location



Une loujèt

fabriquée par le forgeron d'Orbey.
Photo Nicole DIDIER, Orbey

Récolte de la tourbe au Gazon du Faing en 1943
On distingue les blocs sur la droite.
Au 1^{er} rang de gauche à droite : Jeanne MICLO, Germaine BATÔT, Germaine ANCEL.
Au 2^e rang de gauche à droite : Jeanne BATÔT, Joseph MICLO, Bernadette MICLO.
Sur le cheval : André ANCEL.
Photo Cécile LIDY, Hautes Huttes



Photo aérienne de 1951

Source : Observatoire des sites lorrains,
Délégation des Vosges, Gérardmer

--- Zones d'extraction de la tourbe
selon Paul GUIDAT

- ① Chaumes de la Reichsberg
- ② Roche des Fées
- ③ Auberge du Gazon du Faing
- ④ Chaume du Gazon du Faing

LA LÉGENDE DE SAINT NICOLAS

Chanson populaire

Refrain

Ils étaient trois petits enfants,
Qui s'en allaient glaner aux champs.
Tant sont allés, tant sont venus,
Que sur le soir se sont perdus.
S'en sont allés chez le boucher,
"Boucher, voudrais-tu nous loger ?"
"Entrez, entrez, mes beaux enfants,
Y a d'la place assurément !"
Ils n'étaient pas si tôt entrés,
Que le boucher les a tués.

Saint Nicolas au bout d'sept ans,
Vint à passer dedans ce champ,
Alla frapper chez ce boucher,
"Boucher, voudrais-tu me loger ?"

"Du p'tit salé je veux avoir,
Qu'y a sept ans qu'est au saloir."
Quand le boucher entendit ça,
Hors de la porte il s'enfuya.

"Petits enfants qui dormez là,
Je suis le grand Saint Nicolas !"
Et le Saint étendit trois doigts :
Les p'tits se lèvent tous les trois.

Le premier dit : "j'ai bien dormi !"
Le deuxième dit : "et moi aussi !"
A ajouté le plus petit :
"Je croyais être en paradis !"

SOURCE : "Chantons", recueil de chansons populaires et de chœurs, éditions Alsatia, 1960.

REMARQUE : Cette légende a déjà paru dans le Bulletin N° 23 2004. Mais une relecture insuffisante a laissé subsister plusieurs coquilles dans le texte patois. Tout en présentant ses excuses à M. Michel, la rédaction publie une nouvelle fois le texte, de manière à ce que tous puissent lire ou chanter cette belle légende en patois

LO KONT DÉ SÈÑ NICOLAS

Gilbert MICHEL

Refrain

él in toukou tra pti-z-èfang
Ké nalan glané da lé tchang.
Tang é nalen, tang é rvenen,
Ké tsu lo sa, pedu é fen.
Nalen takè tchi lo boutchéy :
"Boutchéy, po no t'èrau in léy ?"
"Antrau, antrau, me byè-z-èfang,
él i dé pyès, djé séy èblang !"
él in è pon o pal antrè,
Ké lo boutchéy lé-z-awou twè.

Sèñ Nicolas o bou d'sèt ang,
Vne è pèse déda lo tchang,
Nale takè tchi lo boutchéy,
"Boutchéy, po mi t'èrau in léy ?"

"Dè salay tchyè j'mmdjray vlatéy,
ènda set an k'a da lo kwéy."
Lo boutchéy zbyantche è fe skru
Pa l'ech do pal é s'bote fu.

„Mé pti-z-èfang ké sau toula,
Djé séy lo gran Sèñ Nicolas !
È lo gran Sèñ chtande tra dau :
Sitaw lé trach se lven tou drau.

Lo perméy dje : "Dj'è bé dermi !"
Lo douzim dje : „È mi ausi !"
È lo pu pti rdrase le téyt :
"O pèrèdi, djé pasay éyt !"

COMMENT CHANTER LA CHANSON PATRIOTIQUE

Sur la Tête de Faux.

Gilbert MICHEL

Dans le bulletin N° 22 de 2003, j'ai présenté cette chanson patriotique trouvée dans les cahiers de Maria CLAUDEPIERRE. J'affirmais également que plus personne ne savait chanter cette chanson.

Et non ! Il reste au moins une personne, M. Armand TOSCANI, du Bonhomme, qui se rappelle que sa mère la chantait sur l'air de « **SOUS LES PONTS DE PARIS** ».

Rien d'étonnant à cela, car cette chanson crée en 1913, musique de Vincent

Scotto (1876- 1952), paroles de Jean RODOR (1881-1967), fut popularisée par GEORGEL.

Voici ce que dit Jean Claude KLEIN dans son « *Florilège de la chanson française* », France Empire, 1990, à son sujet : « Porté par les sonorités chatoyantes de l'accordéon, ou aigres-douces de l'orgue mécanique, son refrain, transmis de génération en génération, **a pris valeur de signe d'appartenance**. Succès immense, immédiat et international, son refrain entra dans le patrimoine des airs connus de tous. »

SOUS LES PONTS DE PARIS

Sous les ponts de Paris, lorsque descend la nuit,
Tout's sort's de gueux se fauillent en cachette
Et sont heureux de trouver une couchette,
Hôtel du courant d'air, où l'on ne paie pas cher,
L'parfum et l'eau, c'est pour rien mon marquis
Sous les ponts de Pa - ris.

SUR LA TÊTE DE FAUX

1^{ER} COUPLET

Depuis ces quelques temps les boches
Occupent la tête de Faux.
À grands coups de taloches
Ils partiront bientôt.
Mais pour l'instant nous restons là
Bien retranchés dans nos cagnas.
Quand il faudra, vous verrez ça
Comme on les expulsera.

REFRAIN

*Sur la Tête de Faux
Ils laisseront leur peau.
Sous nos obus et sous nos baïonnettes
Les casques à pointe y feront la courbette.
Artilleurs et chasseurs
Chanteront tous en cœur,
Ils laisseront leurs tranchées leur cœur gros
Sur la Tête de Faux.*

2^{ÈME} COUPLET

La lutte est engagée
C'est l'heure du labeur.
Dans la grande vallée
Avancent nos chasseurs.
Mais pour l'instant, fiers combattants
De serrer l'arme avec courage,
Ne faiblissons pas, hardi les gars
Car les casques à pointe font rage.

REFRAIN

*Sur la tête de Faux
Vous aurez du repos.
Et après avoir livré bataille
Malgré les balles que crache la mitraille,
De rochers en rochers,
Baïonnettes serrées avec vaillance,
Ils combattent le front haut
Sur la Tête de Faux.*

3^{ÈME} COUPLET

Mais le canon s'arrête,
La victoire est à nous.
Ou bien c'est la défaite
Des boches en courroux.
Et les voilà tous descendant
À travers les sapins géants,
Découragés et tous chassés
Par les loups de la forêt.

REFRAIN

*Sur la Tête de Faux
Où reposent les tombeaux
De nos chasseurs tombés pour la Patrie,
Qu'ils dorment en paix pour leurs âmes en
guerre
Quand nous serons vengés
Et les boches chassés hors de la France
Ils laisseront leur peau
Sur la Tête de Faux.*

LÉ KARANT OUR È LÈ BARAUWTCH

Gilbert MICHEL

Po Karnaval, tchèk mër dé famil fèyau dé sa bagna. É n'y awou ré k'lo pyèji la k'lé djang pan s'offrir è Lè Barauwtch. Do ta k'da lé-z-aut komin do kanto, é sé rëdjoyan è sé rëmuzan, è Lè Barauwtch, é fèyan pénitans.

Tortu nalan o motéy po prayi Déy do ta d'karant our, s'ir "karnaval", sa durau tra djo, lo dimontch, lo lindi, lo madi dang lo merkedé dé sand. Slong lé tou vi Barotché, é prayan è Lè Barauwtch po k'lo Bon Du pardones lé péché k'é fèyan auter ley do ta dé tra djo la. Dé-z-aut djan k's'ir pramou k'lo Bon Du awou, él i bonèvi d'sla, rchermi Lè Barauwtch kat è Marvil é meran dè pèst. In dèréy rkontau k'sa vnau d'in ve k'él awoun fè do ta dè gyèr dé 1870.

Poké karant our ? È sovnans dé Jézu k'awou pèsè karant djo da lo dézèr sna tchèr è tantasyo.

Sa-z-antchau pa lè kofèsyo, po lèvé lé péché d'l'evyè, lo samdi è méy lo djo ènda kiz our ou bé lo dimontch mèti ènda singk our è dméy. Lé bank in pyè ; bé sova , é falau ètand bonèvi. Lé mach longg rkontan k's'ir lé fam k'awoun trobé èk è dir. Ré k'lé fam ? An n'lo sèré jamè.

Èpré, lé djang nalan komuni è lè permér mas.(Da lé-z-èny singkant, é komunyan dan lè mas ou bé èpré. Do ta dè mas, é n'y awou ré k'lo kuréy po komuni.)

Trobé dé Barotché nalan è Noter Dèm po sé kofèsè. È tchèminang, él awoun lo ta d'rètrosi lo mèynèdj da loré téyt. An rkontau k'lé Pères in bé keryou, è dèprèm èvo lé fam !

Lé-z-am antchan è prayi Déy dèvan lo Sègn Sakrema ènda chey-z-our chkè eyt our, èpré s'ir lé fam, lé boub, lé bès, lé-z-èfang, lé komuniang, chkè lo rozèr. È ko, da lè djonay é y awou ko lè gran mas è lé véyp. Kat té dmourau è Romèngot, fèr eyt fou trach ou bé

kwèt kilomèt da lè djonay, da lo frau, chtampfè lo mèti da lé rëmès ou bé da èn autou d'nadj ausi aut ké ladj èvo lé solè d'bauw, sa t'fèyau montè èn pèr dé pachou tsu lè chaul do su. (Ènda 1950, lé-z-am prayan Déy èpré lè gran-mas ; é-z-our dé midi s'ir lé djan k'dmouran é-z-èrond do motéy.)

Lé tra djo la, t'n'auwzau mi auwrè. Mè, è l'auwt, è tchi Blenner ou bé è tchi Julie, lè bzagn n'mangkau mi. É préparan dé gros gamèl d'sop dé tchyè è ko d'kafè (po bour do byang kafè), po lé-z-am ké dmouran tsu pyès anter lé dou mas. É n'y awou ausi èn pèr ké perman lo dedju è l'auwt. È l'éméy lo djo, kat é n'y awou pu d'sop dé tchyè, s'ir lo vi k'ègrèchau lè longg; vo pau bé vo-z-èpasè k'dè skepat, é nè falau brauma, po prayi aughtang !

Wa lé-z-èny 1970, lé Barotché n'fèyan pu karnaval o motéy, mè o bal inak tortu lé-z-aut.

Kma k'sa s'fèye ? L'èny 1968, èvo-d-èn pèr d'èmi, Fernand Pierré awou rmontè lè muzik d'Èbarauwtch. Mè é mangkau dé sou po èchtè dé novéy èbi. Not Fernand, lo chèf dè muzik, nale trovè lo kuréy. É li dje k'él èymrau bé d'fèr in bal dé karnaval da lè sal è tchi Olry. Lo kuréy chorye, é n'dje mi ay, é n'dje mi nna.

Lo kuréy s'ètandau bé è èk dé swè, sa fèyau dja èn pèr d'èny ké n'y awou pu wèr po fèr lé karant our. É dje è Fernand d'nalè dmandè é fam ké s'okupan do motéy. Lo Fernand n'ir mi tro rèchuri. È bé, ré k'èn li dje èk, lé-z-aut, é y awou dja èn pèr d'èny k'él fèyan karnaval è kwètchat è Orbéy. Sa fè, lo Fernand, é konperne poké k'lo kuréy awou chori.

Da lo dyosès dé Traubo, l'èny-si, an-z-é ko féyti lé karant our è Geispolsheim-gare, lo 7 févriyé, è è Muntzenheim, lo 8 févriyé (lo djo d'karnaval).

LES QUARANTE HEURES A LABAROCHE

Gilbert MICHEL

Pour carnaval, chaque mère de famille faisait des beignets. C'était le seul plaisir que les gens pouvaient s'offrir à Labaroche. Pendant que, dans les autres communes du canton, ils se réjouissaient et s'amusaient, à Labaroche, ils faisaient pénitence.

Tous allaient à l'église pour prier Dieu pendant quarante heures, c'était « Carnaval », ça durait trois jours, le dimanche, le lundi, le mardi avant le mercredi des cendres. Selon les plus anciens Barochais, ils priaient à Labaroche pour que le Bon Dieu pardonne les péchés commis ailleurs pendant ces trois jours. D'autres disaient que c'était parce que le Bon Dieu avait, il y a longtemps de cela, épargné Labaroche, quand, à Ammerschwihl, ils mouraient de la peste. Un dernier racontait que c'était à la suite d'un vœu fait pendant la guerre de 1870.

Pourquoi Quarante Heures ? En souvenir de Jésus, qui avait passé quarante jours dans le désert sans succomber à la tentation.

Cela débutait par la confession, pour laver les péchés de l'hiver, le samedi après-midi dès quinze heures ou bien le dimanche matin dès cinq heures et demie. Les bancs étaient remplis ; bien souvent il fallait attendre longtemps. Les mauvaises langues racontaient que c'était les femmes qui avaient beaucoup à dire. Rien que les femmes ? On ne le saura jamais.

Après, les gens communiaient à la première messe. (Dans les années cinquante, ils communiaient avant la messe ou après. Pendant la messe, seul le curé

communiait.)

Beaucoup de Barochais se rendaient aux Trois Épis pour se confesser. Chemin faisant, ils avaient le temps de faire le ménage dans leur tête. On racontait que les Pères étaient fort curieux, et surtout avec les femmes !

Les hommes commençaient à prier devant le Saint Sacrement depuis six heures jusqu'à huit heures, après, c'était les femmes, les garçons, les jeunes filles, les enfants, les communiant, jusqu'au rosaire. Et en plus, dans la journée, il y avait encore la grand-messe et les vêpres. Quand tu habitais à Romaingoutte, faire huit fois trois ou quatre kilomètres dans la journée, dans le froid, piétiner le matin dans les congères ou dans une hauteur de neige aussi haute que large avec les sabots, cela te faisait monter plusieurs échelons sur l'échelle du ciel. (Depuis 1950, les hommes priaient après la grand-messe ; aux heures de midi c'était les gens qui habitaient aux environs de l'église.)

Pendant ces trois jours, tu n'avais pas le droit de travailler. Mais, au restaurant, chez BLENNER ou chez Julie, le travail ne manquait pas. Ils préparaient de grosses gamelles de bouillon de pot au feu et de café (pour boire du café au lait), pour les hommes qui restaient sur place entre les deux messes. Il y en avait aussi quelques-uns qui prenaient le déjeuner au restaurant. L'après-midi, quand il n'y avait plus de bouillon, c'était le vin qui graissait les langues ; vous pensez bien que de la salive, il en fallait beaucoup, pour prier autant.

Vers les années 1970, les Barochais ne firent plus Carnaval à l'église, mais au bal comme tous les autres.

Comment cela se fit-il ? En 1968, avec quelques amis, Fernand PIERRÉ avait ressuscité la société de musique de Labaroche. Mais l'argent manquait pour acheter de nouveaux costumes. Notre Fernand, c'était le chef de musique, alla rencontrer le curé. Il lui dit qu'il aimerait faire un bal de carnaval dans la salle chez OLRÉ. Le curé sourit, il ne dit ni oui, ni non.

Le curé s'attendait bien à une demande semblable, cela faisait déjà plusieurs années qu'il n'y avait plus guère de personnes pour faire les quarante heures. Il dit à Fernand d'aller demander aux femmes qui s'occupaient de l'église. Fernand n'était

pas très rassuré. Et bien, il n'y en eut qu'une pour lui faire une observation, les autres, cela faisait déjà plusieurs années qu'elles allaient faire carnaval en cachette à Orbey. Fernand comprit alors pourquoi le curé avait souri !

Dans le diocèse de Strasbourg, cette année, on a encore fêté les Quarante heures à Geispolsheim gare, le 7 février, et à Mundolsheim, le 8 février (mardi gras).

D'après les témoignages de Marie GÉRARD, Maurice HERMANN, Jean MATHIEU, Auguste MICHEL, Fernand PIERRÉ, Lucien PIERREVELCIN, René PRUD'HOMME (Goutte) et le concours de L'Académie Patoise de Labaroche.

NOTES

- Selon **THEO, l'encyclopédie catholique, l'origine des Quarante Heures est fort ancienne.** « L'on pense que le nom des Quarante Heures a pour origine les prières dites devant le sépulcre du Christ dans l'église du Saint-Sépulcre entre le vendredi saint au soir et le dimanche matin, mais il semblerait que la dévotion des Quarante Heures ait vu le jour à Milan. En 1527, Jean-Antoine BELLOTTI (?), institua des Quarante Heures chaque trimestre, mais c'est Saint Antoine Marie ZACCARIE (1502 – 1539) et les Barnabites (groupe fondé par Zaccarie et dont le centre d'activités se trouvait à l'église Saint Barnabé de Milan) qui passent pour être les véritables fondateurs de cette chaîne ininterrompue de prière, suivant les mots de Clément VII dans la Constitution étendant cette pratique au monde entier ».
- « **Le nombre 40 est presque cent fois cité dans la Bible.** Le plus souvent, il symbolise une plénitude de vie ou une durée idéale... Ainsi, dans la Bible, les nombres 10, 20, 40, symbolisent ce qui est complet. Moïse demeure pendant 40 jours et 40 nuits sur la montagne en présence de Dieu. Le temps du désert pour Israël fut de 40 ans : temps de la présence prévenante de Dieu, mais surtout temps de l'épreuve. Jésus jeûne 40 jours et 40 nuits. L'Ascension a lieu 40 jours après la Résurrection. »

Alain MARCHADOUR *Les mots de la Bible.*

- **Un article très complet** sur les Quarante Heures, aimablement communiqué par le chancelier de l'archevêché de Strasbourg, peut être consulté sur Internet : http://www.portstnicolas.org/article.php3?id_article=750&var

SOLIDARITÉ

Après la guerre, il y a eu beaucoup de dégâts sur les toits des églises.

En voici une où beaucoup d'ardoises étaient cassées, aussi pleuvait-il souvent dans le grenier et cela donnait des taches au plafond. La paroisse n'avait pas les moyens de faire réparer, l'argent des dommages de guerre se faisait attendre.

Aussi, un dimanche, monsieur le curé monta en chaire et, au lieu de faire son sermon, il dit simplement :

« Les sous de la quête d'aujourd'hui serviront à faire réparer le toit ! »

Le dimanche suivant, il remonta en chaire. Les paroissiens attendaient le résultat. La Marie dit tout doucement à sa mère :

« Je n'ai rien donné, il y en sûrement d'autres qui ont donné pour moi »

Monsieur le curé regarda un petit moment son livre, ensuite, bien tristement, il dit :

« Les sous de la quête de dimanche dernier ont rapporté assez pour acheter deux seaux supplémentaires à mettre dans le grenier. »

Morale de cette histoire : dans la semaine, le facteur apporta beaucoup de lettres au presbytère.



Incendie de l'église de Basse Baroche, le 3 janvier 1945

SOLIDARITÉ

Gaby BAUMANN

Èpré lè gyè:r, él y auw trobé: dé déga tsu lé tau: dé motéy.

N'è vannsi èn vark él y avou: trobé: dé-z-a: rdwè :z k'i:n ka:sa:y, sa fèyau: k'é pyouwau: sova da lo soléy è sa dnau: dé tètch o plafo. Lè parwès n'avou: mi lé mogné: dé fè:r rèrivè, lé sou dé dèmèdj dé gyè:r sé fèya: n ètannd.

Au:si, in di:mon:tch, mon:su: lo kuréy mon: te tsu lo pau:ro, è lè pyès dé fè:r so prau:tch, é ddje sèymplema :

« lé sou dè kèt d'èney srevro po fè:r rèrivè lo tau: »

Lo di:mon:tch d'èpré, é rmon:te tsu lo pau: ro, lé parwasyègn ètannda:n lo rézulta. Lè Mari: ddje tou ba:lma è sè mé:r :

« j'nè: ré: dnè, é n'i: su:rma dé-z-au:t ko dnè po mi. »

Lo kuréy spyè in pti moma da so liv, èpré, bé pitou:zma é ddje :

« lé sou dè kèt dé di:mon:tch pèsè o rèpotè èsè po èchtè dou sé:gno dédupu è botè tsu lo soléy. »

Moral dé l'istwè:r : da lè smèyn ké vne, lo fakte:r èpote trobé: dé lat è lè kur.

L'HISTOIRE DU RAIN DU KING

J'ai connu le chemin qui monte d'Orbey à Labaroche sous le nom de « Rain du King. » Un chemin qui a toujours été entretenu jusqu'à nos jours où les gens ne passent plus.

Ce n'est pas comme dans le temps, lorsque les ouvriers d'usine venaient à Orbey.

Au départ, ce chemin s'appelait « le Rain dé Boub dé Zaubattes », son origine le 18^{ème} siècle, celui du Roi-Soleil.

À cette époque, de jolies filles belles à croquer habitaient ces paysages, elles avaient servi dans des familles nobles de la région.

Bien payées, elles avaient beaucoup d'argent. Elles s'étaient mariées, avaient mis au monde de beaux enfants, des garçons costauds.

Ce sont eux qui ont creusé ce rude chemin qui a été conservé, entretenu, amélioré.

Aujourd'hui, il a changé de nom pour la troisième fois et est devenu « le Rain du Busset. »

L'ISTWÈ:R DO « RÈGN DO KING »

Gaby BAUMANN

Dj'è: knu lo tchèmi k'mont:
d'Orbéy è Lè Barauwtch : so na i:r « lo
Règn do Kinng ». In tchèmi k'é toukou: ètu
anntertnu chkè lo djo d'èney pramou k'lé
djan n'pèso kau:zuma pu.

S'na mi inak da lo ta, kat lé-z-auwréy
d'fabrik vna:n è Orbéy.

È l'èanntch, an: lo namau: « lo
Règn dé bou:b dé Zau:bat ». Sa vnau: do
déjeytim syèkl, séy do Roi-Soleil.

È do la, dé djat bèl djèn bè:s dmoura:n da
lè kwa:r, èl awou:n servi tchi : dé au:tas dè
ré:jyo.

Bé: pèyi:, èl awou:n trobé: dé sou.
Èl sé mèrya:n, fèya:n dé byè èfang, dé rud
gaya:r.

S'fe sau:-lat ké kru:zen lo réycht tchèmi la
k'é ètu kon:sèrvè, anntertnu è amélyorè.

Méytnang él é tchèndji d'na po lè
tra:zim fou è él é èna « lo Règn dé Bu:sè ».

PRAKO I PAUW PATWÈ

PARLONS UN PEU PATOIS

Maurice HERMANN

EXPRESSIONS

- Avou do mau è tchèminè
- Bé mindji sa l'èantch do bonour
- Bretchi èn pyèyntch
- Chauyi dsu lè natch
- Cheyi inak i piséy
- Devyèr l'ech do soléy
- Dyalè i zgrè
- É pochno, kikin a mwau
- Éyt èsbyoui pa lo slo
- Eyt wèt inak i pochéy
- Fand do bauw dsu i butcha
- Fèr lé z'èbèch
- Feyi so mèzéy
- Lo sarey è rèrivè mè syèr
- Mindji inak i gèlèf
- Nallè è l'ékauwl è pi
- Nallè o motéy po pray déy
- Savou fèr pyèji
- Se sovny do byè ta de sè djènas
- Skwè dèvan s'n ech
- Zboulè i much

- Avoir du mal à marcher
- Bien manger c'est le début du bonheur
- Clouer une planche
- Glisser sur la neige
- Siffler comme un pinson
- Ouvrir la porte du grenier
- Descendre un escalier
- Il sonne le glas, quelqu'un est mort
- Être ébloui par le soleil
- Être sale comme un cochon
- Fendre du bois sur un billot
- Faire la vaisselle
- Bêcher son jardin
- Le serrurier a réparé ma serrure
- Manger comme un glouton
- Aller à l'école à pied
- Aller à l'église pour prier
- Savoir faire plaisir
- Se souvenir du beau temps de sa jeunesse
- Balayer devant sa porte
- Démolir un mur

CONJUGUONS

Éyt toupalu

Dje séy toupami
T'a toupati
É la toupalu
Dje (no) so toupano
Vo sau toupavo
É so touparauw

Être seul

Je suis seul
Tu es seul
Il est seul
Nous sommes seuls
Vous êtes seuls
Ils sont seuls

UNE VEILLE DE NOUVEL AN

Il y a plus de cinquante ans, à Fréland, la coutume voulait encore que les garçons les plus pauvres du village aillent de maison en maison, le soir de la Saint Sylvestre, présenter leurs vœux de bonne année avec une chanson que nos parents chantaient déjà, toute empreinte de simplicité.

La voici : "C'est aujourd'hui la veille du nouvel an, que Dieu bénisse votre maison et tous les gens qui sont dedans, quand vous irez dans vos champs que Dieu vous garde des malheurs, une bonne et heureuse année, une bonne santé et le paradis à la fin de vos jours".

Avec le sourire, on ouvre les portes, chacun va chercher des noix, des bonbons, parfois dans un béret troué, qu'on vous tend, on laisse tomber une pièce de monnaie.

Les gars chargés de leurs lourds trésors s'en vont joyeux; le bruit de leurs sabots sur le sol gelé, apporte beaucoup de bonheur.

Source : Légendes et Récits du Pays Welche

ÈN WAY DE NOVEY L'AN

Maurice HERMANN

Èli det'pu ke singkant'an sir ko lè mauwt è Fralan ke lé boub lé pu por do vilèdj
nallens de maujo an maujo
lo sa dè Sin Sylvèstre
swèti èn bon'èny èvo èn tchanso
ke note para tchantan dja, pyèn de sinplisité.

Lè vansi : "Sa èney lè way do novey' l'an, ke Dey vo d'nes dé bonan, ke Dey mnites vote maujo, é tortu lé djan ké so d'da. Ka vo'z'èviro da vote tchan ke Dey vo wades dé malour, èn bon é eres èny, èn bon santè é lo pèrèdi è lé fé de vote djo".

Èvo lo chorya an devyè lé ech, tchèki èvé kwèr dé ney, dé bonbon, de fou, an lèch tchèr da i bèrè pateji kon vo ta, èn pes de mnay.

Lé boub tchadji èvo voré bzan trézor renallo djoyou, lo bru de voré sole d'bauw dsu èn tyèr èdjalay, èpout brauma de bonour.

PLUS D'ÉLECTRICITÉ

Cela se passait en 1929. Du temps-là, les maisons du village avaient déjà le courant électrique, fourni par les Forces Motrices de Sélestat.

Tous les soirs, j'allais chercher un bidon de lait chez l'oncle Félix. Un soir, les lampes s'éteignirent : on était dans le noir. Quand j'entrai chez l'oncle, ma grand-mère avait allumé une bougie. Elle me dit : « Il faut attendre, il n'y a plus d'électricité ».

J'attendis, cinq minutes plus tard, l'oncle vint, dans une main le seau de lait, dans l'autre la lanterne. La grand-mère lui dit : « Que font-ils donc, il n'y a plus d'électricité ? »

Et l'oncle de répondre : « Il faut y aller voir à Sélestat ce qu'ils font quand il n'y a plus de courant électrique » et il retourna à l'étable. Cinq minutes plus tard, la lumière était revenue.

Quand je rentrai à la maison, je racontai cela à mon père qui me dit : « L'oncle a donné une bonne réponse à la grand-mère. »

PU D'KYATÈ

Henri Petitdemange

Sla s'pèssè en 1929. Do ta la, lé maujo do villèdj îr dja èkyètè o kourang élektrik pa « Les Forces Motrices » de Lèchta.

To lé sa, dje n'allaye kwèri in po d'can de lèsèy tchi l'ongkiéy Félix. In djo lo sa, d'in kou lé lamp chtènden : on ir da lo nor.

Kat dj'anntre tchi l'ongkiéy, lè gran-mèr avou èsparè èn bouji. Ell me dje : « Y fo ètand, i n'i pu d'kyatè ! »

Djètande, cinq minut pu ta l'ongkiéy vne, da ènn man lo sèyo d'lèsèy, da l'ot lè lantén è pétrol. Mè gran-mèr lè deje : « Ko Ki fèyo ki ni pu d'kkyatè ? »

É l'ongkiéy de rèpondr : « Fo nallè vèr è Lechta mo ky fèyo kat i ni pu d'kyatè ! » É il rtonne a stoy. Cinq minut lo kourang ir revnu.

Kat dje ranntre lè maujo, djè rconte sla è mo pér ki me dje : « L'ongkiéy é dnè enn bonn répons è lè gran-mèr. »

UN PANNEAU SCULPTÉ ORIGINAL

Armand SIMON
Jean-Marc PARMENTIER

A Orbey-Remomont, M Jean-Marc PARMENTIER a construit de ses mains une fort jolie maison. Menuisier de profession, il a voulu agrémenter sa porte d'entrée d'un panneau sculpté évoquant son pays et sa famille. Il a confié une photo ancienne à M Joseph BÔLE de Lapoutroie afin que celui-ci lui sculpte le panneau central de la porte.

M BÔLE, ancien gendarme, est connu depuis fort longtemps dans la région pour ses engagements associatifs et ses dons artistiques. Il affectionne particulièrement le bois et la sculpture.

Pour composer son panneau, il a utilisé des éléments différents et d'époques différentes.

Le sculpteur a placé la photo, prise à Labaroche, dans le secteur de Bermont à Orbey où réside la famille Parmentier

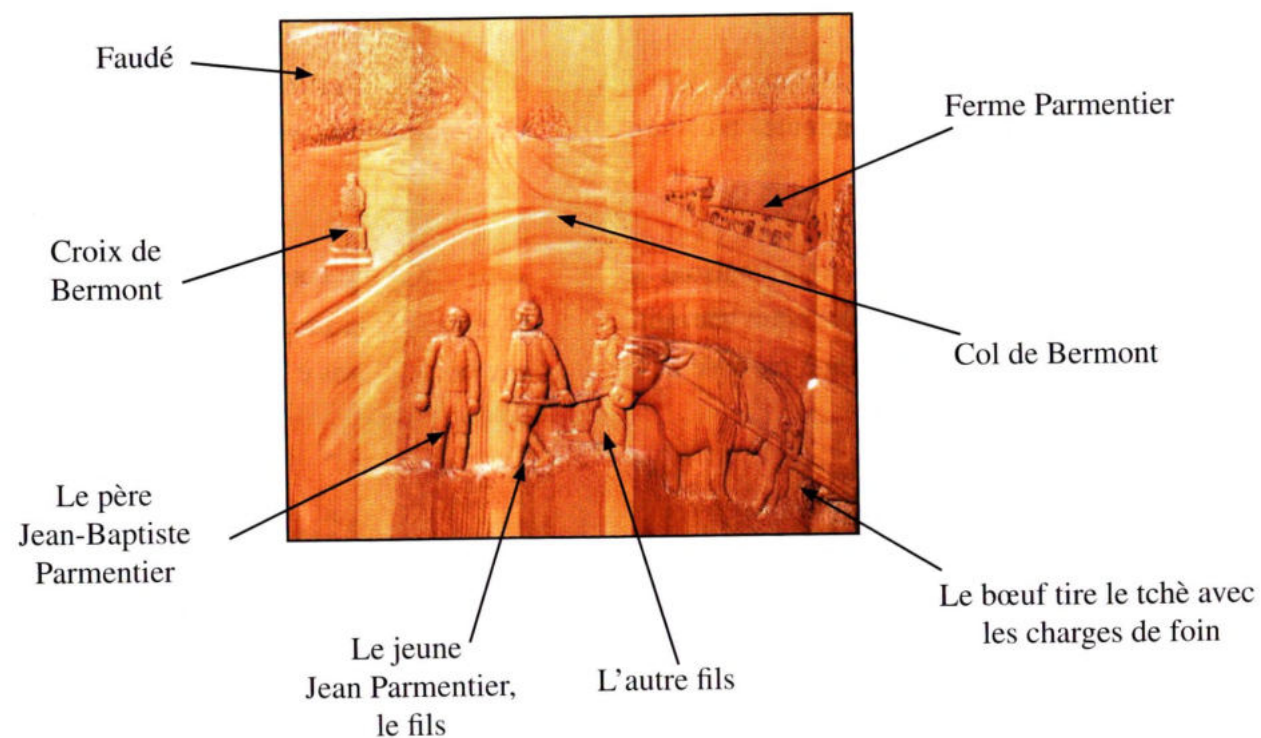
depuis des décennies. Il a inversé le sens de la photo originale, plaçant le bœuf à droite, au lieu d'à gauche.

Dans les personnages, il a rajouté l'autre fils de Jean-Baptiste PARMENTIER, légèrement en retrait.

Il a sculpté la croix de Bermont sur le chemin et non pas au col : Cette erreur de localisation a l'avantage de donner plus d'importance et de relief à la croix.

La Ferme est représentée dans son aspect actuel. En décembre 1944, elle avait été gravement endommagée par les combats de la Libération.

Liant Labaroche et Orbey, le passé avec le présent, le sculpteur a donc créé une œuvre tout à fait originale qui montre aussi l'attachement de la famille PARMENTIER à ses racines.



La famille Parmentier

La scène se passe à Labaroche, au lieu dit Le Léman, dans les années Trente.
Le fils Jean PARMENTIER conduit fièrement le bœuf.
Au deuxième plan, son père Jean Baptiste suit les opérations.

Le bœuf tire une charrette chargée des grosses balles de foin traditionnelles. Le foin était serré dans une toile appelée « cendrier » ou « fûri ». Le fermier se couchait à moitié sous la charge et la hissait sur son dos d'un mouvement rapide et habile avant de se redresser et de marcher à pas compté vers la charrette.
La charrette était à deux roues comme ici, ou bien c'était un modèle plus lourd et à avant-train mobile : lo tchè à chôle, le char à échelles. Le fermier prenait appui sur les barreaux latéraux pour serrer les charges de foin.
Le bœuf a longtemps été le roi des fermes : puissant, docile, il avançait à pas lent.

Les photos montrant des travaux agricoles sont peu fréquentes. Ce cliché n'en a que plus de prix et d'intérêt.

LES NOMBRES. BIZARRERIE OU ILLOGISME DE LA LANGUE FRANÇAISE

Jean MATHIEU

Un Européen qui étudie la langue française a des difficultés et ne comprend pas pourquoi on dit pour 70 « soixante-dix » et non « septante » et pour 90 « quatre-vingt-dix » et non « nonante ». Les Suisses quant à eux disent aussi toujours « huitante » pour 80.

Pourquoi ne dirait-on pas « cinquante-dix » pour 60 ? Les Allemands pourraient aussi dire « sechzig-zehn » pour

« siebzig » ! Encore au début du XX^{ème} siècle on disait couramment « septante » pour 70 et « nonante » pour 90.

Qui a été l'instigateur de ces changements ? La Suisse, la Belgique et notre patois vosgien ont conservé des termes anciens et assez logiques.

En conclusion, pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué, comme le disaient les célèbres Shadoks !

Da not patwè, on di toukou septant è nonant dina k'da lo ta

Nombre	PATOIS	SUISSE	BELGE	FRANÇAIS	ITALIEN	ESPAGNOL	ALLEMAND
10	Deych	Dix	Dix	Dix	Dieci	Diez	Zehn
20	Veñt	Vingt	Vingt	Vingt	Venti	Vene	Zwanzig
30	Trènt	Trente	Trente	Trente	Trenta	Trenta	Dreißig
40	Karant	Quarante	Quarante	Quarante	Quarenta	Quarenta	Vierzig
50	Singkañt	Cinquante	Cinquante	Cinquante	Cinquanta	Cinquenta	Fünfzig
60	Swasañt	Soixante	Soixante	Soixante	Sessenta	Sesenta	Sechzig
70	Septañt	Septante	Septante	Soixante-dix	Settenta	Settenta	Siebzig
80	Katrevèñ	Huitante	Quatre-vingt	Quatre-vingt	Ottenta	Ochenta	Achtzig
90	Nonañt	Nonante	Nonante	Quatre-vingt-dix	Noventa	Noventa	Neunzig
100	Sañg	Cent	Cent	Cent	Cento	Cien	Hundert

Remarquons que dès le Moyen Age on utilisait des termes « compliqués ». Ainsi « quinze-vingt » pour 300, comme le rappelle le célèbre hôpital fondé par le roi Saint Louis.

LES ÉVÉNEMENTS DANS LE CANTON DE LAPOUTROIE EN 1905

Philippe JÉHIN

Peu d'événements marquants dans le canton ont été retenus par la presse locale en 1905, à moins que les correspondants locaux ne se soient montrés moins loquaces que les années précédentes.

Plusieurs faits divers tels que des accidents dramatiques et des incendies ont ponctué l'année, en particulier à Orbey.

HACHIMETTE, 12 mars : Accident (1)

L'entrepreneur Antoine SCANDELLA, qui avait dirigé tous les travaux d'adduction d'eau dans le canton, a été atteint par des éclats de pierres tandis que ses ouvriers faisaient sauter un rocher à Hachimette. L'entrepreneur, âgé de quarante ans, est décédé des suites de ses blessures, laissant une veuve et cinq jeunes enfants.

LE BONHOMME, 13 avril : Incendie (1)

Une maison particulière au centre du village a été détruite par un incendie. Les pompiers ont ardemment lutté afin que les flammes épargnent la scierie attenante, qui contenait de grandes provisions de bois.

ORBÉY, 9 mai : Incendie (2)

Une ferme située au Lait est en proie aux flammes. Les stocks de fourrage et de bois de chauffage alimentent un incendie spectaculaire qui illumine tout le village. Les origines du sinistre restent indéterminées.

ORBÉY, 16 juillet : Accident (2)

Des habitants de Remomont découvrent le cadavre d'un homme âgé de trente ans, qui se serait noyé dans le ruisseau. Il s'agit d'un employé travaillant à

Paris qui passait ses vacances, comme tous les ans, chez sa tante à Orbey.

Accident (3)

Les travaux agricoles présentent bien des dangers surtout sur les terrains en forte pente. Marie Claire GUIDAT, une jeune fille de vingt ans demeurant au Blancrupt, tenait dans un pré escarpé un jeune bœuf attelé à une voiture à ridelles, pendant que son jeune frère la chargeait de foin. Le bœuf tourmenté par les taons s'agite et finit par renverser l'attelage.

La jeune fille se retrouve écrasée par la voiture, avec une jambe fracturée. La victime a été transportée sur un brancard jusqu'à l'hôpital de Lapoutroie.

ORBÉY, 31 août : Incendie (3)

Un nouvel incendie éclate au village. La maison de V. HUSSON est complètement détruite par les flammes.

ORBÉY, 19 novembre : Incendie (4)

Le moulin MARCHAND, au bas du village, est à son tour victime d'un incendie. Le meunier parvient à éteindre les flammes, avec l'aide de sa femme et de son ouvrier, avant même l'arrivée des pompes à incendie. Les enfants qui dormaient dans une chambre attenante au moulin ont échappé de peu à l'asphyxie.

ORBÉY, 17 décembre : Funérailles du curé WAGNER

La population orbélaise s'est réunie pour faire ses ultimes adieux au curé WAGNER au cours d'une cérémonie de funérailles. La musique de la fabrique a interprété les marches funèbres.



*Table de patois du 15 Janvier 2005
une tablée*



*Table de patois du 15 Janvier 2005
Mme Chantal BALDINGER, MM Bernard BARLIER et Jean MATHIEU*

LES ACTIVITES DES PATOISANTS

Armand SIMON

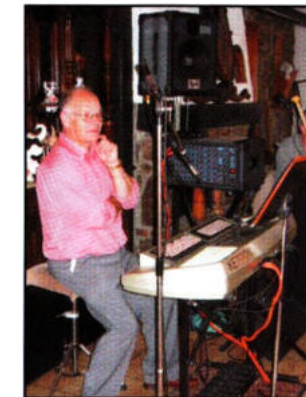
• TABLES DE PATOIS 2005.

Trois tables ont été organisées entre janvier et avril 2005. Avec pour thèmes « Do ta dè gyèr » à l'hôtel Baldinger de Lapoutroie le 15 janvier, « Lo Karnaval » au restaurant du Tilleul à Labaroche le 26 février, « È l'èrond do pochey » à la ferme-auberge du Pré Bracot d'Orbey le 2 avril. Le public très nombreux a culminé à 80 au Pré Bracot !

Jean François MILLION et Gilbert MICHEL ont su organiser et stimuler les interventions du public. Joseph DIDIERJEAN a accompagné les séances de ses talents musicaux et avec Gilbert MICHEL a concocté un nouveau « tube » : Ah lo byè gra pochey, sur l'air du Petit vin blanc, une chanson dont on reparlera, pardon, rechantera !



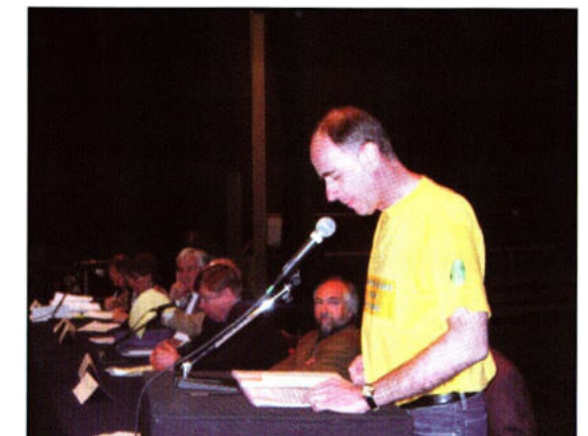
*Table de patois du 2 Avril 2005
M. Jean-François MILLION
prak balma patwè*



*Table de patois du 2 Avril 2005
M. Joseph DIDIERJEAN :
patoisant et musicien*

• CONGRES DES PATOISANTS DE GERARDMER, 23 AVRIL 2005.

Une belle délégation cantonale a assisté à ce deuxième congrès, organisé de main de maître par nos amis vosgiens sous la houlette de Pierre GEGOUT. Les patoisants de tout l'arc vosgien et belfortain se sont d'abord exprimés autour de la traduction d'une gaugatte. Puis ils ont présenté une histoire composée à partir de plusieurs mots imposés. MM Jean MATHIEU et Jean François MILLION ont présenté les contributions du pays welche. Après un savoureux repas, les participants ont pu goûter aux prestations théâtrales



• **MESSE EN PATOIS A BELMONT, LE 12 JUIN 2005**

Les amis de l'union des patoisants de la trouée de Belfort ont une fois de plus réussi une belle journée patoisante. : messe, apéritif musical, repas comtois, chorale et racontottes. Un groupe de notre vallée, emmené par l'infatigable Jean MATHIEU, a apporté sa contribution.



• **SONGE D'UNE NUIT D'ETE AU RAIN DES GUIOMES, LE 25 JUIN 2005.**

Un groupe de comédiens qui travaillait sur la pièce de Shakespeare a invité de nos compatriotes à une veillée fort sympathique autour d'un feu de bois. Le président Armand SIMON a présenté les légendes locales et narré les récits autour du Lac Blanc et du Rocher Hans. Christian BUSSE et un groupe d'acteurs frélandais avec Claude JACQUES ont présenté deux saynètes mettant en valeur les plantes utilisées dans le pays welche.

• **ET AUSSI ... HACHIMETTE A TRAVERS LES AGES : CONFERENCE DE MME BARADEL ET MESSIEURS PETITDEMANGE ET RAFFNER, A LAPOUTROIE,**

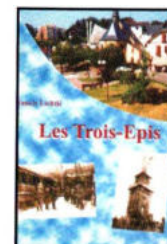
Ce fut l'alliance du **classique** : le talent historique de Mme Yvette BARADEL, les collections de documents de MM Jean-Noël RAFFNER et Michel PETITDEMANGE et du **moderne** : un montage informatique donnant le mouvement et le rythme à l'exposé tout en permettant des gros plans et des incrustations d'informations. La nombreuse assistance a été enchantée et a demandé nombre de précisions.



COMPTE RENDU DE LECTURES

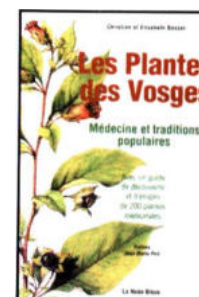
Armand SIMON

Francis Lichtlé, *Les Trois-Épis*, 136 pages, Éditions J.D. Reber, 2004. ISBN 2-915814-00-7.



Francis LICHTLE nous présente toutes les facettes de l'histoire de ce haut lieu d'Alsace. D'abord pèlerinage, les Trois Épis deviennent aussi station climatique et touristique lorsque les PETITDEMANGE bâtissent leur hôtel vers 1850. La fin du siècle et la première moitié du XX^e siècle marquent l'apogée de la station, reliée à Turckheim par un charmant tramway. Les conflits mondiaux affectent les Trois Épis. Ceux-ci sont un important lieu de transit pour les troupes allemandes de la bataille du Linge de 1915. Le monument du Galtz est érigé en reconnaissance au Christ et à la mémoire des morts de la Grande guerre. En 1944-45, la station est incluse dans la poche de Colmar et connaît de rudes bombardements.

L'après guerre voit la reconstruction, l'installation de la MGEN (1949), la création du syndicat intercommunal (1951), de la course automobile de côtes (1956). Les grandes maisons de repos ferment peu à peu, pendant que la construction résidentielle se développe. F. Lichtlé complète son récit par de nombreux documents et illustrations. On regrette simplement l'absence d'une table des matières et des illustrations, et d'index qui auraient transformé ce très agréable livre en un ouvrage de référence.



Christian et Elisabeth BUSSE, *Les plantes des Vosges, Médecine et traditions populaires*, 347 pages, La Nuée Bleue, 2005. ISBN 2-7165-0657-4

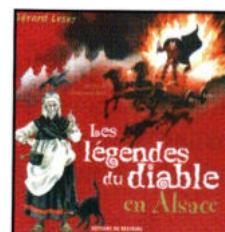
Et voilà l'ouvrage de référence couronnant les recherches de nos amis Elisabeth et Christian BUSSE ! Il est composé de deux grandes parties : un dictionnaire des plantes médicinales du massif vosgien et un guide des remèdes et recettes. Organisé pour être utilisé facilement et efficacement, le livre est d'une grande richesse. Chaque plante est présentée sous plusieurs rubriques : botanique, historique, linguistique, usages populaires, usages cités dans la bibliographie et commentaires, récolte, mode d'emploi, précaution d'emploi.

Les différentes introductions constitueraient un livre à elles seules : les mentalités, les connaissances et les usages des populations vosgiennes sont finement analysés. Un grand merci à M et Mme BUSSE pour avoir mis en valeur tout ce savoir traditionnel !



Jean-Daniel KIENZ, *Dans l'intimité du pays welche*, Magazine En Alsace, n° 34, pages 78-105, septembre -novembre 2004.

A travers plusieurs thèmes, J.D. KIENZ nous mène à la rencontre des habitants du canton de Lapoutroie, avec beaucoup de finesse et de tendresse. Les nombreuses photographies apportent une belle touche artistique.

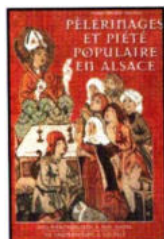


Gérard LESER, *Les légendes du diable en Alsace*, 160 pages, dessins de Dominique BACH, Éditions du Bastberg, 2004, ISBN 2-84823-037-1.

Le diable est hyperactif en Alsace, mais tout aussi malchanceux. G. LESER recense expressions et proverbes « diaboliques », classe les légendes par grands thèmes. Il raconte plusieurs exploits du Malin dans le Val d'Orbey, en citant les Légendes et récits du pays welche.

G. LESER présente les sorcières dans un autre ouvrage du même éditeur.

Marie-Thérèse FISCHER, *Pèlerinages et piété populaire en Alsace*, 299 pages, Éditions du Signe, Strasbourg 2003. ISBN 2-7468-1155-3



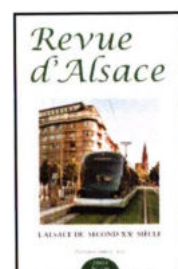
Mme FISCHER nous invite dans un périple alsacien vers 600 lieux de pèlerinage recensés dans près de 400 communes ! Présenté de manière alphabétique, complété par un tableau des saints et un index des communes de pèlerinage, illustré de nombreuses photos et reproduction, ce livre est non seulement un ouvrage de référence mais une promenade dans l'Alsace et sa culture religieuse et populaire. Pour notre canton de Lapoutroie, M.T. Fischer recense 1 pèlerinage à Fréland, 3 à Labaroche, 2 à Lapoutroie, 3 à Orbey. Un ouvrage admirable !

Philippe GIRAUD, Daniel ROESS, *A la découverte des champs de bataille d'Alsace, la Tête des Faux et le Linge*, 95 pages, Jérôme Do Bentzinger Éditeur, 2005. ISBN 2-84960-039-3.



L'ouvrage se divise en deux parties. La première est l'évocation historique des combats du 14ème bataillon de Chasseurs Alpains, rédigée par le lieutenant colonel Philippe GIRAUD qui part ainsi sur les traces de son grand-père, Francisque Giraud ayant combattu sur ces lieux.

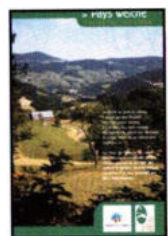
Dans la deuxième partie, Daniel ROESS nous décrit les circuits de découverte de ces deux champs de bataille. Schémas, cartes et photos font de cet ouvrage un guide agréable et bien documenté.



Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, *L'Alsace du second XX^e siècle*, Revue d'Alsace 2004, n° 130, 645 pages.

L'ouvrage fait le point sur la vie politique, économique, culturelle et religieuse de la deuxième moitié du siècle dernier (eh oui !); Un travail remarquable illustrant la qualité des historiens de la Fédération.

Dans les positions de thèses, nous trouvons les « Mutations des paysages forestiers dans les Vosges du Nord, de la fin du Moyen Age à la veille de la Révolution » de notre vice-président Philippe JEHIN (pages 461-470). Remarquons aussi la présentation de la thèse de Robert STEEGMANN, sur le camp de concentration de Natzweiler – Struthof (pages 489 – 508). Cet ouvrage est paru récemment en librairie et accompagne la prochaine ouverture du Centre Européen du résistant déporté au Struthof ainsi que du Mémorial d'Alsace Moselle, qui a été inauguré le 18 juin 2005.



LA BROCHURE *LE PAYS WELCHE, UNE EXCEPTION CULTURELLE*

vient d'être publiée par les soins du Parc naturel régional et de la Communauté de Communes de la Vallée de Kaysersberg. La Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey a collaboré à la rédaction. Le fascicule, distribué à tous les habitants de la Communauté de Communes, et disponible dans les offices de tourisme, donne un aperçu du mode de vie ancestral et actuel de notre cher pays.

LES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE

Titre de la publication	Prix de vente unitaire
Les lieux dits du bailliage du Val d'Orbey au XVIII ^e siècle	28,00 Euros
Histoire du Pays welche	25,00 Euros
Légendes et récits du pays welche	20,00 Euros
No Prako lo patwè - Nous parlons welche	Épuisé
Pairis : histoire de l'abbaye	17,00 Euros
Bulletin 24-2005	15,00 Euros
Bulletin 23-2004	13,00 Euros
Bulletins 22-2003, 21-2002, 20-2201 : prix unitaire	10,00 Euros
Bulletins de 19-2000 à 12-1993 : prix unitaire	7,00 Euros
Ventes par lots :	nous consulter

Frais d'envoi :

5,25 Euros, jusqu'à 1 kg, en Postlivre
Pour d'autres cas, nous consulter.

Adressez :

- Votre commande et/ou votre adhésion et abonnement (formulaire joint dans ce bulletin)
- Accompagné(s) du **chèque** de paiement,
- À la **trésorière** : Mlle Rose Blanche DUPONT, 86 Rue Charles de Gaulle, 68370 ORBEY
- **Chèque** à l'ordre de " Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey "

Mme, Mlle, M...	NOM :	Prénom :
Adresse :		
N° de téléphone (si vous le souhaitez)		
Adresse Internet (si possible)		

Société d'histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey : ADHÉSION POUR L'ANNÉE 2006

Membre	Cotisation	+	Abonnement au Bulletin	Total	Cochez votre (vos) choix
Membre actif : cotisation ordinaire	7,50 Euros	+	14,00 Euros	21,50 Euros	<input type="checkbox"/>
Membre bienfaiteur : cotisation de soutien	23,00 Euros	+	14,00 Euros	37,00 Euros	<input type="checkbox"/>
Frais d'envoi pour expédition du Bulletin				5,25 Euros	<input type="checkbox"/>
Votre total				 Euros